
3 1761 04273 3436





E. D. L. B.

ŒUVRES
D'ÊTIENNE PAVILLON.

PREMIERE PARTIE.

ŒUVRES D'ÊTIENNE PAVILLON,

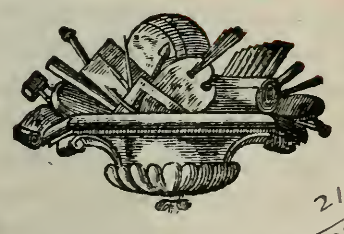
DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

Considérablement augmentées dans cète nouvèle Edition.

PREMIERE PARTIE,

Contenant les OUVRAGES EN PROSE, *& les* OUVRAGES MESLE'S DE PROSE ET DE VERS.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN, Libraire.

M. DCC. L.

AVERTISSEMENT
DES
LIBRAIRES.

Le Public a-t-il besoin que nous l'avertissions de ce que nous avons fait dans cète nouvelle Edition *des* Œuvres *de* Pavillon*? Ne le verra-t-il pas en la lisant; & ce que nous en pourrions dire, la rendroit-il ou meilleure ou moins bonne? Qu'il lui suffise donc d'apprendre ici qu'elle est plus ample, & dans un ordre plus commode que les précédentes. Nous ne vanterons ni nos soins, ni ceux de la Personne que nous avons engagée à nous aider dans la distribution de ces deux petits Volumes, & de qui sont quelques* Remarques *que nous avons cru nécessaires. Au lieu d'un détail qui se trouve par tout & toujours le même à peu près, le Public n'aimera-t-il pas mieux que nous l'entretenions de quelque chose*

qui peut-être n'est pas extrêmement amusant ; mais qui dans le fond est beaucoup moins inutile que le détail dans lequel nous nous dispensons d'entrer ?

Les Œuvres *de* Pavillon *parurent rassemblées pour la première fois à* la Haye *en* 1715, *chés* Henri du Sauzet. *Nous ne dirons rien de cète* Edition, *elle ne se trouve plus dans la* Librairie, *& nous ne la conoissons que de réputation. En* 1720, *le même Libraire en fit une seconde à* Amsterdam, *qu'il prétendit, avec quelque raison, être supérieure à la première; & cète seconde* Edition *fut contrefaite la même année à Paris. On lit à la tête cet* Avertissement.

VOICI une *Edition* des *Oeuvres* de M. *Pavillon*, beaucoup meilleure que celle qui s'est faite en 1715. Cète *Edition* a plusieurs avantages sur l'autre. Le premier, est que toutes les Pièces que l'on y trouvera sont véritablement de M. *Pavillon*. Dans l'autre, près de la moitié ne sont pas de lui.

(1) M. *le Clerc* obſerva, dès que cète *Edition* parut, qu'elle contenoit beaucoup de *Poëſies* douteuſes : & Meſſieurs les *Journaliſtes de la Haye* ont remarqué particulièrement, (2) après l'*Auteur* des *Nouvelles Littéraires*, qu'il y en avoit trois qui étoient attribuées par mépriſe à M. *Pavillon;* la première de M. *Ranchin* de *Caſtres*, & non pas de *Toulouſe*, comme ces Meſſieurs l'ont dit; elle commence ainſi :

Philis, mes beaux jours ſont paſſés.

La ſeconde, une *Chanſon* de M. l'Abbé *Regnier Deſmarais* :

Il faut toujours aux Grands Seigneurs.

Et la troiſième, des *Stances* à Madame d'*Uſſé*, que tout le monde ſait être de Madame *Deſhoulières*.

Quelqu'un qui n'eſt pas vôtre Epoux.

REMARQUES.

(1) *M. le Clerc.*) Dans ſa *Bibliothèque Ancienne & Moderne* le 1715.

(2) *Après l'Auteur, &c.*) Voïés les *Nouvelles Littéraires* du 25 Janvier 1715. T. I. p. 33.

Je n'ai pu découvrir les *Auteurs* des autres Pièces ſupoſées ; & c'eſt aparament pour groſſir le Volume, que l'*Editeur* les y avoit placées.

Le ſécond avantage de cète *Edition* ſur la première, eſt qu'on n'y trouvera point des Vers omis, eſtropiés, ou ajoutés mal-à-propos.

Le troiſième & le plus conſidérable, c'eſt que l'on y aura ſoixante & ſeize Pièces qui ſont certainement de M. *Pavillon ;* au lieu que dans l'autre il n'y en a que trente-trois. L'on y trouvera auſſi une *Lètre* de Madame *de Peliſſari* à M. *Pavillon,* & des Vers de M. l'Abbé *Tallemant*, qui méritent bien l'impreſſion.

J'ai cru que, pour rendre cète *Edition* plus parfaite, j'en devois ranger les Pièces dans l'ordre du tems qu'elles ont été compoſées, & leur donner leurs Titres certains. C'eſt ce que j'ai fait autant que je l'ai pu ſavoir : mais j'avoue de bonne foi, que je

n'aurois pu mètre cet Ouvrage dans un si bon état, quoique j'eusse entre les mains plusieurs *Manuscrits* des *Poësies* de M. *Pavillon*, sans le secours d'une Personne de mérite, qui aïant eu des relations très-particulières avec M. *Pavillon*, a bien voulu m'instruire de plusieurs particularités qui regardent sa Personne & ses Compositions.

Comme ce qui avoit paru de M. *Pavillon* dans le Recueil des *Ouvrages* atribués à M. *de S. Evremont*, & (3) dans les *Lètres* du Comte *de Bussi*, avoit été fort goûté du Public, j'avois résolu d'en faire imprimer un Recueil particulier, quand j'apris qu'il s'en faisoit une *Edition* à la Haye. Mon dessein fut donc suspendu : mais après l'avoir lue, je sentis la nécessité d'en procurer une seconde, & je n'ai rien négligé pour la rendre correcte.

Le Public auroit été bien obligé à M. *Pa-*

REMARQUES.

(3) *Dans les Lètres du Comte de Bussi.*) T. IV. & V. Edition de Paris, *chès Florentin de Laulne*, en 1711.

villon, s'il avoit voulu revoir ſes Ouvrages avant ſa mort, & nous en donner lui-même une *Edition.* Il y auroit eu ſans doute pluſieurs Pièces qui ſe ſont perdues : mais, comme il ne faiſoit des Vers que par complaiſance pour ſes Amis, il ne retouchoit point ſes Ouvrages ; ce qui fait que l'on y remarquera de la négligence, n'aïant jamais eu deſſein de ſe faire par-là une réputation.

Si l'on trouve que M. *Pavillon* ſe ſoit trop égaïé, & qu'il ait été trop libre dans quelques endroits de ſes Ouvrages, on doit le lui pardonner, puiſqu'il a évité les termes groſſiers qui peuvent choquer la bienſéance. Une preuve qu'il n'aimoit point les choſes trop libres, c'eſt qu'il n'a pas voulu achever une *Parodie* qu'il avoit commencée *ſur le Mariage de Dom* PEDRO, *Roi de Portugal.*

Je crois qu'on peut dire, ſans trop louer les Ouvrages de M. *Pavillon*, que l'on y voit règner par tout une juſteſſe d'eſprit admira-

ble, une délicateſſe peu commune, & des mœurs excèlentes. Perſonne n'a badiné plus agréablement; témoin ſa (4) *Lètre à deux Dames Pâreſſeuſes*, & (5) celle *ſur le Mariage de Madame Boulanger.* Peut-on rien voir de plus raiſonnable & de plus ſenſé que ſes (6) *Conſeils à Iris?* Peut-on rien voir de plus ſage que (7) ſes *Stances Morales;* rien de plus chrétien que celles (8) *ſur la vanité du repentir dans la Vieilleſſe?* Je crois en avoir aſſés dit ſur le mérite des Ouvrages de M. *Pavillon,* il faut parler de ſa Perſonne.

L'Editeur *de* 1720, *termine ſon* Avertiſſement *par un Eloge de* Pavillon, *que nous placerons avec d'autres à la ſuite de ceci. Quelque choſe, au reſte, qu'il diſe des avantages de ſon*

REMARQUES.

(4) *Lettre à deux Dame Pareſſeuſes.*) Ci-après Partie I. *p.* 102.

(5) *Celles ſur le Mariage de Madame Boulanger*) Part. I. *p.* 78.

(6) *Conſeils à Iris.*) Ils ſont à la page 287. de la II. Part.

(7) *Ses Stances Morales*) L'Auteur veut parler de celles qui ſont à la *p.* 265. Part II.

(8) *Sur la vanité du repentir dans la Vieilleſſe.*) Part. II. *p.* 271.

Edition *ſur celle de 1715, ils ſe bornent à ce qu'il l'a compoſée d'un plus grand nombre de Pièces. Celles qu'il donne pour être certainement de* Pavillon, *rempliſſent les deux tiers du Volume; & celles dont il doute, viennent enſuite précédées de ce court* Avertiſſement.

Quoique les Amis de feu M. *Pavillon*, qui ont contribué à augmenter cète nouvelle *Edition*, aïent jugé à propos de retrancher les Pièces ſuivantes qui ne ſe trouvent pas dans leurs Recueils, je n'ai pas cru devoir les ſuprimer. La pluſpart ont été atribuées à M. *Pavillon*, par M. le Comte *de Buſſi*, le P. *Bouhours*, l'Auteur *du Mercure Galant*, *&c.* & on ne ſait pas qu'il les ait jamais déſavouées. Cète raiſon m'a déterminé à les placer dans ce Recueil à la ſuite des autres. Mais lorſqu'on me fera connoître qu'elles ont été compoſées par d'autres Auteurs, je ne manquerai pas de les ſuprimer, comme je l'ai obſervé pour les

trois Pièces insérées dans la première *Edition* des *Oeuvres* de M. *Pavillon*, & qu'on sait être de M. *Ranchin*; de M. l'Abbé *Regnier Desmarais* & de Madame *Deshoulières*.

Bien que cet Editeur avertisse par deux fois, qu'il a retranché le Père Rival de son fils, *c'est la Pièce de* M. Ranchin, *il n'a pas laissé de la mètre à la fin de son Volume;* (9) *& nous l'avons conservée pour les raisons que nous avons dites dans une* Note. *Cète même Pièce ne termine pas l'*Edition contrefaite de Paris, 1720; *elle y est suivie de cet* Avis.

Afin que l'*Edition de la Haye* 1715, ne contienne rien qui ne soit dans la présente, on a ajouté ici la *Chanson* de M. l'Abbé *Regnier* & les *Stances* de Madame *Deshoulières*, que l'on avoit suprimées dans celle d'*Amsterdam* 1720. On trouvera au commencement l'*Eloge*

REMARQUES.

(9) *Nous l'avons conservée.*) Partie II. *p.* 143.

de M. *Pavillon*, (10) qui eſt dans l'*Edition* de 1715; & (11) à la page 196. la Réponſe de M. *Charpentier* au Diſcours prononcé par M. *Pavillon*, le jour de ſa Réception à l'*Académie Françoiſe*. A l'égard des avantages de l'*Edition d'Amſterdam* ſur celle de *la Haye*, je ne vois pas en quoi ils conſiſtent, puiſque toutes les Pièces de l'*Edition de la Haye* ſont imprimées dans celle d'*Amſterdam*, à l'exception des trois Pièces ſuivantes. Pourquoi donc dire que près de la moitié des Pièces de l'*Edition de la Haye* ne ſont pas de M. *Pavillon*, & qu'on ne les y a miſes que pour groſſir le Volume, puiſqu'on les a toutes réimprimées dans celle d'*Amſterdam ?* On y en a ajouté, à la vérité, pluſieurs, qu'on aſſure être de M. *Pavillon*. Je les donne de même dans la préſente *Edition*, à laquelle on a apporté tous les ſoins

REMARQUES.

(10) *Qui eſt à la tête de l'Edition de* 1715.) Il ſuit immédiatement cet *Avertiſſement*.

(11) A la page 196.) Ci, Part. 1. *p.* 73.

possibles : on en peut juger par la Pièce *intitulée*, LES JUMELLES, *p*, 150. (ci, Part. II. *p*. 32.) Elle a été conférée sur les *Editions de* 1715 *&* *de* 1720, & sur un *Manuscrit* de M. *Pavillon.*

*Ces dernières paroles nous font songer que l'*Edition de 1720 , *citée dans la plusspart de nos* Remarques, *& sur-tout dans celles sur les* Jumelles, *est l'Edition de Paris, qui porte au Frontispice les noms* d'Amsterdam *& de* Du-Sauzet. L'Auteur des Remarques *n'avoit pas sous la main celle dont elle est la contrefaction. Pour revenir aux Pièces qui suivent l'*Avis *que l'on vient de lire ; la troisième a pour Titre*, STANCES sur la corruption des Mœurs, 1682. *Elle est ici, Part. II. p. 265. A l'égard de la seconde, c'est-à-dire, des* STANCES à Madame d'USSE'; *nous n'en avons fait aucun usage, parce qu'elles ne sont que des Fragmens d'une* LETTRE de Madame DESHOULIERES, *qui se*

trouve entière dans les Editions *de ses* Œuvres. *Pour la* CHANSON *de l'Abbé* REGNIER DESMARAIS sur les Gens de Qualité ; *la voici*, *pour satisfaire ceux qui la pourroient souhaiter.*

Il faut toujours aux Grands Seigneurs
Porter toutes sortes d'honneurs ;
Les aimer, c'est une autre affaire.
Laire-la
Laire lan laire,
Laire-la.

✱

Leur commerce est toujours très-doux
Pendant qu'ils ont besoin de vous ;
Hors de-là, c'est tout le contraire.
Laire-la, &c.

✱

Comme si tout leur êroit du,
Chés eux d'un service rendu,
L'ingratitude est le salaire.
Laire-la, &c.

✱

D'un ridicule honneur bousis,
Des Dieux ils se croïent les Fils ;
Sosie est peut-être leur Père.
Laire-la, &c.



Ce ſont des Balons que le Sort
Jète en haut, ou plus ou moins fort,
Dont il ſe joue à ſa manière.
Laire-la, &c.

Des Boules de Savon & d'Eau;
Que forme, avec un Chalumeau,
D'un Enfant l'halène légère.
Laire-la, &c.

Chaque Globe eſt plus ou-moins grand,
Mais tous ne ſont pleins que de vent:
Telle eſt des Grands la Troupe entière.
Laire-la, &c.



A peine ont-ils le ſens commun;
J'en excepte pourtant quelqu'un
Que j'eſtime & que je révère.
Laire-la, &c.

Le Compilateur *du* Manuſcrit, *qui nous a fait entreprendre cète nouvelle* Edition, *n'eſt pas entièrement d'accord avec les autres* Edi-

teurs *au ſujet de ce* Vaudeville. *Voici ce qu'il en dit dans ſa* PREFACE. On ne veut pas tout-à-fait ſoutenir que la CHANSON *ſur les Grands Seigneurs* ne ſoit pas de M. *Regnier Deſmarais*; mais il pourroit être arrivé qu'il eût ajouté depuis des *Couplets* ſur le même Air des Vers de M. *Pavillon*. *Nous n'avons rien à dire d'une pareille conjecture. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cète Pièce n'eſt point annoncée comme* Chanſon *dans les* Poèſies Françoiſes *de l'Abbé* Regnier Deſmarais, *& qu'elle y eſt plus étendue que dans les* Editions *de* Pavillon. *La voici telle que l'Abbé* Regnier Deſmarais *l'a fait imprimer*.

IL faut toujours aux Grands Seigneurs
Rendre toute ſorte d'honeurs;
Les aimer, c'eſt une autre affaire.
Qui ne les conoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami;
Qui les conoît bien, ne l'eſt guère.
Ils ſont d'un commerce très-doux
Tant qu'ils ont affaire de vous;
Hors de-là, c'eſt tout le contraire.

Comme ſi tout leur étoit du,
Chés eux d'un ſervice rendu
L'Ingratitude eſt le ſalaire.
Il ne leur faut pour Serviteurs,
Que de fades Adulateurs;
La Vérité leur eſt amère.
Aprochés d'eux comme du feu.
Les bien conoître & les voir peu,
C'eſt le mieux que vous puiſſiés faire.
Au dehors ils ſemblent heureux,
Et tout ſemble être fait pour eux;
Au dedans ce n'eſt que miſère.
Chaque Paſſion, tour-à-tour,
Comme une eſpèce de Vautour,
Les déchire & les déſeſpère.
D'une ſote gloire bouſis,
Des Dieux ils s'eſtiment les Fils;
Soſie eſt peut-être leur Père.

Leur Mère en ſait la vérité;
Quoi qu'il en ſoit, la Vanité
Fait preſque tout leur caractère.

Ce ſont des Balons que le Sort
Pouſſe en l'air, ou plus, ou moins fort,
Et dont il joue à ſa manière.

Des Globes de Savon & d'Eau,
Que forme, au bout d'un Chalumeau,
D'un Enfant l'halène légère.

Chaque Globe eſt plus ou moins grand,
Mais tous ne ſont pleins que de vent ;
Telle eſt des Grands la Troupe entière.
Dès l'enfance à l'Erreur livrés,
Et de la Vérité ſevrés,
Ils ſe repaiſſent de chimère.
A peine ont-ils le ſens commun ;
J'en excepte pourtant quelqu'un
Que j'eſtime & que je révère.
Le reſte n'eſt bon qu'à noïer ;
Auſſi j'opine à l'envoïer
Par le plus court à la Rivière.

Pour revenir à nôtre Manuſcrit, *il vient du premier* Editeur *de* Pavillon. *Mécontent qu'on en eût fait une ſeconde Edition en Hollande ſans ſa participation, il eut au moins indirectement quelque part à la* contrefaction de Paris *; &, pour mieux ſe venger de ceux qui s'étoient emparés de ce qu'il regardoit, pour ainſi dire, comme une partie de ſon Patrimoine, il ſe hâta de mètre en ordre, ou pluſtôt en déſordre, les matériaux d'une* IVe. Edition. *Son* Manuſcrit *eſt muni de l'*Aprobation *d'un* Cenſeur Roïal, *en date du*

17

17 *Juin* 1722. *& le* Cenſeur *intelligent a raïé quelques Pièces qui ne ſont pas de Pavillon. Nous en avons ſuprimé d'autres échapées à ſon éxactitude. Pluſieurs ſont de* Vergier, *& diffèrent en quelques choſes des* Imprimés. *Le* Conte *intitulé* le Flux & le Reflux, *commence dans nôtre Copie par ces ſix Vers, qui ne ſont point dans les* Editions *de* Vergier.

Dans un de ces beaux jours, que *Flore* & que *Zéphire*
Nous font tous les ans admirer;
Jours charmans, où, pour attirer
Dieux & Mortels ſous leur empire,
Dans les airs répandus, par tout ce qui reſpire
Les *Amours* ſe font reſpirer.
Dans un de ces beaux jours de la ſaiſon nouvelle, *&c.*

C'eſt par ce ſeptième Vers que le Conte *débute dans les Livres imprimés. Nous avons encore ſuprimé quelques petites Pièces qui pourroient être de* Pavillon; *mais elles ſont ſi déſigurées, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire aucun uſage.*

A la tête du Manuſcrit eſt une longue Préfa-

ce, *dont la lecture nous a fait voir que le Public pouvoit s'en passer. Elle est suivie de deux* Eloges *de M.* Pavillon, *l'un fort court, & qui n'aprend rien ; l'autre assés long : c'est celui de* 1715. *Viennent ensuite deux* Abrégés de la Vie de M. Pavillon *Le second est très-court, & n'est qu'un* Eloge *tronqué. Pour le premier, c'est une Pièce mal digérée, mal écrite, & qui n'aprend touchant la Vie de l'Auteur, que ce qu'on en peut aprendre en lisant ses Ouvrages, c'est-à-dire très-peu de chose, ou même rien. Nous avons tiré de ces différens morceaux ce qui mérite quelque atention, & nous en ferons usage plus bas. Six* Lètres *terminent le Recueil qui précède les* Œuvres de Pavillon. *Elles concernent l'*Edition *de* 1715, *& renferment quelques Anecdotes Littéraires. C'est ce qui fait qu'on nous a conseillé de les insérer ici, parce qu'il y a parmi les Gens de Lètres des Personnes avides de petites particularités, & que nous satisferons par-là. Tous ceux qui ne sont pas du même goût, désa-*

prouveront sans doute nôtre soumission à ce conseil; mais, s'ils nous permètent de leur en donner nous-mêmes un autre, ils peuvent se dispenser de lire ces Lètres; *& ce sera pour eux la même chose que si nous ne les avions pas fait imprimer.*

LETTRE

Des AUTEURS *du* JOURNAL LITTE'RAIRE *de la Haye*, *au premier* EDITEUR *des* ŒUVRES *de* PAVILLON.

MONSIEUR,

Vous ne pouvés que faire plaisir au Public, en lui procurant les *Poësies* de M. *Pavillon*. Il faudroit que M. *Du Sauzet* fût bien dégoûté, s'il refusoit vôtre *Manuscrit*. Nous lui en ferons parler; &, s'il nous en veut croire, certainement il n'aura garde de rejèter vos ofres.

La bonne opinion que vous paroissiés avoir de nôtre politesse, n'est-elle pas bien dimi-

nuée depuis trois ſemaines ou un mois ? Vous auriés éfectivement raiſon de nous accuſer d'impoliteſſe, puiſque vous ignorés ce qui nous a empêché de répondre à vôtre belle & obligeante Lètre du 13 Mai ; nous eſpérons cependant que vous changerés de ſentiment, lorſque vous aurés apris la cauſe de nôtre ſilence.

Vous ſavés, *Monſieur*, que nous ſommes dans une ſaiſon où chacun veut profiter des beautés de la Campagne. Nous en avons auſſi voulu jouir ; & nous nous ſommes trouvés ſi diſperſés, que nous n'avons pu nous trouver enſemble, ſuivant nôtre coutume, aux jours marqués. A préſent que nous ſommes à-peu-près raſſemblés, nous commençons par vous remercier des excellentes *Nouvelles Littéraires* que vous avés eu la bonté de nous envoïer. Si nôtre *Journal de Mars & Avril* eſt déja parvenu juſqu'à vous, vous aurés vu que nous n'avons pas manqué de nous ſervir de

ces *Nouvelles*. Nous nous flatons que vous voudrés bien continuer à nous en envoïer, & nous vous promètons d'ètre plus exacts à vous répondre, ſupoſé que nous puiſſions croire que nos *Lètres* vous font quelque plaiſir.

Nous n'avons encore entendu parler ni des *Tablètes Chronologiques* de Monſieur vôtre Ami, ni des *Poëſies* de M. *Pavillon*. Nous vous le répètons encore, Monſieur; nous les examinerons avec toute l'atention dont nous ſommes capables; nous vous en dirons naturellement nôtre ſentiment; nous preſſerons le Sieur *Du Sauzet* de les faire imprimer: mais ne trouvés pas mauvais que nous ne nous chargions pas d'en corriger les Épreuves. Perſonne de nous n'a aſſés de tems pour cela. Nous n'en avons pas même aſſés pour corriger nôtre *Journal*. Vous êtes trop raiſonable, pour vouloir que nous faſſions pour les autres plus que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes. C'eſt malgré nous que nous ne pou-

vons pas vous rendre ce ſervice ; en toute autre occaſion , nous nous ferons un plaiſir de vous témoigner combien nous ſommes ,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéiſſans Serviteurs,

A la Haye, le 9 Juillet 1714.

LA SOCIETE' LITTERAIRE de la Haye.

P. S. Faites-nous la grace, *Monſieur*, de faire nos complimens à Monſieur vôtre Silentieux ami, l'*Auteur des* (12) *Illuſtres Françoiſes.*

REMARQUES.

(12) *Illuſtres Françoiſes.*) Recueil d'*Hiſtoriètes*, dont quelques-unes ſont aſſés bien faites, & fort peu paſſablement écrites. Ce Recueil eſt en deux ou en trois Volumes.

LETTRE

De *M.* de SALLENGRE *au même* ÉDITEUR.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur, il y a près d'un mois, de vous écrire pour m'informer de l'état de vôtre ſanté, & vous dire que, ſuivant la commiſſion que vous m'avés donnée, de remètre le *Manuſcrit* de *Pavillon* au *Libraire* que je voudrois; je l'ai remis au Sieur *Du Sauzet*, qui eſt un fort honnête homme, & qui m'a promis d'en faire une *Edition* charmante, & de vous envoïer les Livres que vous lui demandés.

Il doit vous avoir écrit ſur le choix que vous faites de lui pour cète *Edition.* La ſemaine prochaine il commencera à l'imprimer;

&, si vous souhaités, il vous enverra à l'adresse que vous me marqués, la première feuille qu'il en va tirer. Ce *Libraire* s'éforcera d'autant plus à vous contenter, que je lui ai fait espérer que vous traiterés peut-être, dans la suite, avec lui de plusieurs autres Ouvrages, &, entre autres, de la *Vie de Quinault*.

Le Sieur *de Honte* s'est venu plaindre à moi à l'égard de *Pavillon*, de ce que je l'avois donné à un autre, alléguant que vous le lui avés promis, & que le *Manuscrit* lui apartient.

Je lui ai répondu que, m'aïant chargé du *Manuscrit*, avec permission de le donner à qui je souhaiterois, vous aviés changé de sentiment à son égard, après avoir vu que les *Illustres Françoises* avoient été très-mal imprimées.

Je vous prie, *Monsieur*, d'assurer (13) M. *de Valois* de mes respects. Le Livre qu'il

REMARQUES.

(13) *M. de Valois*,) de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

m'a

m'a confié, est déja copié; ainsi je le lui remètrai par la première occasion, avec le *Harpocration* de M. son Père.

J'ai reçu il y a huit jours les différens mélanges sur *Montmaur*, qui m'ont été envoïés par *M. Scheltus*. Je ne saurois, *Monsieur*, assés vous remercier de la peine que vous avés bien voulu vous doner, de copier cète longue Pièce contre *Montmaur*. Si je l'avois crue aussi longue, je vous aurois conseillé de ne la pas copier, tant je m'imagine que cète Copie vous aura coûté de peine, & emporté de tems. Je vous envoie les *Nouvelles Littéraires* du *Journal de Septembre & Octobre*, qui sont assés stériles.

Le *Libraire* qui imprime le *Pavillon*, & qui en aura bientôt achevé l'impression, atend incessament l'*Epître Dédicatoire*: mais je crains qu'elle ne vienne trop tard; car dans huit jours, je crois que l'*Edition* sera achevée. Il m'a envoïé cète Feuille pour vous la faire

tenir, afin que vous puissiés mieux juger de la bonté du Papier & de la beauté des Caractères.

Après m'avoir assuré qu'il vous remètra douze Exemplaires en grand papier, il m'a chargé de savoir de vous si vous voulés qu'il y ait une Vignète au-devant du Livre, & de quelle manière vous décidés qu'elle soit faite. Si l'on pouvoit recouvrer son *Portrait*, cela vaudroit encore mieux qu'une *Vignette*.

Je vous rens, *Monsieur*, mille graces pour les recherches que vous avés déja faites, & que vous voulés bien continuer pour le *Montmaur*. Je ne vous ai pas moins d'obligation pour les Livres que vous m'offrés : mais j'ai moi-même l'*Epulum Parasiticum*; l'Histoire intitulée, *le Parasite Mormon*, que je tiens de M. de *la Monnoie*, ainsi que la *figure du Barbon*.

A l'égard du *Montmori-Parasito-Sycophanto-Sophistæ*, &c. j'atendrai à vôtre commodité la Copie que vous avés la bonté de m'en pro-

mètre, auſſi-bien que de la *Requête de Petrus Montmaur*, attribuée à *Menage*.

Pour ce qui regarde *le Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, je ſuis plus en état que perſonne de contenter vôtre curioſité ſur ce Livre. L'Auteur eſt un de mes Amis, qui vous eſt, je crois, tout-à-fait inconnu. Il n'eſt pas le *Secretaire* de nôtre *Société*, mais il a part au *Journal*. Quoiqu'il ſoit certainement l'Auteur de ce Livre, & que l'on le ſoupçone généralement ici de l'avoir composé, il n'en convient néanmoins pas. Cette *Chanſon* qu'il entendit chanter à ſa *Servante*, lui fit venir cète idée dans l'eſprit. J'ai entendu chanter cinquante fois cète *Chanſon*; mais, comme je ne ſuis rien moins que Muſicien, je ne ſaurois la mètre en *Notes*. Le *nom* & le *Portrait* du *Docteur* eſt celui d'un *Pédant*, c'eſt-à-dire, d'un *Commentateur*. On m'a écrit de Paris, que ce Livre y eſt maintenant défendu. Il ſe pourroit fort bien que l'Auteur en fit faire une ſecon-

de *Edition*, avec quantité de *corrections* & *d'additions.* Je ſuis toujours avec les mêmes ſentimens d'eſtime & de reconoiſſance,

MONSIEUR,

A la Haye, ce 4 Janvier 1715.

Vôtre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

DE SALLENGRE.

RÉPONSE à la LETTRE *précèdente.*

MONSIEUR,

Je ne ſaurois vous faire trop de remercimens des ſoins que vous voulés bien prendre du *Pavillon*, & de l'atention que vous avés à ménager mes intérêts là-deſſus. Lorſque j'aurai trouvé une occaſion pour le *Dictionnaire*, je vous prierai de le faire partir. Obligés-moi

en atendant, de m'envoïer la première feuille de *Pavillon.* J'ai changé de deſſein ſur l'*Epître Dédicatoire* que je voulois mètre au-devant des *Poëſies* de cet Auteur; la ſeule *Métamorphoſe du Cul* d'*Iris* en eſt cauſe. Comme cette Pièce eſt un peu libre, il ne conviendroit pas tout-à-fait de voir le nom d'un *Miniſtre d'Etat* orner le frontiſpice du Livre. Vous ferés, s'il vous plaît, raïer le nom de Madame *de Val........* de cette *Métamorphoſe.*

J'avois déja fait mon poſſible pour découvrir quelque part le *Portrait* de M. *Pavillon.* Il y en a un chés la Sœur de l'Auteur, à ce que m'a apris M. *de Valois;* mais on ſeroit très-mal reçu de l'aller prier d'en laiſſer faire une Copie. C'eſt une *Dévote* dont l'eſprit eſt fort particulier, & qui ſe douteroit bien de l'uſage que l'on voudroit faire du *Portrait* de ſon Frère. N'étant donc pas en mon pouvoir de vous envoïer une copie du *Portrait* de M. *Pavillon*, une *Vignette* en remplira la place. Je

vous laiſſe le choix du ſujet. Je crois que la repréſentation d'un *Philoſophe* qui badine avec un *Amour*, ne conviendroit pas mal. Cela marqueroit aſſés bien le caractère d'eſprit de l'Auteur. Au reſte je vous en laiſſe le maître.

Je ne comprens pas bien, Monſieur, la réponſe que vous me faites ſur l'*Epulum Paraſiticum*. Vous dites que vous le tenés de M. de la *Monnoie*; cependant c'eſt moi-même qui le lui ai prêté pour vous le faire tenir par M. *Scheltus*. Lundi prochain je remètrai au même M. *de la Monnoie* la Copie du *Monmori-Paraſito-Sycophanto-Sophiſtæ*, &c. M. *de Valhebert* avec lequel j'ai fait conoiſſance, & qui m'a chargé de vous faire ſes complimens, m'a promis de copier ce qui manque dans ma Copie, & dans laquelle j'ai laiſſé des blancs pour cela. Je l'ai auſſi engagé à donner à M. *de la Monnoie* la *Requête de Petrus de Montmaur*; ce qu'il a fait. Je vous

tiendrai compte, Monſieur, de l'aveu que vous me faites ſur le *Chef-d'Ouvre d'un Inconnu*, dont on dit préſentement ici le nom de l'Auteur. M. *de la Motte* l'a nommé en pleine Académie. Pardon de toutes les peines que je vous donne. J'eſpère que vous en uſerés avec moi avec la même franchiſe. Je ferai mes efforts pour ne vous être pas redevable; car il n'y a perſonne qui prène plus de part à tout ce qui vous regarde, & qui ſoit avec plus d'atachement & de zèle,

MONSIEUR,

A Paris, ce 2 Mars 1715.

Vôtre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

B.......

BILLET

De *M.* DE LA MONNOIE *au même* ÉDITEUR.

JE vous rens mille graces, *Monſieur*, du nouveau préſent dont il vous a plu me regaler. Il eſt exquis. Le tour, le ſtile, la manière de penſer, tout y enchante. La beauté de l'*Edition* répond au mérite de M. *Pavillon*. Je voudrois ſeulement qu'on y eût obſervé deux choſes; la première, qu'autant qu'on auroit pu, les Pièces euſſent été (14) rangées ſuivant la date de leur compoſition; la ſeconde, que les STANCES *à Madame d'*USSE', leſquelles on a tronquées de moitié, n'euſſent point paru dans ce Recueil, puiſque très-aſſurément elles ſont de Madame *Deshouliè-*

REMARQUES.

(14) *Rangées ſuivant la date de leur compoſition.*) L'ordre que M. *de la Monnoie* ſouhaitoit que l'on eût ſuivi, ne pouvoit guères nous convenir dans la ſorte de diſtribution que nous avions deſſein de faire des différentes Pièces de *Pavillon*.

res. Je ſuis, *Monſieur*, en atendant l'occaſion de vous marquer, quoique foiblement, ma reconoiſſance, vôtre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

DE LA MONNOIE.

Ce 12 *Mars* 1715.

AUTRE LETTRE

Des AUTEURS *du* JOURNAL LITTE'RAIRE *de la Haye*, *au même* ÉDITEUR.

MONSIEUR,

Les raiſons que vous allégués pour excuſer vôtre long ſilence, ne ſont que trop bonnes. Nous ſouhaiterions qu'elles le fuſſent moins, & que nous euſſions pluſtôt à vous faire des reproches, que de vous témoigner la part que nous prenons dans la perte que vous avés

faite d'une perſonne qui vous êtoit chère. Nous prions Dieu qu'il veuille vous en conſoler.

Il eſt vrai qu'il y a de nos *Meſſieurs* qui ont une grande facilité à faire des Vers ; nos *Journaux* en font foi. Mais ces Vers ſont-ils bons ? Quoi qu'il en ſoit, nous ne doutons pas que vous n'euſſiés achevé vôtre *Rondeau* beaucoup mieux que nous, ſi vous aviés daigné vous en donner la peine.

M. l'Abbé de *S. Pierre* ne nous a point envoïé d'autre *Critique* que celle que nous vous avons communiquée. Nous jugeons par tous ces, *il n'eſt pas vrai*, qu'il répète ſi ſouvent, qu'il a écrit cette *Critique* avec aigreur. On ne parle pas ſi impoliment, à moins qu'on ne ſoit fort fâché. Nous vous ſommes obligés, *Monſieur*, de l'avis que vous avés eu la bonté de nous envoïer touchant le *III. Tome* du *Projet* de cet Abbé, *pour rendre la Paix perpétuelle en Europe*. Nous n'avons pas encore

jugé à propos d'inférer cet avis dans nôtre *Journal*. Nous nous en fervirons quand nous croirons qu'il en fera tems.

Vous verrés dans nôtre *Journal de Novembre & Décembre*, que nous avons annoncé l'*Edition* des *Oeuvres* de *Quinault*, de P. *Ribou*. Nous parlerons plus au long de cète *Edition*, lorfque nous aurons reçu l'Exemplaire dont vous avés l'honêteté de nous faire préfent, auffi-bien que de l'Exemplaire des *Poëfies* de *Pavillon*, que M. de *Sallengre* ne nous a pas encore remis. Avant que d'avoir reçu vôtre *Lettre*, nous avions déja réfolu de doner un *Extrait* de ces *Poëfies*, dans le *Journal* qui eft fous la Preffe.

Voici une *Lètre* pour l'*Auteur* des *Illuftres Françoifes*. Nous vous prions, *Monfieur*, de vouloir bien la lui faire tenir. Nous vous l'envoïons ouverte, afin que vous la puiffiés lire. La même raifon qui nous empêche de lui envoïer fitôt nos *Remarques* fur fes *Tablè-*

tes, eſt cauſe que nous avons été ſi longtems ſans vous doner de nos nouvelles. M. *Coutelier* doit vous remètre le *Journal* de *Novembre* & *Décembre* 1714. Vous ne pouvés manquer en nous envoïant les *Nouvelles Littéraires* qui viendront à vôtre conoiſſance, toutes les fois que vous nous ferés l'honeur de nous écrire. Nous ſommes,

MONSIEUR,

A la Haie, le 15 *Mars* 1715.

Vos très-humbles & très-obéiſſans Serviteurs,

LA SOCIETE' LITTERAIRE de la Haie.

*Après avoir ſatisfait au deſir que l'*Éditeur *de* 1715, *avoit que ces* Lètres *fuſſent imprimées, il nous reſte à parler des autres témoignages de ſon zèle pour la gloire de ſon Auteur. Il a mis au-devant de quelques additions qui ſont à la*

fin de ſon Manuſcrit*, un* AVIS AU LECTEUR, *dont le but eſt de contredire l'*Éditeur de 1720, *au ſujet de quelques Pièces que ce dernier avoit donées pour être certainement de* Pavillon. *Le Public jugera de la validité des raiſons de nôtre* Compilateur *éclairé.*

1°. *Les Vers de* (15) *la* LE'TRE ſur le Mariage de Madame BOULENGER, lorſqu'il fut déclaré en 1666. *ne lui paroiſſent être* nullement du goût de PAVILLON.

2°. *Le* (16) PLACET au Roi pour l'Abbé TALLEMANT, *lui plaît ſi peu, qu'il le dit* faux, & la plus plate Pièce du Recueil.

3°. *Il aime mieux doner à* Pavillon *qu'à l'Abbé* Tallemant, (17) *le* Remerciment pour la Maiſon de la Bourdaiſière. *On verra dans une* Remarque *ce qu'on en peut raiſonablement penſer.*

REMARQUES.

(15) *La Lètre ſur le Mariage de Madame Boulanger, &c.*) Part. I. p. 78.

(16) *Placet au Roi pour l'Abbé Tallemant*) Part. II. p. 219.

(17) *Remerciment pour la Maiſon de la Bourdaiſière.*) Part. II. p. 173.

4°. *Il décide que les Vers* (18) à Mademoiselle B..... *sont douteux.*

5°. (19) *Le* GENTILHOMME de L'ARRIEREBAN *n'est, à son gré, qu'*une fantaisie dont la Poësie ne se sent point du tour des Vers de nôtre Auteur.

6°. *La* (20) REQUESTE à Nôtre-Dame DE LA PORTE, *la* (21) RELATION de la magnifique & triomphante Entrée de M. D. L. B. P. *la* (22) suite de la RELATION, *la* (23) GAZETTE de Noisi, doivent, *ainsi que plusieurs aures Pièces en Prose*, être exclues des ŒUVRES de M. PAVILLON, comme n'étant pas certainement de lui. C'est, *ajoute-t-il*, ce que j'ose avancer, après avoir eu en communication dans Paris les *Manuscrits* les

REMARQUES.

(18) *A Mademoiselle B.....*) Part. II. *p.* 175.
(19) *Le Gentilhomme de l'Arrièreban.*) Part. II. *p.* 166.
(20) *Requête à Nôtre-Dame de la Porte.*) Part. I. *p.* 10.
(21) *Relation de la magnifique & triomphante*, &c.) Part. I. *p.* 4.
(22) *Suite de la Relation.*) Part. I. *p.* 6.
(23) *Gazette de Noisi.*) Part. I. *p.* 7.

plus fidèles, où l'on a rassemblé des Vers de nôtre Académicien, & après avoir recherché dans les mêlanges qui me restent de (24) M. *Charpentier*, les éclaircissemens que j'ai pu en tirer.

Il nous aprend ensuite qu'il avoit pris une partie des Pièces qui composent son Recueil, dans des petits Livres fort rares de la Bibliothèque de M. l'Abbé BIGNON, *& qu'*une autre partie de ces mêmes Pièces ont été copiées sur deux *Manuscrits*, l'un apartenant à M. *de Versoris* Maître des Comtes, & l'autre à M. *de la Ferrière* Maître des Requêtes, Amis l'un & l'autre de M. PAVILLON. J'eusse souhaité, *dit-il après cela*, pour la perfection de ce Volume, avoir reçu les Originaux du

REMARQUES.

(24) *M. Charpentier.*) FRANÇOIS *Charpentier* de l'Académie Françoise, ami particulier de *Pavillon.* On conçoit de reste que celui dont nous raportons ici les paroles, est le *Rédacteur* du *Carpenteriana.* C'est aussi de lui que l'on tient le *Varillasiana*, le *Naudæana* & *Patiniana*; l'Edition en 5. Vol. *in*-12. des Oeuvres de *Quinault*, & plusieurs autres choses dans ce genre.

même *Poëte*, restés en la possession de (25) Madame *Damon* & de M. *de Vallossière* Intendant du Commerce : mais peut-être que les aïant uniquement de la main de l'Auteur, ils n'ont pas voulu hasarder des *Fragmens* qui leur sont si chers.

Par une exactitude louable, il avertit aussi qu'il n'a point mis dans ce dernier Recueil trois Titres, *c'est-à-dire, en son langage, trois Pièces, qui sont les* (26) STANCES sur le Mausolée de LULLI, *le* (27) Testament de CHARLES IV. Duc de Lorraine, *& les* (28) CONSEILS du Président MAYNARD à son Fils.

Enfin il termine cet Avis au Lecteur, *par dire qu'on a bien voulu lui confier* des NOTES sur chacun des Titres des Vers de M. PA-

REMARQUES.

(25) *Madame Damon.*) On trouvera plusieurs Pièces de *Pavillon*, qui lui sont adressées.

(26) *Stances sur le Mausolée de Lulli.*) Part. II. *p.* 177.

(27) *Testament de Charles* IV. &c.) Part. II. *p.* 238. Nous le donons sur une Copie *Mste.* qu'on nous a communiquée.

(28) *Conseils du Président Maynard, &c.*) Il est constant que cette Piece est de *Pavillon*, & qu'elle est imprimée quelque part : mais de quelque côté que nous nous soïons adressés, il ne nous a pas été possible d'en avoir aucune nouvelle.

VILLON,

VILLON, *& par* promètre en les communiquant au MONDE POLI, de lui en faire sentir l'utilité. *Nous ignorons pour quelles raisons il s'est dispensé d'enrichir son* Manuscrit *de ces* Notes; *& nous ne pouvons qu'exhorter le* Monde poli *d'avoir recours à cet* obligeant Éditeur *que nous n'avons pas cru devoir nommer, mais que nous avons fait conoître suffisament.*

Au reste, quoi que nous en disions, on lui doit avoir obligation des peines qu'il s'est données. C'est pour lui témoigner, en quelque sorte, combien, en nôtre particulier, nous en sommes reconoissans, & pour rendre en même tems service à nos Lecteurs, *que de nous-mêmes, & sans prendre conseil de personne, nous avons suprimé la dernière Pièce qu'il avoit jointe à son* Manuscrit. *C'est un long* Poème *de sa composition, auquel il avoit donné pour titre:* L'OMBRE de PAVILLON à Mademoiselle DE LA FERRIERE.

Pour que le Public tire de ce que nous avons

entre les mains, tout le profit qui s'en peut tirer, il nous reste à rassembler ici ce que les différentes Pièces du Compilateur, *que nous avons indiquées plus haut, renferment d'utile. Ce sont des* Titres *&* des Fragmens *d'Ouvrages de* Pavillon, *que nous nous sommes inutilement mis en devoir de recouvrer.*

1°. La Maladie de l'Amour. *Nôtre Garant dit que c'est* une Fiction très-ingénieuse en Prose & en Vers. *En voici quelque Vers qu'il raporte dans sa* Préface, *comme les aïant retenus en entendant lire la Pièce dont il n'avoit pas pu prendre copie. C'est l'*Amour *qui parle aux* Graces.

Ah ! quel bonheur de pouvoir à son aise
Dormir ainsi tranquilement !
Je puis d'un doux loisir profiter pleinement,
Sans qu'il soit surprenant que le repos me plaise.
Un long travail demande un long délassement.
Que n'ai-je point souffert, pendant que sur la Terre
J'offrois en vain la paix qui doit suivre l'Amour ?
Toujours dispute, toujours guerre ;
J'étois, à tout calmer, emploïé nuit & jour,

Mais qu'avons-nous, Immortels que nous sommes,
A nous inquiéter comme le Monde ira ?
Quant à moi, désormais prène soin qui voudra
Des affaires du cœur des Hommes.
J'y renonce. Sans moi, soit aimé qui pourra.
Ce sont des Importuns qu'on ne peut satisfaire,
Et qui, d'un sentiment toujours contraire au mien,
Trouvent ce qu'ils n'ont pas seul digne de leur plaire,
Veulent tout, & ne veulent rien.

2° POEME sur un Point de Venise. *C'est une Pièce adressée à Madame* DAMON, *& finissant ainsi :*

Vous m'avés inspiré mieux que tout le Parnasse.
Ma Muse tient de vous & sa pompe & sa grace ;
Elle vous reconoît *Reine du double Mont*,
Et du plus beau Laurier vous courone le front.
Si mon zèle & ma foi, pour de riches offrandes,
Ne vous offrent qu'un cœur & de simples Guirlandes,
Daigne s'en contenter vôtre Esprit généreux,
Atendant que le Sort me rende plus heureux.
Si le Ciel m'eût fait don de quelque autre Couronne,
J'aurois mieux honoré vôtre illustre Personne.

3°. ORDONNANCES de L'AMOUR. *C'est encore une Pièce faite pour Madame* Damon, *& composée de dix-neuf* Stances. *Nôtre* Compi-

lateur, *dans ſon long* Abrégé de la Vie de M. Pavillon, *d'où nous avons tiré l'Article précédent & les deux ſuivans, raporte deux* Stances, *qui ſont*, dit-il, *la* XIII. *& la* XV. *de la Pièce dont il s'agit.*

S'il faut qu'un démêlé ſurviène,
Comme il ne manquera jamais,
Que toujours l'Amant ſe ſouviène
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut, ou par dépit, ou par délicateſſe,
Contre les autres gens tenir juſqu'à la mort:
Mais il faut, contre une Maîtreſſe,
Croire toujours que l'on a tort.

*

Si quelqu'un bien traité des Belles,
Fait, des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trofée à ſa vanité,
Qu'il ſoit par tout ſi maltraité,
Qu'il ne trouve que des Cruèles!
Publier les bienfaits qu'on reçoit de quelqu'un,
C'eſt, ſuivant l'uſage commun,
De la reconoiſſance une marque ordinaire:
Mais ici c'eſt une autre affaire,
On la fait mieux paroître à la diſſimuler.
Enfin l'Ingratitude eſt ailleurs à ſe taire;
En Amour, elle eſt à parler.

4°. Galimatias Profétique, *ou* Stances bourſouflées. *Nôtre Homme ne cite rien de cète Pièce. Il dit ſeulement que l'*Auteur *la fit à l'ocaſion d'une lecture de quelques Morceaux de* (29) Du Bartas, *qui l'avoit mis de mauvaiſe humeur contre les* Épitètes *enflées*, *&* *les* Figures *extravagantes des* Poètes *de ce ſiècle-là. Enfin le court* Éloge de M. Pavillon, *placé dans nôtre* Manuſcrit *immédiatement après la* Préface, *finit par quatre Vers dont rien n'en fait conoître l'*Auteur, *& dont on nous aprend uniquement qu'ils avoient été deſtinés à mettre au bas du Portrait de nôtre* Poète, *dont nous avons en vain ſouhaité d'orner le Frontiſpice de cette* Édition.

Cenſeurs au front ſévère,
Qui faites des Plaiſirs un portrait ſi fâcheux,
Cet Auteur vous aprend qu'une Morale auſtère
Touche bien moins le Cœur, qu'un badinage heureux.

REMARQUES.

(29) *Du Bartas*) GUILLAUME de Saluſte, Seigneur *Du Bartas*, celui de tous nos *Poetes* à qui la Nature avoit doné le plus de génie.

Quoique cet Avertiſſement *ſoit d'une longueur qui paſſe les bornes que nos Confrères ont coutume de ſe preſcrire, on voudra bien nous pardoner. Un Auteur eût pu ſans doute le faire plus court & dans un meilleur ordre : mais nôtre talent, comme l'on ſait, eſt de vendre ce que les autres écrivent, & non d'écrire nous-mêmes. Par-là, cète* Compilation *indigeſte n'eſt pas un ſi grand crime pour nous. En tout cas, nous ne continuerons pas encore longtems à nous rendre coupables ; & quelques mots au ſujet des* Ordonances d'Amour *dont il eſt parlé plus haut, vont mettre fin à ce très-long* Avertiſſement.

Nôtre Compilateur *s'eſt extrêmement trompé. Quelqu'un qui conoît nos* Poètes, *nous a dit que ces* Ordonances d'Amour, *anoncées pour être de* Pavillon, *ne ſont autre choſe que l'*Édit d'Amour *de l'Abbé* Regnier Deſmarais, *inſéré par lui-même dans ſes* Poèſies Françoiſes, *imprimées à Paris chés* Remi Cellier *en* 1707.

*Comme elles ſont lues aujourd'hui d'aſſés peu de Gens, & que l'*Édit d'Amour *eſt une jolie Pièce qui ne s'éloigne pas du goût de* Pavillon, *on nous a fait entendre que le Public ne ſeroit pas fâché de voir ici cette Pièce.*

L'AMOUR, Maître de l'Univers,
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui verront ces Vers,
Salut, & galante avanture.

*

Tout le monde conoît aſſés,
Sans qu'il ſoit beſoin de le dire,
Les abus qui ſe ſont gliſſés
En divers lieux de nôtre Empire.
Nous avons différé cent fois
D'y remédier par nos Loix;
Tantôt perſuadés qu'au milieu des alarmes,
Du tumulte, & du bruit des armes,
On entendroit peu nôtre voix;
Et tantôt occupés à vaincre par nos charmes
Un Roi le plus puiſſant des Rois.

*

Après qu'un Cœur plus grand que la Terre n'eſt grande,
A fléchi ſous nôtre pouvoir,
Il n'eſt plus de ſaiſon que perſonne prétende
De ne pas faire ſon devoir.
Mais, parce que, ſur-tout en France,
Comme dans le Climat que nous aimons le plus,
Et l'ordinaire lieu de nôtre réſidence,
Il nous eſt important de règler les abus
Qu'avoit des derniers tems introduit la licence;
Après que, pendant pluſieurs jours,
Nous avons eu ſur cette affaire
L'avis de Vénus nôtre Mère,
Et de nos Frères les Amours;
Enfin, dans nôtre Cour plénière
Séant avec les Jeux, les Graces & les Ris,
Nous avons règlé la manière
Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire des Lis.

*

Ce ne ſont ni les ſoins, ni le reſpect extrême,
Ni les ſoupirs, ni les pleurs même,
Qui font croire qu'on eſt Amant:
Pour bien perſuader qu'on aime,
Il ne faut qu'aimer ſeulement.

*

Celui

Celui qu'auront charmé les atraits d'une Belle,
Devra, dans les commencemens,
Pour s'inſinuer auprès d'elle,
Faire parler ſes ſoins & ſes empreſſemens :
Mais, s'il veut avancer l'affaire,
Qu'il s'explique bientôt d'une façon plus claire ;
Sans apréhender les dangers
Qu'il croit voir à ne ſe pas taire.
Enfin, qu'il parle, & qu'il eſpère
De ne parler point aux Rochers.



Du reſte, il ne faut pas s'atendre
Que nous allions ici marquer,
Ni quand il faudra s'expliquer,
Ni comment il s'y faudra prendre.
Que chacun donc en uſe à ſa mode, à ſon ſens,
Aſſuré par l'Amour lui-même,
Qu'il eſt bien malaiſé de dire que l'on aime.
Et de le dire à contretems.

Que ſi le libre aveu qu'un Amant pourra faire,
Vient à fâcher la Belle à qui ſeule il veut plaire,
Qu'il en faſſe paroître un extrême regret ;
Mais qu'il ne laiſſe pas de ſuivre ſa carière,
Et qu'il compte que la plus fière
N'eſt guère fâchée en ſecret.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille, en aimant une Belle,
Etre touché ſenſiblement
De tout ce qui peut venir d'elle,
Soit fierté, ſoit déguiſement.
Prétendre faire une conquête,
Et garder toute ſa froideur,
C'eſt avoir bien pluſtôt un deſſein dans la Tête,
Qu'une paſſion dans le Cœur.



Qu'il lui témoigne donc, ſans aucun artifice,
Qu'il reſpecte en effet juſques à ſon caprice,
Et qu'il craint ſa colère à l'égal du trépas:
Mais que quelquefois il agiſſe
Comme s'il ne la craignoit pas.
C'eſt une maxime éternelle,
Que ſi jamais il ne fait rien
Pour ſe mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.



Mais, de tout ce qu'il devra faire,
S'il veut aprendre à bien juger,
Qu'il conſulte les yeux qui furent l'engager.
C'eſt dans les yeux de la Bergère
Qu'on conoît l'heure du Berger.
C'eſt là qu'on peut ſavoir quand il faut qu'on profite
Des bons mouvemens qu'elle aura.

L'heure en chifre d'Amour en ſes yeux eſt écrite ;
Et qui ſaura lire, lira.

*

Un Amant poſſeſſeur du Cœur de ſa Maîtreſſe,
Veut-il toujours lui plaire, & toujours la charmer ;
Qu'il ait toujours pour elle autant de politeſſe,
De reſpect, de délicateſſe,
Que quand il commença d'aimer.
Pour faire durer une flâme,
Il faut l'entretenir dans l'Ame
Par les mêmes moïens qui furent l'alumer.

*

Souvent, pour réveiller une ardeur languiſſante,
Un peu d'abſence fait grand bien ;
Mais, quand elle eſt trop longue ou devient trop fré-
quente,
Le remède alors n'en vaut rien.
Enfin, pour dire davantage,
Il eſt dangereux d'être abſent ;
Car il eſt plus d'un Cœur volage,
Qui, pareil au Miroir, ne conſerve l'Image
Que tant que l'Objet eſt préſent.

*

S'il faut qu'un démêlé ſurvienne,
Comme il ne manquera jamais,
Que toujours l'Amant ſe ſouvienne
De chercher le premier à refaire la paix.

On peut, ou par dépit, ou par délicateſſe,
Contre les autres gens tenir juſqu'à la mort;
Mais il faut, contre une Maîtreſſe,
Croire que l'on a toujours tort.

*

Comme ſouvent la jalouſie
Trouble de mes ſujets la paix & le bonheur,
Et que nous n'avons rien qui nous ſoit plus à cœur,
Que de bien aſſurer la douceur de leur vie,
Nous leur recommandons à tous
D'éviter, s'il ſe peut, de devenir jaloux.
Rien n'égale l'horreur d'un ſi cruel martire.
Du reſte, là-deſſus que pouvoir ordoner,
Si nous ne feignons point de dire
Que nous n'avons pas même un conſeil à doner?

*

Si quelqu'un, bien traité des Belles,
Fait, des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trofée à ſa vanité;
Qu'il ſoit par tout ſi maltraité,
Qu'il ne trouve que des Cruèles.
Aimer à publier les Graces qu'on reçoit,
Marque ordinairement qu'on les ſent comme on doit.
En amour c'eſt une autre afaire;
C'eſt les bien reſſentir, que de les bien celer.
Enfin l'ingratitude eſt ailleurs à ſe taire,
En Amour elle eſt à parler.

*

Nous voulons que ces Ordonances,
Réglemens, Statuts & Défenſes,
S'obſervent déſormais dans l'Empire François ;
Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puiſſe aller au contraire ;
CAR tel eſt nôtre bon plaiſir.
Que ſi quelqu'un trop téméraire,
Contrevient à nôtre deſir,
Pour voir ſon audace ſuivie
Du plus grand châtiment qui puiſſe être exprimé,
Qu'il ſoit Amant toute ſa vie,
Et qu'il ne ſoit jamais aimé.

Nous manquons à nôtre parole, en ne finiſſant pas encore : mais nous nous flatòns que nous n'en recevrons aucun reproche. Dans le Manuſcrit *où l'on a recouvré la* Ballade *de* la Fontaine*, qui ſe lit à la page* 150 *de cette* Édition, *en eſt une autre du même Auteur, qui ne ſe trouve pas non plus dans les* Éditions *complettes de ſes* Œuvres. *Comme on nous en a fait préſent, & que nous ne voïons pas que l'occaſion d'en faire uſage doive ſe préſenter ſitôt, il nous a paru que nous ne pourrions pas mieux*

faire que la mettre ici, comme dans un dépôt où l'on pourra, dans l'ocasion, la prendre pour la remettre à sa véritable place. La voici donc.

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous done plus d'embaras ?
De grands malheurs la Famine est suivie;
La Guerre aussi cause de grands fracas;
La Peste encore est un dangereux cas;
Femme fâcheuse est un méchant partage;
Faute d'argent cause bien du ravage :
Mais pas ne sont là les plus douloureux.
Si m'en croïés aussi-bien que le Sage,
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



De l'éprouver, un jour me prit envie;
Mais, aussitôt, adieu Joie & Soulas.
Ennuis cuisans, noirs Soupçons, Jalousie,
Cent autres maux je vis venir à tas;
Tous mes déduits furent de grands hélas;
Liberté fit place à honteux Servage.
Tu fus d'abord, pauvre Cœur, mis en cage,
D'où tu voudrois sortir; mais tu ne peux.
Lors tu chantas sur un piteux ramage :
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.

Quand la Beauté que vous avés servie,
A vos desirs par fois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie.
Prendre on voudroit le parti de Judas;
On se pendroit pour moins de deux Ducats.
Sans cesse au cœur on a fureur & rage;
Fer & poison, on met tout en usage,
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage:
Le mal d'Amour est le plus dangereux?



J'excepte Amour qui se traite en Turquie
Dans les Serrails de ces heureux Bachas,
D'où Cruauté fut de tout tems banie,
Où Douceur gît toujours entre deux draps.
Plaisirs y sont sur des lits de Damas;
Chagrin jamais, jamais Dame sauvage:
Jusqu'aux Tendrons qui font aprentissage,
Tout est galant, traitable & gracieux.
Par tout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



ENVOI.

OBJET charmant, de qui la belle image
Tient dès longtems mon Cœur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage:
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



DIVERS ELOGES DE PAVILLON.

I.

ELOGE *mis au-devant de l'*EDITION *de* 1715.

MESSIRE *Etienne Pavillon* commença sa carière au *Parlement de Metz*, en qualité d'*Avocat Général.* Il y fit des actions si célèbres, qu'on venoit l'entendre de toutes parts ; & sa réputation faisoit songer à lui doner de plus grands Emplois, quand une avanture, qui arrêta les desseins qu'on avoit pour lui, le fit résoudre à se retirer de Metz, où cet illustre Sénat aïant fait tout ce que l'on crut possible pour le retenir, il comta (1) sa perte pour un malheur qu'il êtoit malaisé de réparer. Depuis ce tems-

REMARQUES.

(1) *Sa perte . . . de réparer.)* Il y avoit anciennement : *sa perte malaisée à réparer.* Nous donnons cet *Eloge* tel qu'il est dans nôtre *Manuscrit.* L'Auteur êtoit bien maître d'y faire des changemens. Nous n'adopterons point ceux qui sont de mal en pis.

là il vécut en Philosophe, sur qui la Fortune n'a aucun pouvoir. Son Cabinet & ses Amis lui tinrent lieu de tout. Il est sorti de sa plume diférens Ouvrages d'un caractère qu'on ne sauroit imiter. Quelque sujet qu'il ait choisi, il l'a toujours traité en honnête homme, & avec une délicatesse & un goût qui le faisoient connoître avant même que l'on sût qu'il en fût l'Auteur. Il y avoit longtems que sa réputation & ses Ouvrages avoient fait desirer à tous ceux qui composoient l'*Académie Françoise*, de le mètre de leur Corps; mais sa modestie, & l'empressement qu'il avoit de songer plustôt à ses Amis qu'à lui-même, (2) avoit empêché jusques-là ces mêmes Amis de se satisfaire. Après la mort de M. *de Benserade*, M. *Pavillon* fut proposé au Roi pour remplir sa place. Sa Majesté lui dona son agrément. Toute la Cour & Paris aplaudirent à ce choix, & M. *Pavillon* fut reçu le 17. Décembre 1691.

L'Assemblée étoit fort nombreuse, & composée d'une infinité de Personnes de très-grande distinction. Il fit un remerciment fort poli à Messieurs de l'*Académie*; & il leur dit avec sa modestie ordinaire, qu'il voïoit bien que le choix qu'ils avoient fait de sa personne, étoit plustôt une marque de la libetté de leurs sufrages, qu'une preuve du mérite qu'ils avoient bien

REMARQUES.

(2) *Avoit empêché jusques là ces mêmes Amis de se satisfaire.*) Première manière : *les avoit empêchés jusques-là de se satisfaire*

voulu croire en lui. Il fit ensuite l'éloge de M. *de Benserade*, auquel il succèdoit ; &, après avoir parlé des soins que le Cardinal *de Richelieu*, Instituteur & premier Protecteur de l'*Académie*, avoit eus de l'élever, il loua ce grand Ministre, qui paroissoit pourtant n'avoir fait que préparer les voies aux grandes choses que le Roi exécute tous les jours ; & n'avoir fondé l'*Académie*, qu'afin de former des Gens qui sussent mètre ces merveilles dans leur jour. Il dit aussi quelque chose de M. le Chancelier *Seguier*, second Protecteur, qui avoit continué à favoriser cette Compagnie dans les mêmes vûes de celui qui l'avoit instituée. Après cela, il parla du Roi d'une manière digne de son Sujet, en faisant voir la diférence de ce que nos Pères avoient vu, avec ce que l'on voïoit de nôtre tems. Il fit conoître la puissance du Roi, en disant que l'Espagne avoit occupé seule autrefois toutes les forces de la France, & que les Conquètes de Sa Majesté l'avoient si fort abatue, qu'à peine la comtoit-on alors au nombre des Alliés qui s'êtoient ligués contre ce Monarque. Il finissoit, en disant à Messieurs de l'*Académie*, qu'éclairé de leurs lumières, & encouragé par leurs exemples, il tâcheroit de contribuer à l'Ouvrage auquel ils s'êtoient destinés, & qui regarde entièrement la gloire & la grandeur de Sa Majesté. Ce Discours est si beau, & fut prononcé d'une manière si noble, que les Auditeurs ne se lassèrent point de marquer par leurs aplaudissemens la satisfaction qu'ils en rece-

voient. M. *Charpentier* lui répondit comme Doïen de la Compagnie, en l'absence du Directeur & du Chancelier. Après qu'il eut parlé de M. *de Benserade*, il adressa la parole à M. *Pavillon*, & lui marqua en peu de mots l'estime que l'*Academie* avoit conçue pour son mérite.

M. *Pavillon* êtoit de ces Esprits qui convertissent en or toutes les choses qu'ils touchent. En éfet, tout ce qu'il écrivoit, sur quelque matière que ce fût, êtoit si ingénieux & si rempli de pensées brillantes, & (3) ses Ouvrages êtoient si achevés, qu'il est difficile d'ariver à cète perfection d'écrire ; car l'on peut dire qu'il faisoit des chefs-d'œuvres en badinant, & que personne n'a mieux réussi que lui dans le goût de *Voiture*.

Il êtoit d'une Famille où la Piété & l'Esprit ont toujours brillé avec beaucoup d'avantage. Il êtoit Neveu du fameux M. *Pavillon* Evêque d'Alet, la gloire de l'Episcopat, lequel (4) de son tems, ne prit pas moins de mesures (5) pour fuir cète dignité, que

REMARQUES.

(3) *Et ses Ouvrages êtoient si achevés, &c.)* Ce jugement est celui d'un *Copiste* qui ne sait que copier. Le caractère des Ouvrages de *Pavillon*, est directement contraire à ce que l'on en dit ici. Rien d'achevé n'est sorti de sa plume. Du naturel, de la délicatesse, & beaucoup de négligence, est tout ce qu'on peut atendre d'un Ecrivain qui regardoit ce qu'il composoit comme de pures bagatelles qui ne méritoient pas d'être retouchées à loisir.

(4) *De son tems.)* Première manière : *du tems de Louis le Juste.*

(5) *Pour fuir cette Dignité.)* Il y avoit anciennement : *pour le fuir.* Cela se raportoit à l'*Episcopat.*

les Ambitieux ont d'empreſſement (6) à la rechercher.

M. *Pavillon*, (7) des Ouvrages duquel je mets au jour une quatrième *Edition*, eſt mort le 10. Janvier 1705. âgé de 79 ans. Monſieur l'Abbé *Bignon*, toujours éloquent dans ſes moindres Diſcours, dona des marques de l'eſtime qu'il avoit pour M. *Pavillon*, en ſurprenant tous ſes Confrères par l'Eloge qu'il en fit ſur le champ dans l'*Académie Roïale des Inſcriptions & Médailles*. J'ai cru cète circonſtance d'autant plus glorieuſe pour nôtre Auteur, que ceux qui ont entendu (8) ce Diſcours, en parlent comme d'une piéce la plus touchante qui ait paru dans ce genre. Cet illuſtre Protecteur des Sciences & des Beaux Arts, n'eſt pas le ſeul qui ait rendu juſtice au mérite de M. *Pavillon*. M. *Brulart de Silleri*, Evêque de Soiſſons, qui fut reçu à ſa place, aſſure que M. *Pavillon* n'ètoit pas ſeulement un Bel-Eſprit, mais que c'ètoit un Homme de bien. *Y eût-il jamais dans aucun Homme*, dit-il, *un plus grand fonds de probité? La Vérité, la Vertu, la Religion faiſoient ſon caractère.* On ne peut faire un plus bel Eloge en moins de paroles. M. *Pa-*

REMARQUES.

(6) *A la rechercher.*) Après cette Fraſe, eſt celle-ci dans la première EDITION. Ce digne Evêque ètoit fils de *Nicolas Pavillon* Avocat au *Parlement de Paris, qui fleuriſſoit en* 1580. La Croix du Maine *dit qu'il a été Docte en Grec & en Latin, & excèlent* Poète *en ces deux Langues, auſſi-bien qu'en François.*

(7) *Des Ouvrages duquel je mets au jour une quatrième* Edition.) Dans l'*Edition* de 1715, il y a : *dont nous donnons les Ouvrages au Public.*

(8) *Ce Diſcours.*) On le trouvera ci-après.

villon n'ignoroit rien de l'Antiquité Profane ou Sacrée. Il conoiſſoit parfaitement la Religion; & il s'eſt ſouvent ſervi de ſes lumières, pour ramener à la véritable Egliſe des Perſonnes que l'erreur en avoit ſéparées, & qui avoient échapé aux meilleurs (9) Caſuiſtes. Il avoit une probité exacte & ſévère pour lui, & une ſi grande indulgence pour les autres, qu'il cherchoit toujours à excuſer leurs défauts & leurs foibleſſes. Il étoit exact dans ſes dévoirs, ſans aucun fard, & avec les qualités des meilleurs Catholiques; il n'avoit rien de ceux qui en veulent tirer avantage. Son Cœur eſt peint dans ſes Ouvrages de Vers & de Proſe, auſſi-bien que le caractère de ſon Eſprit; & l'*Académie Françoiſe* ſeroit heureuſe, ſi elle pouvoit toujours rencontrer de pareils Sujets.

Les Vers ſuivans ont été faits ſur la mort de cet incomparable Auteur (10); ils peignent ſi bien ce qu'il étoit, que je n'en dirai pas davantage.

PAVILLON ne vit plus; les Amours en gémiſſent,
Apollon en verſe des pleurs;
Et, ſur le Mont ſacré, les Echos retentiſſent
Des triſtes regrets des neuf Sœurs.



REMARQUES.

(9) *Caſuiſtes.*) L'Auteur a voulu dire, *Controverſiſtes.*
(10) *Ils peignent ſi bien, &c.*) Première manière: *comme ils peignent aſſez bien ſon caractère, je n'en dirai pas davantage.*

Rival ingénieux d'Ovide,
S'il vouloit flèchir une Iris;
Les Graces di&oient ſes Ecrits,
Et l'Amour lui ſervoit de guide.

*

La Sageſſe bientôt ſut banir de ſon Cœur
Les vains amuſemens de l'amoureuſe ardeur.
Par une adreſſe ſans égale,
Il prit ſoin de-former les mœurs,
En cachant, ſous l'apas de ſes Vers enchanteurs,
Les traits d'une auſtère Morale.

*

Les beaux Arts, en lui raſſemblés,
Firent par tout briller ſa gloire:
Il n'ignora rien de l'Hiſtoire;
Et les tems les plus reculés
Etoient préſens à ſa mémoire.

*

Son entretien êtoit charmant;
Il poſſédoit parfaitement
Tout ce qu'eut de meilleur l'Italie & la Grèce.
France, tu ne peux trop faire voir ta triſteſſe!
En le perdant, tu perds ton plus riche ornement.

*

I I.

ELOGE DE PAVILLON,

*Terminant l'*AVERTISSEMENT *de l'*EDITION *de* 1720.

MONSIEUR *Etienne Pavillon* étoit bien fait, de grande taille, d'une mine avantageuse, & qui imposoit par elle-même, & par un air de gravité bien entendu. Sa conversation étoit polie, agréable, instructive. Il étoit d'une bone & anciène Famille de Paris fort riche, Petit-Fils de *Nicolas Pavillon*, célèbre Avocat au Parlement. Comme il étoit né dans l'opulence, il aimoit à dépenser autant qu'il le pouvoit; mais sa Famille aïant fait de grandes pertes, il mit des bornes à ce panchant.

M. *Pavillon*, Evêque d'Alet, son Oncle, Prélat d'une piété & d'une vertu exemplaire, prit un si grand soin de son éducation, qu'il contribua à le rendre aussi sage & aussi honête Homme qu'il le parut depuis.

Sa prodigieuse mémoire & son esprit pénétrant, lui firent faire de très-grands progrès dans l'étude des *Belles-Lètres* & de la *Jurisprudence;* ensorte qu'il fut pourvu, jeune encore, de la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*, qu'il exerça pendant dix ans avec tant d'aprobation, qu'il a souvent dit à ses

Amis

Amis qu'il n'avoit jamais parlé ſans faire l'Arrêt. Sa réputation le fit apeler par M. le Cardinal *Mazarin*, qui lui vouloit procurer la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Paris*; mais n'aïant pas trouvé dans ſon eſprit & dans ſes ſentimens la ſoupleſſe abſolue qu'il vouloit pour ſes volontés, la choſe en demeura là. Ainſi M. *Pavillon*, comprenant que cète circonſtance, & les pertes qu'avoit faites ſa Famille, ne lui permètoient pas d'arriver facilement à une grande fortune, & une médiocre n'êtant pas de ſon goût, il vendit ſa Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*, & ſe retira à Paris, pour y mener une vie libre & indépendante. Il y voïoit beaucoup de monde; il êtoit aimé & conſidéré de diverſes Perſonnes diſtinguées par leur naiſſance & par leur mérite, dont il avoit toute la confiance.

Déja âgé & gouteux, il fut recherché pour être Gouverneur de S. A. S. Monſeigneur le *Duc du Maine*. L'on emploïa, pour l'y porter, M. le Chevalier *de Nantouillet* & M. *Deſpreaux*, que l'on ſavoit être de ſes meilleurs Amis; mais ils ne purent l'obliger à quiter le genre de vie qu'il avoit choiſi. S'êtant fait une habitude de vivre en Philoſophe & ſans ambition, il ne voulut pas la changer, malgré les ſollicitations de ces Meſſieurs, & celles de M. *Boſſuet*, alors Evêque de Condom, qui le preſſa fort d'accepter cet Emploi. Il s'en défendit d'une manière ſi modeſte & ſi raiſonable, que ces Meſſieurs ne pu-

rent s'empêcher d'admirer la sagesse de ses excuses.

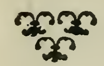
Comme la Goute avoit ôté à M. *Pavillon*, plusieurs années avant sa mort, la faculté de marcher, sa chambre ètoit devenue le rendés-vous de quantité de Personnes illustres par leur naissance, leur savoir & leur mérite. Le Roi l'honora d'une pension longtems avant qu'il mourut. Il ètoit de l'*Académie des Inscriptions*, & il fut reçu dans l'*Académie Françoise* à la place de M. *de Benserade*. Il y prit séance le 17 Décembre 1691. L'on trouvera dans ce Recueil (1) le *Discours* qu'il fit à cète ocasion.

M. *Pavillon* mourut à Paris le 10 de Janvier 1710. (2) âgé de 75 ans, aïant conservé jusqu'à son dernier moment son bon sens, ses amis & sa réputation.

REMARQUES.

(1) *Le Discours*, &c.) Ci, Part. I. *p.* 67.

(2) *Agé de 75 ans.*) Si *Pavillon* est né en 1632, comme il est dit dans son Eloge par l'Abbé *Tallemant*, il est mort âgé de 78 ans, & non de 75, comme on le dit ici, ni de 79, comme il est dit dans la *Gazette* & dans l'*Eloge* qui précède celui-ci.



I I I.

EXTRAIT

Du DISCOURS *prononcé le* 17 *Mars* 1705. *par Monsieur* BRULART DE SILLERI, *Evêque de Soissons, lorsqu'il fut reçu* (*à l'*ACADE'MIE FRANÇOISE) *à la place de M.* PAVILLON.

JE dirai à nôtre *Académie* (de *Soissons*) ce qu'étoit l'Homme excèlent à qui vous me faites succéder.

Je parlerai de ce fonds d'esprit qui le rendoit capable de traiter heureusement toutes sortes de sujets. Je dirai comment son génie étoit, tout à la fois, & fertile, & exact; par quel secret les productions de son esprit ètoient tout ensemble, & galantes, & solides; pourquoi ses Vers étoient faciles, bien qu'ils fussent nobles; ses compositions de Prose coulantes & délicates, bien que pompeuses & ornées. Que de vivacité, que de sagesse dans ses Ouvrages! Que d'enjouement! Que de sérieux!

Mais M. *Pavillon* n'ètoit pas seulement un Bel-Esprit, c'ètoit un Homme de bien. Y eût-il jamais dans aucun Homme un plus grand fonds de probité? La Vérité, la Vertu, la Religion faisoient son caractère.

IV.

EXTRAIT

De la RE'PONSE *de l'Abbé* REGNIER DESMARAIS, *au Discours de M.* BRULART DE SILLERI, *Evêque de Soissons.*

VOUS aportés parmi nous, *Monsieur*, tout ce qui peut faire un excèlent Académicien ; mais il ne nous en faloit pas moins pour nous dédommager de la perte de celui à qui vous succédés. Quelque éclat qu'il ait tiré des illustres alliances qui l'environoient de toutes parts, il en a tiré encore davantage de son propre fonds & de son propre mérite.

Homme public, chargé de la parole & des intérêts du Public dans un grand Parlement, quèle réputation d'intégrité, de savoir & d'éloquence, ne s'est-il point acquise ! Homme particulier, retiré des Emplois, vivant à lui-même & à ses Amis, de quèle aimable société n'a-t-il point été dans le commerce du Monde ! Et quèle finesse d'imagination, quel agrément d'esprit, quèle délicatesse de sentimens n'a-t-il point fait voir dans les divers Ouvrages de *Poësie* qui lui sont échapés de tems en tems !

On les recherchoit avec empressement, on les recueilloit avec soin ; &, comme tout y portoit le ca-

raćtère d'un Homme aimable & ſage, on ne le conoiſſoit point par ſes Ouvrages, qu'on n'eût encore envie de le conoître par lui-même.

C'eſt ainſi que dans la retraite, & au milieu des infirmités de ſes dernières années, il faiſoit profiter le Public des heures de ſon loiſir ; c'eſt ainſi que, ne pouvant contribuer par ſa préſence au travail de nos exercices ordinaires, il contribuoit par ſes Ouvrages à ſoutenir la réputation du Corps dont il êtoit : & c'eſt ainſi que rien n'a jamais pu l'empêcher d'être toujours uni de cœur & d'eſprit avec nous.



V.

ELOGE DE PAVILLON,

Tiré du PARNASSE FRANÇOIS *de M.* TITON DU TILLET.

ETIENNE PAVILLON, Parifien, ancien Avocat Général au Parlement de Metz, de l'Académie des Infcriptions & Médailles, & reçu à l'Académie Françoife en 1691. mort le 10 Janvier 1705. âgé de foixante & treize ans.

Il étoit Neveu de *Nicolas Pavillon*, Evêque d'Alet, conu par plufieurs favans Ecrits, & par fa grande piété.

Pavillon commença fa carrière au Parlement de Metz, en qualité d'*Avocat Général*, où il fe diftingua beaucoup dans cet Emploi ; mais la délicateffe de fon tempérament & l'amour du repos, l'obligèrent à fe défaire de fa Charge, malgré tous les éforts de cet illuftre Sénat pour le retenir.

Depuis ce tems-là il fe retira à Paris, où il vécut en aimable Philofophe. Son Cabinet & fes Amis lui tenoient lieu de tout ; fes mœurs étoient douces, fa converfation charmante & ornée de la plus belle érudition.

Tout ce qu'il écrivoit étoit ingénieux & rempli de

pensées justes & brillantes, exprimées avec une grande délicatesse. Personne n'a mieux réussi que lui dans le goût de *Voiture* ; il a même quelque chose de plus naturel, (1) &c.

REMARQUES.

(1) &c.) *M. Titon du Tillet* parle de deux *Editions* de *Pavillon*, & raporte ensuite les Vers que l'on a vus à la fin du *I. Eloge*.



V I.

ELOGE DE PAVILLON,

Par FRANÇOIS DE CALLIE'RES, *Secretaire du Cabinet du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.*

QUAND *Apollon* entendit lire
Les Vers du Savant *Pavillon*,
Il les mit en chant sur sa Lire,
Et charma le sacré Valon.

*

Alors les Muses atentives,
Y mêlant leurs divins acords,
Exprimèrent leurs doux transports
Par les louanges les plus vives.

*

Je place, leur dit APOLLON,
Ce Moderne au haut du PARNASSE,
Entre l'ingénieux HORACE
Et le galant ANACREON.

REMARQUES.

VI. Cet *Eloge* de *Pavillon* fait partie de la seconde des trois *Pléiades d'Hommes & de Femmes illustres des derniers tems*, insérées par M. *de Callières* à la fin de sa *Science du Monde*. Ce que nous donons est pris d'une Copie Manuscrite de l'Auteur. Celui de qui nous tenons ces Vers, n'avoit pas le Livre sous la main. Dans le même cahier se trouve la Pièce qui suit celle-ci, écrite de la même main, & portant les caractères d'un Original.

VII,

VII.

PARODIE

De la SARABANDE D'ISSÉ, *par le même.*

CHARMANTE *Iris*, vous voulés que l'on faſſe
Des Vers pour vous, dignes d'être chantés,
Et par tout écoutés.
Pavillon ſeul peut, avec grace,
De vos apas faire un récit ſi beau,
Que leur peinture
D'après nature,
Digne des traits de ſon docte Pinceau,
Faſſe, au gré de ſes vœux,
Paſſer à nos Neveux
Ce Chef-d'œuvre nouveau.

*

Quand *Pavillon*, d'une plume fidèle,
Peint vos beautés dans ſes aimables Vers
Qui courent l'Univers,
Il vous érige en Immortèle,
Et vous brillés chés cent Peuples divers.
On a beau plaire,
Sans un *Homère*,
Et le ſecours de ſes divins Concerts,
La Femme à *Ménélas*,
Avec tous ſes apas,
Ne vit que dans ſes Vers.

VIII.

ELOGE DE PAVILLON,

Prononcé par l'Abbé TALLEMANT *dans l'Assemblée publique de l'*ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, *du Mardi d'après* Quasimodo, 21 *Avril* 1705.

QUAND la louable coutume établie dans cète Compagnie, ne m'obligeroit pas à faire l'Eloge de feu M. *Pavillon*, il y auroit quelque espèce d'ingratitude à moi de manquer à lui rendre ce pieux devoir. M. *Pavillon*, soit par quelque inclination naturèle dont il m'est doux de me flater, soit par l'atachement qu'il remarqua en moi pour sa Personne, me dona, dès mes plus jeunes ans, beaucoup de part dans son amitié. Mon amour pour les Lètres, joint à un extrême desir d'aprendre & de me former sur de bons modéles, l'invita à cultiver le peu de génie qu'il crut trouver en moi pour l'*Eloquence* & pour la *Poësie*; & il m'associa à tout ce que la France avoit alors de plus sublimes & de plus rares Esprits. Si j'avois eu assés de talent pour profiter d'une Société si avantageuse, que ne vous paroîtrois-je pas aujourd'hui? Avec quèle grace ne vous peindrois-je pas le plus aimable des Hommes? Quèles fleurs ne jeterois-je pas sur son Tombeau? Mais, heureusement, ce n'est pas ici le lieu des *Panégiriques*; je dois me restraindre

dans un simple *Eloge*, pour satisfaire en même tems, & à mon devoir, & à l'amitié que je dois à sa mémoire.

ESTIENNE PAVILLON est né à Paris en 1632. Son Père, Petit-Fils d'un des plus célèbres Avocats du Parlement de Paris, étoit alors dans une fortune assés considérable; &, par l'alliance que le Mariage de sa Sœur lui avoit procurée avec une des plus puissantes Familles de la Robe, il pouvoit raisonablement se promètre des Etablissemens considérables & éclatans, pour un Fils capable des plus grands & des plus brillans Emplois.

Il ne se contenta pas de le faire instruire dans toutes les bonnes Lètres, il voulut encore lui doner, en entrant dans le Monde, une éducation solide, qui lui servît de guide dans tout le reste de sa vie. Pour cet éfet, il l'envoïa près du Saint Evêque d'Alet son frère, dont la piété a été si conue. Ce fut là que nôtre illustre Confrère prit goût à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Pères, dans laquèle il fit de grands progrès, & qui lui dona une facilité merveilleuse pour s'expliquer sur toutes les matières de Religion.

A son retour, il fut pourvu de la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*. Quoique fort jeune, il ne tarda guère à faire conoître les grands talens qu'il avoit pour l'Eloquence, & sa capacité dans les Afaires. Il ne se présentoit aucune matière dont il ne parût instruit à fonds. Le Droit Romain, les Ordonances de nos Rois, les Constitutions du Roïaume,

lui étoient présentes dans toutes les ocasions ; & il n'étoit pas moins bien instruit des décisions des Conciles, des Decrets des Papes, & des Libertés de l'Eglise Gallicane. Tout ce savoir soutenu d'un grand sens, d'une mémoire admirable, & d'une présence agréable, d'une façon de s'exprimer heureuse & facile, & enfin d'une prononciation tèle qu'on la peut souhaiter pour la perfection d'un Orateur : tout cela se trouvoit dans M. *Pavillon*, & lui dona en peu de tems une réputation qui le fait regrèter encore dans cet auguste Parlement.

Un si beau génie & de si rares qualités demandoient un plus grand Théâtre que Metz, & tel que la Fortune avoit semblé le lui préparer. Mais cète Fortune est une Divinité capricieuse, qui prend plaisir à mortifier le mérite. Les changemens arrivés dans les Afaires, avoient changé la face de celles du Père de M. *Pavillon*, qui ne se trouvoit plus en état d'avancer son Fils dans les Charges, où l'on ne peut s'élever que par des biens considérables. Le Public y perdit beaucoup. M. *Pavillon* y gagna un loisir auquel il ne s'êtoit pas atendu, & dont les charmes néanmoins ne lui êtoient pas naturèlement indiférens.

C'est dans ce doux loisir, que, conservant toujours la gravité d'un Magistrat, il s'êtoit établi une sorte de Tribunal, dont les meilleurs Esprits reconoissoient l'empire avec plaisir. Vrai *Aristippe*, il s'acomodoit à tout ; ses mœurs douces & faciles convenoient à

tout le monde. Armé de la Raiſon, qu'il ſavoit inſinuer & mètre dans ſon jour, il étoit ſupérieur aux autres ; &, Cenſeur aimable & chéri parmi les plaiſirs ordinaires de la Jeuneſſe & du Monde, il ne quita jamais certain air de ſageſſe, qui le faiſoit reſpecter des plus libertins.

Si l'ambition avoit eu quelque place dans ſon cœur, il n'auroit pas manqué d'ocaſion pour s'avancer ; & le commerce que la beauté de ſon eſprit, & l'agrément de ſa converſation lui procuroit avec tout ce qui compoſoit le beau Monde & la fine Cour, auroit pu lui ſervir à réparer ce que la Fortune lui avoit ôté. Mais, ſoit par Philoſophie, ſoit par une juſte crainte des périls où les grands Emplois expoſent un Homme ſage, ſoit enfin peut-être par l'amour du repos, il n'écouta que ſa modération ; juſques-là qu'étant apelé dans la ſuite à l'éducation d'un jeune Prince, près duquel il pouvoit ſe promètre une fortune éclatante, on ne put jamais le reſoudre à s'y engager, quelques facilités & quelques agrêmens qu'on lui pût ofrir.

Mon bonheur me l'avoit fait conôître ; & l'amitié qui l'atachoit dans ma Parenté, fit que depuis je n'ai point ceſſé de le voir & de l'entendre. Que ne m'eſt-il permis de vous peindre les innocens plaiſirs d'une Société toute ſpirituèle & toute aimable, dont il êtoit l'âme, & dont il faiſoit la joie ! L'égalité de ſon humeur, ſon indulgence, ſa complaiſance, y animoient

tout, & y maintenoient une gaîté douce & pleine d'eſprit, dont je ne puis oublier ni peindre les charmes. Il ne faudroit que lire les *Poëſies* qu'il fit alors, pour en doner une image agréable; &, au milieu des Jeux & des Badinages, on y reconoîtroit toujours le plus ſage & le plus aimable des Hommes.

Les juſtes décrets d'un Roi plein de piété, aïant aboli l'Héréſie, éloignèrent les amis de M. *Pavillon*. Il lui fut bien dur de quiter ce qu'il avoit de plus cher; mais l'amitié du Sage a ſes bornes, & s'arête au pied des Autels. Il plaignoit leurs erreurs; mais il ne ceſſa point d'aimer leurs perſonnes, & de s'intéreſſer dans tout ce qui pouvoit les regarder. On trouvera dans ſes Ouvrages, & des marques de ſa tendreſſe pour toute (1) cète Famille, & les ſages conſeils qu'il done aux Enfans qui en ſont ſortis, & qui ſe ſont établis dans les Païs Etrangers. On ne peut douter que ces ſortes de changemens ne faſſent beaucoup de peine, même aux plus ſages. J'ai lieu de croire que M. *Pavillon* ſoufrit extrêmement d'une pareille ſéparation. Pour adoucir ſa peine, il conſerva les Amis qui lui reſtoient; & il trouva quelque conſolation à paſſer le reſte de ſes jours avec ceux qui avoient toujours été attachés à cète chère Famille, & où il ſavoit qu'il êtoit conſidéré & aimé comme il méritoit de l'être.

REMARQUES.

(1) *Cète Famille.*) La Famille de *Peliſſari*.

Je n'oublierai pas ici la manière extraordinaire & nouvèle dont il fut mis à l'*Académie Françoise*. Je lui avois souvent dit qu'une place dans cète célèbre Compagnie, lui convenoit extrêmement, sur-tout puisqu'il n'étoit guère ocupé ; mais sa modestie le retenoit, & les sollicitations qu'il croïoit nécessaires, l'en avoient toujours détourné. L'*Académie* se trouva balancée entre deux Personnes qui partageoient les voix, & formoient deux partis qu'on ne pouvoit accorder. Je ne sais par quel instinct il me vint dans l'esprit de parler de M. *Pavillon* ; mais, dès que je l'eus nommé, il se fit un aplaudissement général. On abandona les deux Partis auxquels on paroissoit si ataché, & tout se réunit en un moment en faveur d'un mérite qui parut supérieur à tout autre. Cète Election peu usitée étona tout le monde ; & M. *Pavillon*, à qui j'en portai la nouvèle, en fut lui-même dans une surprise qui n'est pas croïable. Mais, vaincu par la manière honête & obligeante d'un tel choix, il fut très-sensible à l'honeur qu'il en recevoit ; & son *Remercîment* fit conoître avec éclat, & la grandeur de sa reconoissance, & la justice d'une si singulière Election.

Ses infirmités commencèrent bientôt après à le retenir dans sa maison, & l'atachèrent dans son fauteuil d'une manière peu douloureuse, à la vérité, mais qui ne lui laissoit néanmoins aucune force pour en sortir. Si cet état pouvoit être suportable, & agréable même, si l'on peut ainsi parler, c'est sans

doute M. *Pavillon* qui en a fait l'épreuve. L'assurance où l'on étoit de le trouver, atiroit chés lui les meilleures Compagnies. Comme sa tête ètoit libre & saine, il fournissoit à la conversation, y décidoit en Maître, mais sans faste; parloit sur toutes sortes de matières avec une facilité admirable; toujours ataché à la Vérité. J'apèlerois ici volontiers tous ceux qui l'ont conu. Vouloit-on des conseils; quelqu'un en a-t-il jamais doné de meilleurs? Cherchoit-on des avis; ne les trouvoit-on pas chés lui toujours sensés, toujours justes, toujours modérés? Il condamnoit les uns avec douceur, consoloit les autres; concilioit tout le monde.

Les cruèles infirmités arivées dans un tems où les biens & les honeurs tomboient à pleines mains dans une Famille dont il avoit l'honeur d'être allié de fort près, lui enlevèrent encore une fois les faveurs de la Fortune. (1) Le *Ministre* qui conoissoit l'étendue de son esprit, se proposoit sans doute d'en faire l'usage qui lui convenoit: mais il falut que toute sa bonne volonté se bornât à lui procurer des travaux plus doux, & acompagnés d'une utilité sufisante pour un Philosophe modéré.

La mort de M. *Racine* lui dona place dans l'*Académie des Inscriptions*, où, malgré son absence in-

REMARQUES.

(1) *Le Ministre.*) M. *de Pontchartrain*, Contrôleur Général des Finances, depuis Chancelier de France.

volontaire, il ne laiſſa pas de doner de ſalutaires conſeils pour cète *Hiſtoire*, dont l'Antique ni le Moderne ne nous fourniſſent point d'exemple.

Je crains d'être trop long, & je finis par ſes Ouvrages. La pluſpart ſont entre les mains de tout le monde. Sa Proſe & ſes Vers ne laiſſent rien à deſirer. Soit louange, ſoit morale, ſoit galanterie, ſoit badinage, tout y eſt parfait dans ſon genre, & a toujours un caractère honête & plein de retenue.

L'*Académie* a fait en lui une perte dificile à réparer. Ce ne ſont pas moins les grands noms qui honorent un Corps, que la préſence de ceux qui les portent. La poſtérité n'examinera guère ſi M. *Pavillon* étoit aſſidu à l'*Académie*; mais elle jugera par ce qui reſte de lui, qu'il devoit être un des plus grands ornemens de cète Compagnie.



I X.

EXTRAIT DES REGISTRES
*de l'*ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES.

M. DUCHE', Elève *de M.* PAVILLON *dans l'*Académie des Inſcriptions, *étant mort le* 14 *Décembre* 1704. *& M.* PAVILLON, *l'un des* Penſionaires *de cète* Académie, *étant mort auſſi le* 10. *Janvier* 1705. *M. l'Abbé* TALLEMANT, Secretaire perpétuel *de la même* Académie, *prononça ſelon la coutume leur* Eloge Hiſtorique *dans la première* Aſſemblée publique *que tint la Compagnie depuis la mort de ces deux* Académiciens, *le Mardi d'après* Quaſimodo, 21 *Avril* 1705. *M. l'Abbé* BIGNON, *préſidant à cète Aſſemblée en l'abſence de M.* DE LAMOIGNON, *& par-là ſe trouvant obligé à l'ordinaire de réſumer, en quelque ſorte, le* Diſcours *de M. l'Abbé* TALLEMANT, *lui parla en ces termes.*

MONSIEUR,

Ce que vous venés de nous dire de M. *Pavillon*, quelque ſpirituel qu'il ſoit, quelque bien penſé, bien écrit, bien prononcé qu'il puiſſe être, c'eſt moins l'ouvrage de vôtre Eſprit que celui de vôtre Cœur.

Une amitié intime & toujours égale, vous a liés de tout tems. Perfonne ne pouvoit mieux le conoître, comme perfonne n'en pouvoit mieux parler. Dans la perte de l'*Académie*, ce lui eft une efpèce de confolation de voir l'Eloge de cet illuftre Confrère tombé en de fi fidèles mains; & pour vous-même, MONSIEUR, ce vous doit être un foulagement d'avoir eu cète ocafion de rendre en public les derniers devoirs à un fi digne Ami. Pour moi, du moins, c'eft ma penfée; & j'en fuis même fi touché, qu'après ce que vous avés retracé du glorieux détail de fa vie, je ne puis m'empêcher d'en recueillir ce qui m'a paru le diftinguer davantage, pour en former, en quelque façon, comme un Tableau. C'eft, en termes de Peinture, ce qu'on apèle un fujet fi avantageux, qu'on oublie fi le Portrait eft difficile, à force de penfer combien il pouroit être beau.

M. *Pavillon* ètoit en éfet un de ces Hommes en qui fe font vivement fentir certains caractères dont tous les traits font également marqués, & dont chaque trait fait un égal mérite. C'ètoit un de ces Hommes rares, d'un ordre fingulier, & d'autant plus fingulier, qu'il le paroiffoit moins : Un Homme en qui l'on voïoit réunies ces diverfes qualités qui font partagées entre le refte des Hommes, qui femblent incompatibles entre elles, & dont une feule fufiroit pour un Eloge complet. Par exemple, peut-être ne s'eft-il jamais trouvé d'Efprit plus folide, plus jufte,

plus exact. Peut-être ne s'est-il jamais aussi trouvé d'imagination plus vive, plus légère, plus enjouée. Il étoit corect dans toutes ses pensées, sûr dans la critique, excèlent pour le conseil, & tout aussi excèlent sur les fictions de la Poèsie, & sur le badinage des expressions, & sur les agrèmens des plaisanteries.

De même c'ètoit un parfaitement Homme d'honeur & de probité ; un Homme de ces mœurs antiques, de cète Vertu Romaine que *Caton* lui-même auroit avouée. Pour cela cependant il n'en ètoit pas moins Homme de société & de commerce, mais d'un commerce charmant & d'une société délicieuse.

De même c'ètoit un vrai Philosophe ; un de ces Génies pleins de force & de raison, qui sondent tout, & qui, supérieurs aux préjugés, ne croïent qu'après être bien convaincus qu'ils doivent croire : & personne en même tems n'avoit un plus grand fonds de Religion. Ses recherches n'avoient servi qu'à établir sa foi & sa vertu sur de plus solides fondemens, & qu'à lui faire mieux discerner l'essentiel du Christianisme, d'avec ce qui n'en a souvent que l'aparence.

En suivant toujours de même ces diférens contrastes, je ne craindrai point de dire que M. *Pavillon* ètoit tout à la fois un Homme de Lètres & un Homme du Monde. On ne peut douter qu'il n'eût beaucoup lu, & beaucoup profité de ses lectures; qu'il n'eût bien de l'érudition, & en bien des genres diférens: mais son érudition n'avoit rien de sauvage. Sa lecture n'avoit

rien gâté à sa converſation ; &, s'il a mérité le nom de *Savant Homme*, jamais *Homme* n'a moins mérité le nom de *Savant*. En converſant avec lui, plus on avoit de conoiſſance, & plus on lui en découvroit. Il êtoit prêt à ſatisfaire, par ſes réponſes, ſur tous les points où les plus habiles auroient voulu le conſulter. Hors de-là il n'êtoit pas aiſé de s'apercevoir de ſa ſcience. Qu'on ne lui demandât point d'avis, il ne s'aviſoit point de doner des leçons ; & bien des gens l'ont vu familièrement, ſans conoître ſon habileté, que par la renommée & ſur la foi publique.

Un autre caractère aprochant du même genre, m'a toujours étoné dans ſes converſations. Sur les plus importantes & les plus profondes matières de Morale, de conduite, de politique, les plus grands Hommes auroient pu s'inſtruire avec lui ; & ſur les plus vulgaires amuſemens de la vie, les moins ſublimes Génies ne laiſſoient pas de s'y plaire. Eſprit également étendu & complaiſant, ſuffiſant à tout & ſe prêtant à tout ; de niveau avec tout ce qu'il y a de plus élevé ſans ſe forcer ; à portée de ce qu'il y a de plus commun, ſans s'avilir ; ſouvent dans une même Compagnie, il parloit d'un côté le langage des Dieux, de l'autre celui des Enfans.

Auſſi s'êtoit-il fait la réputation, à mon gré, la plus rare & la plus deſirable. Il n'êtoit pas poſſible de le voir ſans l'eſtimer, ſans l'admirer ; mais il êtoit encore moins poſſible de le voir ſans l'aimer : & ;

quelques aplaudiſſemens que lui atiraſſent ſes talens, ſes manières lui gagnoient encore plus les cœurs.

Ce mérite, cependant, qui lui gagnoit tant de cœurs, lui avoit procuré peu de fortune; mais peut-être c'eſt ſon endroit le plus remarquable. Sans avoir rien de ce qui fait courir la foule chés les Puiſſances, on la trouvoit toujours chés lui. De tous Ordres, de tous Genres, chacun s'empreſſoit de lui former une eſpèce de Cour d'autant plus flateuſe, que, trop ſûr de ne la devoir ni à ſes richeſſes ni à ſon crédit, il ne pouvoit ignorer qu'on ne la faiſoit qu'à ſa ſeule Perſonne. C'eſt un avantage qui lui eſt reſté juſqu'à la fin. L'âge, les infirmités, la mort même n'a pu le lui enlever. Nous l'avons vu, au milieu de cète multitude d'admirateurs, terminer ſa glorieuſe carière avec cète circonſtance peut-être unique dans la vie des Hommes, que, toujours le même juſqu'en ſes derniers momens, tout le monde a continué de l'y voir avec les mêmes ſentimens, comme lui-même il a continué d'y voir tout le monde avec les mêmes yeux : en ſorte que, quelque crainte qu'il eût toujours témoignée de la douleur & de la mort, on l'a vu, malgré de longues & vives douleurs, finir avec la même égalité d'âme & la même uniformité de vie, avec toute la paix de la bone conſcience, comme avec toute la gloire d'un mérite diſtingué.

Ce que je vous ai dit d'abord, MONSIEUR, vous pourriés me le redire. C'eſt mon cœur qui vient de

parler. Je n'ai pu lui refuser cète effusion : mais, pour doner ainsi à mon cœur, je n'ai rien pris sur la Vérité ; ou, si je ne l'ai pas suivie avec assés d'exactitude, si le portrait n'est pas assés fidèle, ce n'est que parce qu'il y manque encore trop de traits.

A l'égard de (1) M. *Duché*, ce que vous en avés dit, MONSIEUR, n'est ni moins véritable, ni moins glorieux pour lui. Sans en reprendre rien en particu-

REMARQUES.

(1) *M. Duché.)* Joseph-François Duché de Vancy, Fils d'Antoine Duché Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & depuis Secretaire Général des Galères, êtoit né à Paris le 29 Octobre 1668. Il est Auteur des Tragédies de Jonathas, d'Absalon, & de Débora, qui toutes ont eu du succès dans leur tems, & dont la seconde a reparu depuis avec éclat sur le Théatre. Il s'êtoit livré d'abord au Dramatique Lirique ; & l'on peut dire qu'il ne tient pas la dernière place parmi les Poètes qui se sont distingués dans ce genre si difficile. On a de lui les Tragédies de Céphale & Procris, de Scylla, d'Iphigénie, de Théagène & Chariclée, & les Ballets des Fêtes Galantes & des Amours de Momus. Des vues Chrétiennes le dégoutèrent de bonne heure des Muses Prophanes ; & ses dernières années furent consacrées à travailler sur des sujets de Morale & de Piété. Il êtoit ami particulier du Poète Rousseau, qui fit sur sa mort ce Sonnet, qui me paroît justifier assés bien la vérité de ce que Despreaux a dit de la *mesure* de ce petit Poème, qu'elle *est toujours trop longue ou trop petite*.

CELUI que nous plaignons, & qu'un sort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité Celeste,
Brilla par ses talens, fut doux, simple, modeste,
Fidèle à ses Amis, discret, officieux.

*

Des charmes dont le Monde avoit séduit ses yeux,
Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste ;
Et de ses jeunes ans il consacra le reste
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.

*

lier, un ſeul mot peut, ce me ſemble, renfermer tout ſon éloge. Il étoit *Elève* de M. *Pavillon;* la mort nous les a ravis l'un & l'autre preſque en même tems; &, au milieu de toute la douleur que nous a cauſée la perte de M. *Pavillon,* nous n'avons pas laiſſé de ſentir encore très-vivement celle de ſon *Elève.*

REMARQUES.

Il n'eſt plus, & j'ai vu paſſer ſa dernière heure:
Mais, en pleurant ſa mort, c'eſt moi ſeul que je pleure.
Mon aveugle fureur, n'accuſe point le ſort.



Il jouit des ſeuls biens qui faiſoient ſon envie,
Et ne pouvoit trouver, qu'en paſſant par la Mort,
Le ſort tranquile & ſûr de l'éternèle Vie.



ŒUVRES



ŒUVRES DIVERSES DE PAVILLON.

I.

LETTRES PATENTES

A un de ses amis, portant permission de faire ce qui lui plaira en sa Maison de la Selle.

NOUS, dans la débauche générale du Mardi gras, par les suffrages jurés des Femmes veuves & pucelles, qui composent la joïeuse Société de la rue... élû, reconnu & proclamé seul & unique Monsieur.... dans toute l'étendue de leur domai-

ne, à toutes celles qui ces préſentes Lettres verront, Santé ſans affaires, Argent ſans dètes, & Plaiſirs ſans fin. Nôtre très-cher & très-amé Rival e ſieur .... Galand banal, cajolant & coquetant par tout le Roïaume, nous aïant très-paſſionnément remontré par ſa Requête en date du ... que s'êtant, ſelon le dû de ſa Charge, & pour l'exercice d'icelle, tranſporté dans ladite Société, où il ſe feroit à ſon ordinaire épuiſé de fleurètes, conſommé en deſirs, & ruiné en proteſtations, il avoit commencé une avanture, qui ne ſe pouvoit mettre à chef que dans nôtre Château de ..... & d'autant qu'il n'eſt pas loiſible d'exploiter dans ledit territoire, ſans nôtre expreſſe permiſſion, il requèroit ſur ce, lui être pourvû de nos Lettres de grace & faveur : Nous, voulant en toutes choſes traiter favorablement ledit ſieur ..... & lui donner en cela des marques d'üne patience ſans exemple, de l'avis de nôtre imprudence, de nôtre ſote confiance, pleine ſotiſe & autorité ridicule, avons oƈtroïé & oƈtroïons par ces préſentes, au ſieur .... permiſſion de faire & dire pour l'exécution de ſadite entrepriſe, tout ce qu'il aviſera bon être, ſoit dans les Champs & dans les Jardins, dans les Chambres, ou dans les Sales à ſon choix & option, durant le jour ou durant la nuit, & généralement dans tout le tems qu'il y ſéjournera, juſques à l'heure du Berger excluſivement; & ce,

nonobstant tous usages, coutumes & mariages à ce contraires. Faisons très-expresses inhibitions & défenses à tous Abbés, Boïers, Itiers & autres d'y aporter aucun trouble & empêchement par raillerie, jalousie, reproches, observations, curiosité; allées & venues, & tels autres maléfices directement ou indirectement, à peine d'être bannis à perpétuité de l'hôtel de ... & de confiscation de toutes leurs prétentions. Imposons sur ce, silence perpétuel, soit aux Maris, soit aux Mères, Sœurs & Voisines, à peine d'être traités comme perturbateurs du repos public. Enjoignons (1) à nôtre Commerce d'y tenir la main.

REMARQUES.

(1) *A nôtre Commerce.*) Ce terme s'entendoit apparamment dans la Société pour laquelle la Pièce avoit été faite: Peut-être faudroit-il: *à nôtre Commis.*



II.

RELATION

De la magnifique & triomphante entrée de
M. D. L. B. P.

C'EST une coutume établie chés tous les Peuples de la Terre, de célèbrer l'avènement de leurs nouveaux Princes par des marques éclatantes d'une réjouiſſance publique; mais il faut avouer que, ſi jamais quelque Peuple a eu raiſon de l'obſerver, ce ſont les heureux habitans de ces contrées, qui, après un long interregne, ſe voient aujourd'hui ſous la protection d'une Puiſſance, qui va faire leur félicité. Auſſi, pour reconnoître par avance tous les biens qu'ils en eſpèrent, ils ont cru être obligés, dans cette ſuperbe entrée, d'épuiſer une partie de leurs tréſors, & de faire voir à leur Maître, par leur affection & par leur zèle, qu'ils ne ſont pas indignes d'être au nombre de ſes Sujets.

REMARQUES.

II. Cette Pièce, & les trois ſuivantes, ſont tirées de l'Edition de 1720. Elles ne ſont point dans nôtre Manuſcrit. Le Compilateur aſſure que Pavillon n'en eſt pas l'Auteur, & qu'elles ne ſe trouvent point dans les Manuſcrits les plus complets de ſes Ouvrages, ſur leſquels il a formé le ſien.

Après avoir avalé tous les sablons d'Etampes, passé les deserts de la Beauce, bu tous les vins d'Orléans, & tremblé souvent sur la Levée ; à force de Dîners & de Soupers, nous arrivâmes à la fameuse Cité des Amboiséens, où nous trouvâmes les Ambassadeurs des Provinces du Mont-Louis, Saint-Martin-le-Beau, Luseau, Tuseau, la Ville-aux-Dames & autres. Le Chancelier de l'Etat, qui ressemble comme deux goutes d'eau au Frère de Dame Joulin, charma toute l'Assemblée par son éloquence ordinaire, & reçut de Madame des témoignages publics de l'estime qu'elle fait de son mérite. Le Dîner fut servi superbement ; & ensuite, avec un nombre infini de Députés de toutes les Villes de l'Etat, nous marchâmes vers la frontière. L'impatience des Peuples fut si grande, qu'ils s'avancèrent hors de leurs terres, pour être en état de rendre plustôt leurs hommages. Ce fut-là certes que nous fûmes surpris du nombre des Bataillons, qui nous atendoient sous les armes, de la fermeté de leur contenance & du bon ordre de leur marche. L'Evêque de Saint-Martin-le-Beau, à la tête du Clergé, se signala dans cette rencontre par une Harangue digne de sa réputation ; & Madame y répondit avec tant de grace & de bonté, qu'elle en atira l'aplaudissement de tous ses Peuples, & que plusieurs aimèrent mieux se laisser rouer à la portière du Carosse, que de la perdre un seul moment

de vue. Ce fut en cette belle occafion qu'un des principaux Officiers du Roïaume finit glorieufement fes jours, après s'être fait caffer les bras & la machoire avec une conftance admirable. Enfin, aïant êté falués par le Chapitre de Bon-Defir, reçus dans Mont-Louis au fon des Cloches, avec une infinité de Bouquets & de Raifins cuits, nous arrivâmes à la grande Bourdaifière, où Madame voulut entrer par la brèche, comme aïant été conquife par fes Exploits, Procédures, Sentences & Arrêts, conduits par le Général Mofet: mais malheureufement la porte reffembloit fi fort à une brèche, que nous y fûmes trompés, & que nous entrâmes par la porte avec tout le péril d'une brèche. Par le premier ordinaire vous aurés le refte.

III.

SUITE DE LA RELATION.

COPIE *de la* HARANGUE *de l'Evêque de Saint-Martin-le-Beau.*

Si, Madame, la confternation de l'adjudication dont vous avés êté affligée, n'avoit êté éclairée du raïon de la Nouvelle, par laquelle nous fommes à vous, la crainte d'être à quelque autre, Madame, par le Soleil de vôtre préfence, qui reluit fur nôtre horifon, fe trouve maintenant évanouie. C'eft pour-

quoi, Madame, nous avons vécu jusques ici dans l'obscurité des ténèbres de la nuit; vous êtes cet Astre, qui, dans les ténèbres de l'obscurité, nous aparoissés comme un Astre raïonnant sur nous. Et comme les Astres, Madame, dans la nuit obscure des ténèbres nous laissent dans la consternation; ainsi l'adjudication, étant pour nous un Astre incertain par l'incertitude de son obscurité ténèbreuse, nous faisoit apréhender que l'Astre, que nous voïons, s'éclipsât de nôtre horison: mais nous avons tant fait de vœux au Tout-Puissant, qu'enfin vous êtes l'Astre, Madame, par lequel la nuit de nôtre obscurité a quité nôtre horison, pour faire place à un autre, qui nous éclaire aujourd'hui. Nous vous prions donc, Madame, d'être maintenant nôtre Astre, puisque nous sommes, &c.

IV.

LA GAZETTE DE NOISI.

Du Vert-Arbre, ce 12 *Février* 1672.

ON écrit que le (1) Gouvernement de cette Péninsule, ne pouvant plus endurer les fréquentes

REMARQUES.

(1) *Le Gouvernement.*) Ne faudroit-il pas: *le Gouverneur?*

courses de ses voisins sur ses terres, & voulant réprimer l'audace de ces Nations belliqueuses, a fait faire de grands retranchemens du côté de la Terre ferme pour leur fermer les passages, & se mettre à couvert des insultes de ces vaillans champions; qu'ensuite, se voïant paisible dans son petit Etat, il a fait faire le Procès à trois ou quatre cens de ses habitans, sur quelque ombrage qu'il avoit eu d'eux pendant les troubles précèdens, & leur a fait trancher la tête. Quelques-uns donnent pour prétexte à cette cruauté, leur orgueil & leur trop grande élévation; mais la plus commune opinion est que le Tiran s'est voulu enrichir de leur dépouille. C'est une chose horrible de voir toute la Campagne semée de ces troncs décapités. Il y a une si grande consternation parmi ces pauvres habitans, qu'à peine s'en trouve-t-il quelqu'un qui ose lever la tête. On craint que la fureur du Tiran ne s'étende plus loin, & qu'il n'abate de plus grosses têtes. Celles de ces deux Ministres si vénérables par leur vieillesse, & si considérables par les services qu'ils ont rendus à la République, lui font encore plus d'ombrage que les autres; & l'on apréhende, avec beaucoup d'aparence de raison, que le Tiran jaloux de leur crédit parmi ses voisins, & piqué de l'agréable accueil, qu'ils font aux Etrangers, qu'ils voient journellement à leurs pieds, n'achève par eux cette sanglante tragédie.

De l'Isle Coulon, ce 13.

Il court un bruit dans cette Isle, que Bichart a perdu sa Vache, qu'un outrageux (1) Felon lui a enlevée. On craint sur cela quelque guerre intestine, parce que Bichart est extrêmement aimé de la Populace, & qu'il a beaucoup de crédit parmi elle.

De Neuilli sur Marne, ce 13.

On nous assure ici que la Flandre, sur l'avis certain de l'arrivée du Carême en ce Païs-là, fait une nouvelle levée de Macreuses pour favoriser son passage.

De Noisi, ce 13.

On se prépare ici à solemniser le 14. du courant l'anniversaire de la Mascarade d'Amadis & d'Oriane, dont vous aurés la relation par le premier ordinaire, avec une description exacte de tout ce qui se sera dit & passé dans les Amours de Vertumne & des deux Nimphes Potagères.

De la Prairie-aux-Loups, ce 13.

On nous écrit de Constantinople que l'Abbé

REMARQUES.

(1) *Felon.*) L'Imprimé porte : *Frélon* ; mais ce doit être une faute, puis que ce mot ne fait aucun sens ici.

Mantal (1) a été fait Eunuque pour quelque insolence commise à la Porte.

V.

REQUESTE

A (2) Nôtre-Dame de La Porte.

SUPLIE gaillardement (3) Honorée de Noisi, Dame en partie du Vert-Arbre, de la Prairie-aux-Loups, Isles & Islotes adjacentes, tant en son nom, que comme aïant charge d'Aimée de la Brusquerie, Fille fort saine, n'usant & ne jouissant d'aucuns droits, (4) d'Uranie de Bel-Esprit, Reine de Mille-Fleurs, Princesse des Bouquets, Indagatrice générale de toutes les Plantes, Archicontemplative spéculant par tout le Roïaume, & de (5) Cecile-Julienne de Loupine, seule & unique héritière de la défunte Reine des Sirènes de très harmonieuse mé-

REMARQUES.

(1) *L'Abbé Mantal.*) Voïez V. *Note* 1.

V. (2) *Nôtre-Dame de la Porte.*) Madame de La Porte Femme d'un Conseiller au Châtelet, de laquelle l'Abbé Tallemant étoit amoureux.

(3) *Honorée de Noisi.*) Madame de Pélissari, si connuë par les Ouvrages de nôtre Auteur.

(4) *D'Uranie de Bel-Esprit.*) Madame Bourneau.

(5) *Cecile-Julienne*, &c.) Mademoiselle de S. Christophe, célèbre Chanteuse de la Musique du Roi.

moire, disant que (1) le sieur Mantal aïant, de l'avis de leur belle humeur, été pourvû de la Charge de Surintendant de toutes sortes de Fadaises, dans l'étendue des terres de leur obéissance, & l'aïant exercée depuis longues années avec autant d'impertinence qu'elles pouvoient souhaiter, au grand divertissement des Supliantes & de tous les Fainéans leurs Sujets; néanmoins au préjudice des franchises, priviléges, immunités dues à ce drôle de caractère, le sieur Mantal dinant, comme de coutume & selon le devoir de sa Charge, aïant depuis peu en ça rencontré par hasard, ou autrement, les Charmes & les Apas servant ordinairement près de vôtre Personne, lesdits Charmes atroupés, au lieu de ne rien faire que rire des sotises dudit Mantal, ainsi que l'on en use à son égard par toute la terre; prenant son babil pour argent comtant, ont par un coquet atentat, à l'aide de tous vos Atraits, qui y survinrent, & même, dit-on, de vôtre complaisance & bon accueil, qui s'en mêlèrent, surpris, lié, garoté & en-

REMARQUES.

(1) *Le sieur Mantal.*) Jean-Paul Tallemant des Reaux de l'Académie Françoise, & Secretaire de celles des Inscriptions & Médailles. Il étoit pourvû de la Charge d'Intendant des Devises & Médailles, laquelle fut supprimée & réunie à cette seconde Académie. C'est à cette Charge, que l'on fait allusion ici. C'est de cet Abbé Tallemant, qu'il s'agit partout dans les Oeuvres de Pavillon, & non de celui que Despréaux a nommé: *le sec traducteur du François d'Amiiot.*

ſevé ledit Mantal, en telle ſorte & manière que depuis ladite violence il n'a pas êté poſſible aux Supliantes de le voir ; & par conſéquent ont êté privées, au grand préjudice de leurs plaiſirs, de toute ſorte de folies, extravagances, contretems, ſurpriſes, galimatias & autres telles gentilleſſes, dont elles ne ſe peuvent paſſer ; & mélancoliquement réduites, depuis ſon abſence, au pouvoir & diſcrétion de la Sageſſe, Prudence & Bon-Sens, qui les font mourir d'ennui, & dont il avoit ſoin de les défaire. CE CONSIDE'RE', nôtre Amée, atendu que ledit Mantal eſt le principal Officier de leurs paſſetems, comme il apert par le rôle des brocards joints à la préſente Requête, dont elles ont fort bien païé ſes ſervices ; & que d'ailleurs la violence faite audit Mantal eſt toute notoire, comme il eſt aiſé de le juſtifier par le nombre infini des Charmes, Attraits & Apas qui l'ont perpétrée ; il vous plaiſe ordonner que pour réparation du ſuſdit enlèvement, leſdits Apas ſeront pris & apréhendés au corps, enſuite conduits nus en chemiſe en la Chambre privée dudit Mantal, les bras à ſon cou, & lui feront en forme l'Amende en tel lieu requiſe & accoutumée, au gré & contentement dudit Mantal : faire défenſe à eux de récidiver à peine d'être punis au quadruple, tant par ledit Mantal, qu'à ſon défaut par tel autre qu'il aviſera bon être : enjoindre audit Mantal, de retourner inceſſamment à

l'exercice de sa Charge, & de se tenir mieux sur ses gardes à l'avenir; & vous ferés bien.

V I.

GAZETTE GALANTE.

De l'Isle des Passions, ce 1. du mois d'Inclination. 1698.

UN Navire, venu du Port d'Espérance, raporte que les Peuples de cette Isle se sont soulevés dans la Ville d'Amour, qui en est la Capitale, & qu'après s'être rendus maîtres de la Citadelle Raison, dont ils ont ruiné les défenses & brulé les magazins, ils avoient obligé le Gouverneur Bon-Sens de se retirer dans la Tour nommée Jalousie. Il ajoute que les Femmes, à l'exemple de leurs Maris, aïant pris les armes, avoient assiégé le Gouverneur dans ce réduit, & l'avoient forcé de se rendre à composition, & de consentir, non seulement qu'on démoliroit la Tour, mais aussi que la Forteresse Vertu d'ancienne architecture, bâtie sur un rocher, seroit ruinée; après quoi elles en pouroient rebâtir

REMARQUES.

* Cette badinerie, dit nôtre Mst. a paru mal-à-propos sous d'autres noms que celui de nôtre Auteur.

une autre à leur mode en rase compagne (1) à tous allans & venans.

De la Ville de Beauté, ce 18 du mois d'Atachement.

Les Etats commencèrent le 3. du courant leurs Séances, dont Monsieur l'Intendant Coquet fit l'ouverture avec un discours rempli de jolis Vers & de beaux Sentimens. Les Apas lui répondirent avec une douceur, dont il fut très satisfait, & lui promirent que la Ville fourniroit un millon & demi d'Œillades pour la guerre contre les Cœurs rebelles, & qu'elle hâteroit la levée d'un Régiment de Charmes pour le service de l'Amour. On croit qu'avant que l'Assemblée se sépare, Monsieur Coquet établira un Bureau de Billets-doux, & une taxe de mille Baisers par jour, pour mille Bouches qu'il mettra en Garnison.

Du Païs de Grand-Dot, ce 14. du mois Fortuné.

On assure que ce Païs est fort allarmé de la marche du Général Intérêt, qui s'avance avec une Armée de quarante mille Transports déguisés, & grand nombre de Machines & de Feux d'Artifice. L'Amour, qui le suit avec un grand corps d'Empressemens forcés, a retiré ses Garnisons d'Atachemens & d'Assi-

REMARQUES.

(1) *Tous, &c.*) Il paroît manquer là quelques mots.

duités, qui êtoient répandues dans les Villes des Provinces de Beau-Visage & de Mérite. Il les a abandonnées aux Infidèles, qui s'en sont emparés; & qui, après les avoir ravagées, ont pris leur route du côté de Grand-Dot, pour l'ataquer conjointement avec Intérêt.

Du Camp devant Cruauté, ce 8. jour du mois de Désespoir.

Les assiégés firent une sortie de cinq cens Regards irrités la nuit du quatrième, abatirent tous les travaux des Ennemis, tuèrent trois cens Soldats du Régiment de Zèle, & enclouèrent deux petits Canons appellés Sanglots; mais la nuit suivante les Colonels Bonne-Mine & Beau-Jeu, aïant monté la tranchée, insultèrent vigoureusement la Demilune, nommée Rigueur, qui défendoit la Porte, aïant défait & poursuivi jusques dans la Ville les Dédains, qui la défendoient, tandis qu'elle êtoit batue par huit Canons de trente livres de bale d'argent. Ils firent une grande brèche, & obligèrent la Ville de capituler. Le Marquis de Beaux-Dons, Mestre de Camp, & le sieur Présent, Intendant, furent nommés pour dresser les articles.

De la République de Jouissance, ce 18. du mois de Délices.

Le Sénat s'êtant assemblé ces jours passés, on or-

donna qu'on démoliroit une grande Tour nommée Honte, qui servoit de défense à la Ville, & que la Princesse Pudeur y avoit fait bâtir. Il fit aussi un décret, par lequel il étoit enjoint à cette Princesse de se retirer dans vingt-quatre heures, & de sortir des Etats de la République, à peine de lui être couru sus, par Embrassemens & Jeux-folatres, qui en sont la populace. Le Sénat fit aussi publier que les habitans qui sont les Enjouemens, & les Caresses, eussent à se préparer pour la réception, qu'on destinoit de faire au Général Bon-Compagnon, qui avoit règlé son entrée au vendredi prochain, & à l'heure du Berger.

VII.

LE PORTRAIT DU PUR AMOUR.

A l'insensible IRIS. 1687.

LE pur Amour est bien rare, belle Iris. Le moïen de vous en donner le Portrait, que vous demandés! Ne savés-vous pas qu'on a passé en maxime, qu'il en est comme de l'aparition des Esprits? Tout le monde en parle, personne n'en voit. Si vôtre cœur êtoit aussi tendre que vôtre Ame est belle, vous trouveriés chés vous les plus beaux traits, qu'il faudroit pour finir ce grand ouvrage; mais, par malheur pour l'Amour,

mour, vous n'en voulés connoître que la Peinture; Qu'en ferés-vous ſi vous n'aimés pas?

Enfin je m'en vais vous le faire,
Ce Portrait fidele & ſincère.
Vous le voulés, il y faut conſentir;
Mais l'Amour eſt un grand miſtère;
En juge-t-on ſans le ſentir?

Heureux l'Amant, belle Iris, qui ſaura vous aprendre à connoître les défauts de cette peinture, & à trouver dans vos ſentimens dequoi les réparer, & la mieux finir. Juſqu'à ce que vous ſoïés plus amplement inſtruite ſur cette matiere, il eſt bon en tout cas que vous ſachiés que ce n'eſt pas ici qu'il faut chercher le brillant de l'Eſprit. Il n'en faut point dans les affaires du Cœur. C'eſt un broüillon, qui ne ſert qu'à les gâter, il fait ordinairement beaucoup de Comédiens; de vrais Amans point du tout.

Défiés-vous des Amans
Qui ſe piquent de bien dire.
Dans les tendres ſentimens,
Qu'un ſincere Amour inſpire,
Si l'on a de vrais tourmens,
L'on ſe taît, & l'on ſoûpire;

Aux dépens de l'Amour, ſous de trompeurs apas,
L'Eſprit ſe fait valoir, pouſſe de grands hélas,
Entaſſe les Zéphirs ſur les Lis & les Roſes;
Il dit mille belles choſes,
Mais le Cœur ne les ſent pas.

Ne vous y trompés donc pas, Iris, tout eſt plein de ces faux Amans, qui parlent beaucoup & ne ſentent rien; & qui, ſans s'émouvoir de ce qu'ils diſent, veulent voir juſqu'à quel degré d'émotion & de ſenſibilité ils réduiront les Cœurs qu'ils ataquent. Vous ne pourés jamais bien les démêler, ces Comédiens du tendre, que vous n'aïés été vous-même véritablement atendrie. Voïés ſi vous feriés mal de ſentir une partie de ce que je vais vous dire. Peſés chaque mot, & conſultés vôtre Cœur. Le mien s'accommoderoit de tout cela, s'il trouvoit avec qui faire de moitié; & de quelque choſe de moins, ſi le commerce étoit avec vous.

Quand l'Amour occupe une Ame, il l'occupe toute. Il eſt pur; il eſt vif; il eſt agiſſant; il eſt ſpirituel, comme elle. Il touche le Cœur, ſans le corrompre. Il élève l'Eſprit, ſans l'égarer. Content de ſoi-même, il ſe regarde, il ſe médite, il ſe contemple, & ne fait que cela. Plus il ſe connoît, plus il aime à ſe reconnoître. Plus il s'examine, plus il a de plaiſirs. C'eſt une circulation continuelle de ſentimens, de réflexions, de deſirs, de ſoi-même à ſon

objet, de ſon objet à ſoi-même. Il en étudie les inclinations, il en recherche les beautés, il en démêle les ſimpaties, il en deſire les félicités, il en aime tout.

C'eſt un enchantement, qui élève l'Homme au-deſſus de lui-même; qui lui découvre une vaſte étenduë de biens & de plaiſirs inconnus à ceux qui ne ſavent pas aimer. Son Imagination eſt toujours remplie, toujours contente, toujours charmée. Son Eſprit eſt toujours diverti, ſon Cœur eſt toujours atendri. Plus il aime, plus il voudroit aimer. Rien n'eſt plus vaſte, plus piquant, & plus ſenſible que ſes deſirs; rien n'eſt plus délicieux que ſes joies, plus pénètrant que ſa tendreſſe.

Rien n'échape à ſa curioſité, rien ne ſurprend ſa vigilance, rien ne ſuſpend ſon activité. S'il n'interrompt les affaires, il eſt au-deſſus. Par tout il trouve ſon objet, comme le Cadran ſon Pole; il le voit par tout; par tout il le cajole; ſans ceſſe il l'admire, il le recherche, il le ſuit, il le contemple, il l'adore. Le plaiſir de l'Amour, c'eſt l'Amour. Aimer pour aimer, c'eſt le terme de l'Amour. De toutes les Paſſions, de toutes les Vertus, l'Amour eſt celle qui eſt la plus contente d'elle-même. Quand elle a produit l'Amour, elle a tout fait, & ne veut que cela. Qui demande plus, mérite moins. Qui ne cherche que ſoi-même dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui. Qui veut outrer les plaiſirs,

les perd. La débauche des ſens eſt à l'Amour, ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues.

Par tout où l'emportement des ſens domine, l'Amour s'éteint, ou n'eſt qu'un faux Amour, qui uſurpe les titres d'honneur qui ne lui conviennent pas. Il eſt fragile; il eſt injuſte; il eſt volage; il eſt corrompu, comme ſa ſource. Les plaiſirs du pur Amour ſont d'un autre ordre. Plaire & charmer ſont toute ſa joie.

Un Cœur qui ſait aimer, ne ſait que cela, & ſait tout. Fixé ſur ſon objet, il n'eſt que là; & il eſt par tout. Rien ne le laſſe, rien ne le diſſipe, rien ne le dégoûte. Il s'élève, il s'abaiſſe, il s'anéantit, il s'afflige, il ſe réjouit, ſuivant les impreſſions de ſon objet. C'eſt un Caméléon, qui en prend toutes les couleurs.

Mais, ſi l'on répond à ſa ſenſibilité, ſi l'intelligence ſe forme entre deux Cœurs, s'ils ſont également touchés, s'ils ſont tendres, s'ils ſont fidèles; il n'y a rien de plus piquant que leurs plaiſirs: &, tels que mon idée me les repréſente, je n'en conçois point de pareils; car, pour l'expérience, à moi n'apartient, Iris, de l'avoir eue. Vous m'en dirés des nouvelles, ſi vous y parvenés. Voici cependant comme je m'imagine que doivent être les ſentimens dans un ſi doux commerce.

Deux Cœurs, bien touchés & bien unis, se trouvent par tout. Dans l'absence, tout parle d'eux, dans le silence, tout parle pour eux. Plus leurs plaisirs sont inconnus, plus ils sont sensibles. Moins on dévine leurs joies, plus elles croissent.

En compagnie, ils ne comtent qu'eux; tout est absent pour eux, ils s'entendent, ils se devinent, ils s'expliquent; leur atention est fidèle, leur intelligence est fine, tout ce qui ne dit rien pour les autres parle pour eux. L'Amour couvre la Personne aimée de mille chifres. Mille gens les voient, un seul en a la clèf. Un coup d'œil, un geste, un sourire, un soupir, tout cela dit beaucoup à qui sait l'entendre. Les plus petits signes sont de longs discours, qui charment, qui entretiennent, qui occupent. Mille soins invisibles réussissent, engagent, plaisent; mille desirs secrets enflâment.

Il y a dans le commerce des vrais Amans, une langueur sans tristesse, une inquiétude sans chagrin, un transport sans emportement, un trouble sans agitation, une rêverie sans distraction, des plaisirs sans douleur, des soupirs sans amertume, des fureurs sans désespoir. Tout ce qu'ils sentent, ne se sent que par eux. Ils sont dans le monde, comme si le monde n'êtoit fait que pour eux. Leur amour est une extase, qui les élève, qui les enchante, qui les ravit. Il leur fait des images, qui représentent tout ce qu'ils

veulent, qui disent tout ce qu'ils pensent, qui expriment tout ce qu'ils imaginent.

C'est une seconde Ame, une double Vie. Les soupirs de l'un font mouvoir le pouls de l'autre. C'est un air céleste, dont l'influence agite ses pensées, enflâme ses desirs, redouble sa tendresse; c'est une harmonie, qui fait tressaillir les Ames, qui les captive, qui les enchante.

Le nom de la Personne aimée est comme le mot du guet du Cœur. Par tout, où l'on le prononce, il s'émeut; il s'arrête; il se plaît; il le répète en secret; il lui forme un portrait en un instant. Le son de sa voix est une simphonie mélodieuse; en frapant l'oreille, il donne au Cœur; quand il l'entend, il n'entend que cela. Tout ce qu'on dit de grand du mérite des Personnes excellentes, ou l'on voit, ou l'on croit le voir dans celle qu'on aime. L'Amour est comme la Manne; il a tous les goûts.

Deux Personnes qui s'aiment ne peuvent imaginer d'autre joie ni d'autre félicité que dans leur amour; hors de là, ils ne découvrent qu'un néant affreux. C'est une immensité de bonheur, qui couvre toutes sortes de misères. Les pensées naissent l'une de l'autre; leur source ne tarit jamais: elles ont toujours la grace de la nouveauté. Rien n'est si vaste, rien n'est si fécond. Leurs paroles sont des effets. Leur Cœur est dans toutes leurs actions. L'Amour est à leur Ame, ce que la lumiére est à la vue. C'est le Bon-

Sens de la Volupté, le chef d'œuvre de la Raison, le beau jour & la sérénité de l'Ame. Il en est de l'Amour comme du Printemps; tout y fleurit jusqu'aux épines. C'est la plus insatiable de toutes les Passions. Plus on a d'amour, plus on en voudroit avoir. C'est la grande affaire du Cœur. Qui la fait bien, sait tout faire. Mais je vous l'ai dit, Iris, on en trouve quelques copies; des originaux point du tout.

VIII.

CONSEILS DE'SINTE'RESSE'S

A la jeune IRIS.

IL y a des Mères, qui ne veulent pas que l'on prononce le mot d'Amour devant leurs Filles. C'est une précaution un peu scrupuleuse, & qui peut-être a quelque chose de bien dangereux. Malheur à celles qui n'ont connu l'Amour, que quand elles l'ont senti! Voilà ce que cherchent la plûpart des Galans, de jeunes Innocentes. Dieu sait quels ragoûts ils se figurent à leur donner les premières leçons. Pour moi, je veux, s'il se peut, les prèvenir auprès de vous, & vous aprendre ce que vos Amans vous aprendroient. Si mes enseignemens vous plaisent moins que ne feroient ceux qu'ils vous donneroient, en récompense ils vous couteront moins aussi.

Vous entrés dans le Monde, aimable Iris; fachés les différentes mefures, qu'il faut prendre avec les différens caractères de Galans, auxquels vous vous verrés expofée. Vous trouverés toutes les Ruelles & toutes les Chambres femées de ces fades Proteftans, de ces infatigables difeurs de douceurs, devant qui un vifage un peu jeune, & des yeux un peu paffables, ne fauroient paroître, fans être auffitôt ataqués d'un nombre infini de fleurètes. Leurs admirations ne vous font quartier fur rien. Vous ne pouvés faire un pas, ni dire un mot, qui ne vous atire un orage de louanges. Leurs yeux radoucis vous fuivent par tout. J'ai vu des jeunes Perfonnes, qui s'accommodoient de ces gens-là. Les premières douceurs, qu'on entend, font d'ordinaire fort bonnes, de quelque part qu'elles viennent; & les goûts, qui ne font pas encore formés, font fujets à en être un peu avides. Je ne crois pas que vous aïés befoin de leçons là-deffus; mais en tout cas, s'il vous en faloit une, écoutés ces fortes de Galans deux ou trois fois; cela fuffira pour vous en défabufer. J'ai vu auffi de jeunes Perfonnes d'une autre humeur, qui étoient fatiguées de ces Doucereux éternels, jufqu'à le leur dire. Gardés-vous bien de prendre cette méthode avec eux. Cela ne fert qu'à leur faire redoubler, & qu'à irriter encore leurs éloges. Ils croient que tout ce qui vous tient, c'eft la difficulté d'ajouter foi à ce qu'ils vous difent; & qu'en vous le difant d'une manière plus

forte,

ſorte, ils vous le perſuaderont. Ce n'eſt pas là le moïen de vous délivrer de leurs viſites. Gouvernés-vous plus finement. Convenés avec eux des louanges qu'ils vous donneront; mettés-vous de moitié à vous admirer vous-même; prévenés quelquefois leurs fleurètes : mais tout cela d'une certaine manière, qui faſſe voir un agréable mépris pour eux, & non pas une ſote eſtime pour vous; & je vous répons que, quelque eſprit qu'ils aient, vous les verrés fort embaraſſés.

Il y a dans le monde une infinité de jeunes gens auſſi remplis de bonne opinion d'eux, qu'ils l'ont mauvaiſe des Femmes. Une ſeule avanture, qu'ils auront eue, peut-être en des lieux où il n'y avoit pas beaucoup à combattre, leur fait tirer des conſéquences générales pour tout le reſte du Sexe. Ils connoiſſent les Femmes, diſent-ils; ils ſavent les prendre par leur foible; ils ont appris par expérience que, quelques beaux dehors qu'elles montrent, rien ne tient, quand on a l'art de bien attaquer. Vous les reconnoîtrés à un air de confiance, qui regne ſur tout ce qu'ils diſent; à de certaines manières hautes, qu'ils ont retenues de leurs conquètes; au peu de largeſſe, qu'ils font de leur précieuſe eſtime. Ils ſont perſuadés qu'une complaiſance aveugle gagne les Femmes. Ils s'y étudient; mais c'eſt une complaiſance feinte, au travers de laquelle vous démélés aiſément qu'ils ſe répondent qu'elle ne leur ſera pas inu-

tile. Recevés leurs proteſtations avec froideur; vous ne voïés point qu'ils en ſoient beaucoup touchés. Ils ſe tiennent ſûrs que vous n'agiſſés que par grimace. S'ils ſe trouvent tête à tête avec vous, vous ne leur remarqués point cette agréable timidité, qui eſt le caractère des véritables paſſions. Point d'embarras à expliquer ce qu'ils penſent. L'honneur, qu'ils prétendent faire en ſe déclarant, les fait d'abord entrer en matière. Ils ſe plaignent d'un air ſec & forcé, & avec des exagérations terribles; &, ce qui ne manque preſque jamais, ils vous comparent aux autres Maîtreſſes, qu'ils ont eues, bien moins cruelles que vous; car ils croyent (& cela eſt quelquefois vrai auprès d'une certaine eſpèce de Femmes) que les exemples des faveurs, qu'ils ont obtenues de quelques-unes, peuvent beaucoup ſur les autres; qu'une première bonne fortune en attire une ſeconde, & que telle ſe laiſſe vaincre à la réputation d'un Amant, qui ne ſe ſeroit peut-être pas laiſſée vaincre à l'Amant même. Si jamais quelques-uns de ces gens-là vous tombent entre les mains, vangés bien ſévèrement ſur eux tout vôtre beau Sexe. Ecoutés-les pour les maltraiter; mais d'ailleurs évités-les autant que vous le pourrés. Que toute vôtre conduite avec eux ſoit extrêmement réſervée. Songés qu'il faut leur refuſer les aparences, autant que les choſes mêmes. Un Billet, qui les mettra d'une partie de Jeu ou de Promenade, eſt fort innocent; cependant ne le ha-

fardés point avec eux. Ils en montreront l'écriture à mille gens, à qui ils refuferont de le lire. Souvent quand ils font tête à tête avec vous, ils ne veulent que l'honneur d'y être furpris. Ils affectent de vous rendre des foins en public ; & cependant ils difent par le monde, en termes généraux, qu'ils ne font pas gens à perdre leur peine. Enfin il eft tel homme, qu'il vaudroit mieux aimer, que d'être feulement aimée d'un de ceux-là,

Que j'aurois de chofes à vous dire fur les Amans; que vous pourrés avoir, qui feront au-deffus de vous par leur rang & par leur naiffance! Rejetés bien loin la dangereufe vanité d'avoir tous les jours à vôtre porte un Caroffe à manteau Ducal. Ces fortes d'Amans favent vous faire une efpèce de honte des réfiftances, que vous leur faites, en les traitant de manières Provinciales, auxquelles ils opofent celles de la Cour ; & peut-être y a-t-il eu des Femmes, qui leur ont accordé des graces confidérables, par la feule crainte de faire croire qu'elles ne favoient pas bien vivre. Rendés à la Qualité des gens ce qu'elle demande précifément, & gardés-vous bien d'aller au-delà ; autrement, vous leur feriés concevoir de trop hautes efpérances. Tenés-vous au-deffous du Duc, fi c'eft un Duc, qui cherche à vous voir ; mais infiniment au-deffus de l'Amant.

Une des plus dangereufes efpèces de gens, que vous puiffiés rencontrer à vôtre entrée dans le mon-

de, ce ſont ceux qui s'attacheront à vous, pour vous donner des conſeils, & pour prendre en quelque façon le ſoin de vôtre conduite. Ils ont de l'aquis; ils décident; une jeune Femme eſt bien aiſe de les trouver d'abord pour protecteurs de ſon mérite, lorſqu'elle commence à paroître, & de tirer d'eux les lumières, dont elle a beſoin. Peu à peu on leur laiſſe prendre ſur ſoi un aſcendant, qui ſe fortifie toujours. Quand on voudroit ſecoüier le joug, on ne le peut plus. Ils ne manquent point de vous décrier le reſte des hommes. Ils tâchent, ou à vous rendre ſuſpects ceux qui leur feroient ombrage auprès de vous, ou à les écarter par leurs propres aſſiduités. Ils vous brouillent avec tous leurs ennemis, & quand ils ont fait de vôtre maiſon une ſolitude, telle qu'ils l'entendent, ils ſe déclarent Amans, ou pluſtôt ils uſent de leur droit, en vous commandant de les aimer. Prévenés cette indigne ſervitude, non pas en ne recevant point de conſeils (profités-en ſans vous aſſujètir trop à ceux qui les donnent); mais en ne ſouffrant pas qu'ils s'établiſſent chés vous aucune ſorte de domination; &, ne fût-ce que pour l'empêcher, négligés quelquefois de bons avis, quand ce ne ſera pas ſur des matières trop importantes.

Voilà, ce me ſemble, les principaux caractères, contre leſquels vous avés à vous tenir ſur vos gardes. Si vous profités de mes leçons, que vous devés croire entièrement déſintéreſſées, puiſque je ne ſuis

ni en état ni en âge de prétendre à vôtre cœur ; au moins ne ferés-vous en péril d'aimer, que quand vous rencontrerés un Homme, qui soit véritablement aimable : mais, comme en ce cas je n'aurois guères de conseils à vous donner contre lui, je veux vous apprendre comment il doit être fait, afin que vous ne vous y laissiés pas tromper. C'est une peinture, ue je vous ferai la première fois..

IX.

SUITE

Des CONSEILS DESINTERESSÉS *à la jeune* IRIS.

NOUS voilà venus, aimable Iris, à un point bien délicat. J'ai à vous dépeindre le caractère d'un véritable Amant, & à vous marquer la manière dont il faudra agir avec lui. Je ne sais si tout cela ne sera point inutile ; car dès que vous aimerés, vous croirés avoir trouvé ce véritable Amant ; & pour ce qui regarde vôtre conduite, vôtre cœur se moquera de mes règles. Cependant ne laissés pas de vous accoutumer à penser de certaines choses, & à faire d'utiles réflexions, tandis que vous n'êtes point encore prévenue d'une passion, qui est bien souvent aveugle, & peut-être prendrés-vous un tour d'esprit,

qui vous rendra plus incapable d'être trompée par l'Amour. Examinés la plufpart des Femmes. Voïés dans quelle agitation fe paffe toute leur vie. Tantôt elles aiment, fans être bien sûres d'être aimées ; tantôt elles difputent à une Rivale un Amant douteux & chancelant ; tantôt elles fe précautionnent contre des indifcrétions, dont elles font menacées ; tantôt elles tâchent à aracher des facrifices, qu'on ne leur fait point de bonne grace ; tantôt elles font reduites à foutenir, comme elles peuvent, les reftes d'une Galanterie languiffante, & à réveiller de miférables fens, qui s'amortiffent. Après cela, dans le tems qu'on vient de leur faire quelque perfidie, ou qu'elles ont manqué quelque deffein, il leur vient des dégouts ; &, leur cœur êtant fans amour, elles tombent dans un repos mille fois plus infuportable pour elles, que n'êtoient tous les troubles, qu'elles ont effuïés ; & il faut qu'elles fe précipitent dans quelque nouvelle Intrigue, fans avoir mieux pris leurs mefures qu'auparavant. Si, en commençant d'aimer, elles s'atachoient à bien choifir, ce feroit beaucoup de peine épargnée pour elles. Tout dépend du choix, que l'on fait d'abord. Vous feriés bien étonnée, fi je vous difois que, malgré l'oppofition que l'Amour & le Mariage ont enfemble, l'Amour eft pourtant une efpèce de Mariage. Il n'y a rien de plus vrai, belle Iris. Je fais que ce feroit là une terrible propofition pour les oreilles coquètes ou précieufes ; mais n'im-

porte. Je ſoutiens qu'un Amant doit avoir à peu près les qualités d'un bon Mari. C'eſt-à-dire, que ce ne ſera pas un Mari dans toute l'étendue & dans toute la rigueur de ce fâcheux & déſagréable nom; mais ſeulement un Mari adouci & mitigé. Demandés à vôtre Mère quel Mari vous devés prendre, elle vous répondra d'un air ſec & refrogné: *Allez au ſolide, ma Fille. Il ne s'agit point ici de tous les colifichets d'agrêmens, qui éblouiſſent les jeunes Perſonnes. Il faut du bien; c'eſt là le vrai agrêment. On doit vivre plus d'un jour avec un Mari. Un Bon-Homme un peu aiſé a tout le mérite, dont vous avés beſoin.* Et moi, je vous dis preſque la même choſe touchant le choix d'un Amant. Je veux qu'il ſoit agréable. C'eſt en quoi vôtre Mère & moi nous ne parlons pas la même langue. L'Amour ne peut ſe paſſer des agrêmens. Il faut qu'il les ait toujours à ſa ſuite: mais aïés encore plus d'égard aux qualités eſſentielles de vôtre Amant, qu'à celles qui ne feront qu'agréables. Qu'il ſoit un peu moins magnifique en habits; qu'il danſe moins bien; & qu'il ait le cœur mieux fait. Fuïés tous ces Fripons de bon air, qui ne perſuadent les Femmes, qu'en changeant ſouvent d'habits, & en augmentant leur train. Tout cela ne gâte rien, à la vérité; mais il faut que beaucoup d'autres bonnes choſes s'y joignent encore. J'ai vu des Hommes pourvus de ce ſeul mérite, tellement diſputés par les Femmes, & tirés par l'une & par l'autre, qu'ils ne ſavoient à laquelle en-

tendre. Principalement dans une petite Ville, s'il y a un homme, qui ait quatre ou cinq Laquais, chaque Dame veut que sa porte en soit honorée. Il y a des Femmes, qui sont au-dessus d'une vanité si grossière, & qui donnent dans une autre. Elles veulent être aimées par des Gens d'esprit. C'est un titre d'esprit pour elles. La fidélité, la droiture, la sincérité, la délicatesse, n'entrent point en ligne de comte. Il suffit qu'on soit d'une conversation enjouée & amusante, ou seulement qu'on en ait la réputation. Elles traînent avec plaisir des Gens d'esprit à leur suite; & elles ne savent pas qu'ils sont bien souvent les moins atachés & les moins tendres. Allés au solide, aimable Iris. Aïés pour tous ces mérites superficiels l'estime qui leur est due. Ils sont nécessaires la pluspart, mais ils ne suffisent pas. Examinés comment vos Amans ont le cœur fait. *Et comment le reconnoître*, dirés-vous? *Ils paroissent tous faits les uns comme les autres sur ce chapitre, tous également soumis, tous également prodigues de sermens de fidélité.* Vous avés raison. Cependant il y a un art de discerner le vrai d'avec le faux, même en matière d'Amour. Voulés-vous sonder la discrétion d'un Homme, parlés-lui de ses premières Passions, s'il en a eues. Dites-lui que vous ne pouvés croire qu'il vous aime, s'il ne vous sacrifie les marques d'amour, qu'il a reçues de ses autres Maîtresses, leurs Lettres, par exemple. S'il arive qu'il vous les aporte, rendés-les lui, sans les regarder, &

dites-lui fort civilement que vous êtes sa très-humble Servante, & que vous le priés de chercher fortune ailleurs. Gardés-vous bien de ressembler à ces Femmes, qui s'offenseroient d'un refus, qu'on leur feroit sur cette matière ; & qui bien souvent ne goûtent le plaisir d'être aimées, que parce qu'elles se font sacrifier toutes celles qui les ont précèdées dans le cœur de leurs Amans. Je ne sais comment elles ne songent point à se faire par avance une application particulière du procédé, qu'on tient avec les autres. On les avertit assés de la manière, dont on en usera un jour avec elles-mêmes ; & quand cela arrive, elles n'ont pas sujet de se plaindre qu'on les ait trompées. Encore une autre manière d'éprouver vos Amans, c'est de les maltraiter, jusqu'à vous en faire abandonner tout-à-fait. Observés quelle retraite ils feront. Vous en verrés assurément la plus grande partie se retirer en se révoltant contre vous, & en se vengeant par tous les moïens que suggère le dépit. Laissés-les aller, & ne regrètés pas leur perte. Mais si vous en voïés quelqu'un, qui fasse une retraite modeste, dans laquelle il conserve sa première estime pour vous ; rapellés incessamment cet Homme-là, c'est un trésor. Je supose qu'il ait d'ailleurs un mérite, qui vous convienne ; car pour être rapellé, il faut quelque chose de plus que de s'être retiré de bonne grace.

Combien y a-t-il encore de méthode plus fine,

pour démêler, autant qu'il ſe peut, les ſentimens véritables de vos Amans? Connoiſſés vos petits défauts; & ſi vous voïés qu'on vous en loue, ſi on pouſſe juſques-là l'effronterie des douceurs & des fleurètes, on vous trompe. On vous eſtime aſſés peu pour vous tendre un piége où donnent toutes les Femmes prévenues d'elles-mêmes. Si vous croïés que l'Amant lui-même eſt trompé, & ſi vous tenés comte à ſa paſſion de l'erreur où elle l'a mis, cela ne vaut guères mieux. Croïés-moi; quand on eſt la dupe du mérite de la perſonne aimée, on ne l'aime pas longtems. L'illuſion finit, on ouvre les ïeux, & on trouve une perſonne, qu'on ne reconnoît point. Il ne faut prendre les gens que pour leur véritable prix. Qui vous eſtime plus que vous ne valés, viendra bientôt à ne vous eſtimer plus du tout. Voilà des maximes qui n'acommodent pas la pluſpart des Femmes. Elles veulent être aimées le plus follement qu'il eſt poſſible. Elles veulent s'entendre nommer les ſeules perſonnes parfaites qui ſoient ſur la terre. Elles veulent qu'on mette à leurs pieds, & qu'on foule devant elles tous les mérites qui reſtent dans l'Univers. Des paſſions outrées juſqu'à ce point-là, vous doivent être ſuſpectes. Je ne voudrois pas répondre qu'elles duraſſent long-tems. Eh! ne vous figurés pas que la manière, dont vous devriés ſouhaiter qu'on vous aimât, pour être plus raiſonnable, en fût moins ardente. Vous n'y perdriés rien de ce feu

& de cette vivacité de l'Amour, qui paroît si agréable. Vôtre Amant trouveroit en vous la personne du monde, dont le cœur s'accorderoit le mieux avec le sien; mais il ne seroit pas besoin qu'il s'imaginât que vous fussiés inimitable en toutes choses. Au contraire, il vous aimeroit assés pour voir vos petits défauts, & ne rien diminuer de sa tendresse. Il se feroit une étude de vous en défaire insensiblement; & l'Amour a cela de bon, que, quand il est bien pris, c'est l'école du monde où l'on se perfectionne le plus.

Ainsi, comme je vous disois d'abord, vous avés à peu près un Mari dans un véritable Amant. Cependant la différence est toujours fort grande. Un Amant & une Maîtresse ne se doivent rien. Tout ce qu'ils font l'un pour l'autre, est assaisonné d'une certaine indépendance, qui y mêle un charme inconcevable; & c'est-là seulement ce qui met le Mariage si fort au-dessous de l'Amour. Ce n'est plus Amour, c'est un Mariage affreux, dès qu'un Amant usurpe quelque autorité sur une Maîtresse, dont il est aimé. J'ai horreur de cette sorte d'empire; & je ne puis pardonner à celles qui ont assés peu de cœur, pour s'y soumettre. Prenés-y garde. C'est une des choses du monde, qui marque le mieux le caractère d'un vrai Amant. Jamais il ne prendra d'autorité sur vous. Quand vous pourriés lui en laisser prendre, il la refusera sans que vous vous en apperceviés. Il vous demandera tou-

jours d'une manière tendre & respectueuse, ce qu'il est sûr d'obtenir. Il ne croira pas avoir de droit sur ce qui lui aura été accordé cent fois, & le recevra comme à la première. Quoiqu'il fût plus naturel que vous eussiés sur lui quelque empire, ne l'exercés pourtant plus, dès que vous serés une fois venue jusqu'à l'aveu de votre tendresse. Il est si doux de n'exiger rien, & de recevoir tout. Laissés étudier & prévenir vos volontés. Ne les déclarés jamais d'une façon impérieuse. Si l'on vous refuse quelque chose (mais j'entens qu'on vous la refuse avec autant, ou même avec plus de tendresse que si on vous l'accordoit) écoutés les raisons, qu'on vous en donne. Point de commandement absolu. Rien n'offense davantage la délicatesse de l'Amour. Combien y a-t-il de Femmes, qui ne se plaisent qu'à exercer un gouvernement tirannique, & qui ne pouroient se résoudre à n'avoir qu'une domination douce & légitime, ou plustôt à n'en avoir aucune. Ce ne sont à tous momens que sacrifices d'éclat, qu'elles demandent. Elles vous proposent à tous momens de renoncer à la Raison, ou à elles. Elles ne se tiennent point assûrées d'un Homme, qui a encore quelques ménagemens & quelques égards pour le Bon-Sens. Croïés qu'une obéissance trop aveugle est d'un Amant, qui ne vous estime pas assés, pour être persuadé que vous puissiés vous païer d'une excuse raisonnable; &, qui êtant ravi d'avoir découvert en vous la foi-

blesse de vouloir être obéie si absolument, ne manquera pas de chercher les moïens d'en profiter.

Mais peut-être, aimable Iris, je m'engage trop avant dans les Conseils. Peut-être même sont-ils un peu trop sévères, & tiennent trop d'un Homme, que son âge éloigne du commerce de l'Amour. Si cependant vous pouviés en faire quelque usage, si vous vous accommodiés de cette manière d'aimer & d'être aimée, qu'à la vérité j'imagine plus que je ne l'ai vu pratiquer; il y auroit encore d'autres petites choses sur lesquelles mes avis pourroient ne vous pas être inutiles.

X.

SECONDE SUITE

Des CONSEILS DESINTERESSÉS *à la jeune* IRIS.

JE crains toujours, belle Iris, que vous ne vous trouviés acablée sous le nombre des Conseils, que je vous donne. Cependant si vous voulés avoir la patience de m'écouter jusqu'au bout, il ne tiendra qu'à vous que vous n'aïés l'expérience de cinquante ans avec la beauté de quinze. Les Gens, qui s'aiment, ont d'ordinaire assés peu la manière d'être familiers ensemble. Ils n'ont point l'art de mêler, comme il

faut la liberté que l'Amour leur permet, & le respect qu'ils se doivent. Il n'est pas mal de se défaire des noms de Monsieur & de Madame, & de s'en donner de plus tendres & de plus doux ; mais il ne faut pas aller jusqu'au tutoïement, ou, du moins, il doit être extrêmement rare, très-bien placé & assaisonné avec une grande adresse. Je ne vous prèche pourtant pas une fierté ni une roideur d'esprit, qui vous rende incapable d'un certain badinage agréable, dans lequel il faut entrer. Prenés le milieu. J'avoue qu'il est difficile à prendre, & dans le commerce ordinaire du monde on s'y trompe tous les jours. Vous voïés des Maisons, où l'on se pique de donner cette liberté, qui est fort à la mode. Combien y a-t-il de ces Maisons-là qui dégénèrent en Halles ? L'air libre & galant y consiste à mettre tout en confusion & en désordre. On s'y batroit volontiers, Hommes & Femmes, pour avoir les manières aisées. Il en ira de même entre vous & vôtre Amant, si vous ne savés le contenir, ou s'il ne se contient lui-même dans les bornes de la familiarité qui lui est permise. Il ne doit pas être dispensé de la plupart des petites règles de bienséance que le Monde a établiés, à moins qu'elles ne soient tout-à-fait vaines, & pour ainsi dire, superstitieuses, comme il y en a quelques-unes. Encore doit-il toujours faire un peu de façon, pour ne pas observer celles qu'il n'observera pas. Il faut qu'il se serve de ses privilé-

ges d'une manière timide, qui vous empêche de ſentir que ce ſont des priviléges qui lui ſont dus. Sur tout, ne laiſſés jamais voir au Monde aucunes marques de la familiarité où vous pouvés être enſemble. Je ne dis pas par là que vous teniés vôtre paſſion plus ſecrète, car elle poutra ne l'être pas; & bien des gens s'aiment ſans en faire un grand miſtère: mais je veux dire que, quand même vous n'en ſeriés plus tous deux à cacher vôtre tendreſſe, il ne faudroit pas pour cela que le Public en vît aucuns effets. J'ai remarqué des Hommes, qui, entrant dans une Chambre, diſtinguent leur Maîtreſſe d'avec toutes les autres par une révèrence plus familière, par un petit mot à l'oreille, par quelque règle de civilité moins exactement gardée. Il y a auſſi des Femmes, qui, ſi elles ont un Amant un peu conſidérable, ne manquent point de faire parade en toute occaſion, du pouvoir qu'elles ont ſur lui. *Je lui ferai bien faire ceci*, diſent-elles. *Je le ferai bien venir là.* Toutes ces affectations ſont de très-mauvaiſe grace. Ce qui a quelque raport & quelque liaiſon avec l'Amour, n'eſt bon qu'entre deux perſonnes,

Si vous voulés goûter avec vôtre Amant les véritables douceurs de la tendreſſe, prenés garde tous deux à ne vous laiſſer pas empoiſonner l'eſprit par la Jalouſie. Bien des Gens ne ſont pas de mon avis ſur ce ſujet. Ils ne reconnoiſſent plus l'Amour, dès qu'il ne produit plus des emportemens, & une eſ-

pèce de rage; & c'eſt à quoi l'Amant jaloux eſt le plus propre. Pour moi, je trouve qu'au lieu de faire accompagner ce petit Dieu par les Graces, par les Jeux, & par les Ris, ils lui donnent les Furies pour eſcorte; & on devroit bien le fuir, s'il avoit toujours cet effroîable atirail. Mais auſſi je crois qu'il pourroit bien s'en paſſer. Il n'eſt pas beſoin que, dès que vous aurés vu un Homme deux fois de ſuite, vôtre Amant vienne tout déſeſpéré vous demander raiſon des aſſiduités de ce prétendu Rival; ni que deux ou trois viſites, qu'il aura rendues à une jolie Femme, vous faſſent jouer le perſonnage d'une Ariane trahie. Je ne ſais comment on peut prendre goût à un commerce d'Amour ſi agité. Les Coquètes & les Galans de profeſſion ne ſavent qu'accuſer & ſe juſtifier. Toute leur vie roule là-deſſus, & hors de là ils n'ont rien à dire. Comme ils n'aiment pas avec beaucoup de fidélité les uns ni les autres, ils ne croïent pas non plus, qu'on en ait beaucoup pour eux; & cela produit ſans ceſſe des reproches, des explications, des ruptures, des racommodemens, qui enfin aboutiſſent le plus ſouvent à des haines déclarées. Mais les Gens, qui ont le Cœur bien fait, ne ſouffrent pas ſi volontiers qu'on ſe défie d'eux. Quand vous vous ſerés une fois engagée, vous ne trouverés pas bon qu'après ce qu'il vous en aura coûté, vôtre Amant croie que ce ne ſoit pas pour un long tems, & que vous ſoïés toute prête à en faire autant pour un

un autre. Vôtre Amant de son côté, si vous l'avés bien choisi, vous aimera assés, pour vous persuader qu'il ne courroit point de danger avec tout ce qu'il y a d'aimables personnes au monde. Ainsi vous sérés tous deux au-dessus d'une infinité de petites tracasseries, qui ne sont bonnes qu'entre les gens qui s'entre-trompent. Il n'y a rien de plus fatiguant pour ceux qui n'y donnent aucun sujet; &, quand je me mêlois d'aimer, c'êtoit là une des choses, que mon amour, quelque violent qu'il fût, avoit le plus de peine à essuïer. Mais enfin s'il arrive, comme il est bien difficile de l'empêcher absolument, que l'un de vous deux conçoive quelque soupçon, c'est à lui à s'en expliquer sur l'heure, autrement vous vous trouverés tous deux dans peu de tems une grande affaire sur les bras. L'un croit avoir raison d'être fâché; &, sans demander de satisfaction, il veut qu'on le satisfasse. L'autre ne sait ce que cela veut dire, & s'obstine, quelquefois par dépit, à ne le vouloir pas savoir. Quand ils sont une fois dans cette disposition, ils empoisonnent tout; & voilà une brouillerie d'importance, qui pouvoit d'abord être terminée en quatre paroles. N'observés point en pareil cas l'ordre des procédés. Ne dites point: *c'est à lui à dire ce qu'il a*. Il n'importe pas qui commence l'éclaircissement, pourvu qu'il se fasse. J'ai vu de ces sortes d'affaires si bien gâtées à la longue par la faute des deux parties, & même si bien embrouillées, qu'ils

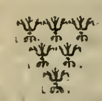
ne ſavoient plus où ils en étoient ; & avoient toutes les peines du monde à en revenir. Il y a une manière ſi obligeante de dire les ſujets de plainte qu'on a, auſſitôt qu'on croit les avoir reçus, que je m'étonne comment on ne veut pas avoir ce mérite là auprès de la Perſonne qu'on aime.

Si vous êtes, vôtre Amant & vous, de deux caractères différens, trouvés moïen de les ajuſter enſemble ; de ſorte que vôtre commerce même en ſoit plus doux. Cela demande un certain art, que tout le monde n'a pas. La pluſpart des gens ſont bleſſés de tout ce qui n'a pas le bonheur de leur reſſembler ; mais au contraire, les différences qui ſont entre deux caractères, raiſonnables pourtant d'ailleurs l'un & l'autre, produiſent plus d'agrément. Deux Perſonnes trop vives ne ſeroient pas bien enſemble ; elles courroient les champs. Deux Perſonnes trop paiſibles n'y ſeroient pas bien non plus, rien ne les pourroit émouvoir. Mais une Femme tranquille avec un Amant d'une humeur bien vive, cela fait des merveilles. La Maîtreſſe modére l'Amant, quand il le faut. L'Amant, quand il le faut auſſi, excite la Maîtreſſe. L'un de ces caractères donne à l'autre ce qui lui manque ; & ces deux Perſonnes en empruntant quelque choſe de ce qu'elles aiment, deviennent l'une & l'autre une Perſonne fort accomplie. Il faut auſſi qu'elles ſe récompenſent mutuellement du bon office qu'elles ſe rendent, par beaucoup de déferen-

ce pour les ſentimens qui ſont contraires aux leurs ; & non pas que chacun prétende , comme il arrive le plus ſouvent, réduire l'autre à prendre ſes manières.

Il ne me reſte plus qu'un conſeil à vous donner ; mais je ne ſais comment je pourai vous le donner. Car quel tour prendre pour dire à deux gens qui s'aiment, qu'ils ne ſoient pas éternellement enſemble ? Ce qui détruit quelquefois l'Amour, c'eſt qu'on eſt inſatiable l'un de l'autre. En peu de tems on s'eſt épuiſé ; & le dégoût naturel, qui eſt dans tous les Cœurs , fait bien promtement ſon effet. Ce ne ſont pas toujours, à mon gré, les plus malheureuſes des Paſſions , que celles où l'on ſe plaint de part & d'autre de ne ſe voir pas aſſés. Un peu d'abſence tient l'Amour en haleine. Ce n'eſt pas que je veuille qu'on ſe ménage volontairement des abſences, quoique quelques gens l'aient fait avec ſuccès ; mais du moins , quand vous ſerés en pleine liberté de vous voir tant que vous voudrés, ſongés qu'il y a douze heures au jour , & qu'elles ſont bien longues à paſſer, même avec la Perſonne du monde la plus aimable , & que l'on aime le mieux. J'ai oüi conter depuis peu, qu'une Dame qui ſe promenoit dans le Jardin du Roi , ouvrit par haſard un Cabinet , & qu'il en ſortit auſſitôt un Homme & une Femme , qui y étoient enfermés depuis ſix heures , & qui n'avoient pu ouvrir le Cabinet par dedans. La Dame,

qui les obſerva quand ils ſortirent, vit briller ſur le viſage de tous les deux la joie qu'ils avoient d'être délivrés l'un de l'autre, quoiqu'aparament ils fuſſent entrés avec d'autres ſentimens. Profités de cet exemple, belle Iris. Ne vous réduiſés pas tellement l'un à l'autre, vôtre Amant & vous, en renonçant au reſte du monde, que vous vous trouviés enfermés dans ce Cabinet que l'on ne pouvoit ouvrir. Soïés la plus agréable & la première affaire l'un de l'autre, mais non pas la ſeule; & ménagés-vous ſi bien tous deux, que vous ne ſortiés jamais d'enſemble, ſans avoir encore quelque choſe à vous dire. Voilà une partie des précautions, que je crois qu'il faut prendre pour aimer, & pour aimer longtems. Faſſe l'Amour, belle Iris, que vous en profitiés, avant qu'il ſoit peu; &, quand vous vous en trouverés bien, ſouvenés-vous d'un Homme, qui a êté bien aiſe d'avoir cinquante ans pour être du moins propre à vous conſeiller.



X I.

A LA SPIRITUELLE INCONNUE,

qui nous a donné la DUCHESSE D'ESTRAMENE.

REMARQUES CRITIQUES,

Sur cette NOUVELLE HISTORIQUE.

JE ſuis bien aiſé que les cinq ou ſix lignes, qui ſont au-devant de vôtre Livre, nous aprennent qu'il eſt parti de la main d'une Dame. Tout ce qui juſtifie l'inclination naturelle que nous avons pour le beau Sexe, me fait plaiſir; & rien ne la juſtifie tant que la fineſſe de l'Eſprit, & la délicateſſe des ſentimens. Ces deux choſes-là brillent ſi fort dans vôtre Ouvrage, qu'il faut, ou que ce ſoit la Ducheſſe d'Eſtramène elle-même, qui ait écrit ſon Hiſtoire; ou que le Portrait de la Ducheſſe d'Eſtramène ſoit tiré d'après vous. Il eſt impoſſible que vous n'aïés pas ſenti tout ce que vous dites qu'elle a ſenti, & que vous n'aïés pas inſpiré une paſſion pareille à celle du Duc d'Olſingam; car les Peintures, que vous faites, ſont ſi vives, qu'elles ne peuvent être un pur effet de l'Imagination. Les Auteurs ſont trop heureux quand ils peuvent comme vous, ſe faire aimer dans leurs Ouvrages. Cependant ils ne ſongent preſque ja-

mais qu'à ſe faire eſtimer, même au haſard d'en être haïs, témoin les Satiriques. L'Hiſtoire, que vous nous donnés, m'aſſure autant de la droiture & de la bonté de vôtre Cœur, que ſi je vous avois vu faire les plus belles actions du monde; & l'eſtime, qu'elle me fait concevoir de vôtre Eſprit, va juſqu'à vôtre Perſonne. Si vous voulés bien que je vous expoſe mes ſcrupules ſur vôtre Ouvrage, le plus grand que j'aie, eſt que vous vous êtes un peu trop peinte dans Mademoiſelle d'Hennebury. Il ne falloit point, ce me ſemble, lui donner tous les rafinemens de vôtre vertu, & vous deviés en faire une Perſonne un peu moins extraordinaire que vous. Je l'aime tendrement, cette Mademoiſelle d'Hennebury; & quand je la vois malheureuſe, je ſuis au déſeſpoir. Encore ſi c'étoit la faute de la Fortune, je me conſolerois: mais ce n'eſt la faute que de ſon trop de vertu; & cela me met en colère contre elle. Le ſcrupule, qu'elle a apres la mort de ſa Mère, ſur ce que le Duc d'Olſingam veut l'aller demander à la Reine d'Angleterre, eſt une délicateſſe achevée. J'avoue qu'il me ſurprit, & me fit plaiſir à la première lecture; & j'en ſerois charmé, s'il n'étoit point la cauſe de tous les malheurs qui ſont arrivés à cette aimable Perſonne. Voïés ma biſarerie. Si ce trait-là ne produiſoit rien, il m'en plairoit davantage. Que craignoit-elle dans le fonds? Il n'y avoit qu'à dire à la Reine, que Madame d'Hennebury étoit morte ſur

le point de lui demander ſon agrément pour le Duc d'Olſingam. Le Comte d'Hennebury devoit ſe charger de cette affaire ; & la gloire de ſa Sœur n'y étoit intéreſſée en façon du monde. Mais le Duc d'Olſingam lui-même, pourquoi ſe rendoit il à ce ſcrupule ? Je trouve qu'il reſſemble trop à ſa Maîtreſſe. Il eſt trop vertueux. Ne devoit-il pas craindre que, s'il diffèroit à déclarer ſes prétentions, la Reine ne diſpoſât de Mademoiſelle d'Hennebury en faveur d'un autre ? Et que fût-il devenu, après que la Reine auroit eu une fois formé des deſſeins contraires aux ſiens ? Je vois d'ici, Madame, que vous êtes bien malcontente de mon cœur, & de la groſſièreté de mes ſentimens. Que voulés-vous ? Je tiens le parti de la Raiſon autant qu'un autre ; mais il me ſemble que c'eſt bien aſſés qu'elle l'emporte dans les choſes eſſentielles ; (1) encore lui en fait-on bien du gré. Elle peut faire naître des ſcrupules ſur les petites choſes ; je lui accorde encore ce point : mais il faut que l'Amour décide. Le mêlange des foibleſſes de l'Amour & des efforts de la Raiſon, & les victoires alternatives de l'un & de l'autre ; voilà ce qui fait toujours un effet agréable. Je ne conçois pas bien quelle eſt la délica-

REMARQUES.

XI. (1), *Encore lui en fait-on bien du gré*) Ne manqueroit-il pas là quelque choſe ? Le ſens n'eſt rien moins que net. Cette Piéce ne nous étant point connue d'ailleurs, nous ne pourons que ſuivre nôtre Mſt.

teſſe de Mademoiſelle d'Hennebury, de ne vouloir point écrire au Duc d'Olſingam. *Elle ne veut point*, dit-elle, *s'expoſer à l'infidélité ou à l'indiſcrétion des Confidens*. Elle a raiſon, mais il ne s'agit point de cela. Elle n'a qu'à écrire par le moïen de ſon Frère, qui eſt le meilleur ami du Duc d'Olſingam. Ce Frère autoriſe leur paſſion. Rien n'eſt plus régulier que le procédé qu'elle tiendra. Et d'où vient que le Duc d'Olſingam qui l'aime éperdument, ne trouve pas, pour la perſuader, des raiſons, que je trouve bien, moi? Vous dites qu'il étoit ſoumis & déſintéreſſé; mais je vous réponds qu'il étoit Amant.

L'expédient, dont ſe ſert Mademoiſelle d'Hennebury, pour ne plus retomber dans l'embaras où l'Ambaſſadeur d'Angleterre l'avoit jetée, eſt tout-à-fait fin. Mais peut-il réuſſir? Je doute que l'on penſe moins à une Perſonne qu'on aime, pour ne vouloir pas y penſer. On ſe ſouvient à chaque moment, de ce qu'on prend tant de ſoin d'oublier; & ce ſoin même en fait ſouvenir. D'ailleurs elle ne vouloit pas occuper ſon cœur du Duc d'Eſtramène; elle n'en vouloit tout au plus occuper que ſon eſprit. Eh! les penſées de l'Eſprit ſont-elles une puiſſante diverſion à celles du Cœur? Enfin l'atachement du Duc d'Eſtramène auprès d'elle, lui devoit être ſuſpect. Il ſembloit avoir quité ſon premier caractère. Il ne parloit plus que *du plaiſir des unions les plus étroites*. Elle devoit crainde de donner au Duc d'Olſingam.

ſingam un Rival, qui eût pu lui faire des affaires par le crédit qu'avoit Madame d'Hilmorre à la Cour d'Angleterre ; & c'êtoit une conduite bien dangereuſe que de donner ſujet au Duc d'Eſtramène de croire qu'elle ne le haïſſoit pas. Il eſt vrai qu'elle avoit apris à Madame d'Hilmorre l'engagement où elle êtoit avec le Duc d'Olſingam ; mais êtoit-ce une raiſon pour croire que le Duc d'Eſtramène n'oſât devenir amoureux d'elle, mettre ſa Mère dans ſes intérêts, & traverſer l'amour d'un Rival ?

Souffrés, Madame, que je reſſemble à ces gens que trop de zèle emporte quelquefois juſqu'à leur faire querèler leurs Amis avec violence, ſur les choſes, où ils ſe ſont fait tort à eux-mêmes. Je vous ai déja dit que j'aimois avec tendreſſe Mademoiſelle d'Hennebury ; & c'eſt pourquoi il faut que je la gronde ſur la conduite qu'elle tient, & qui lui eſt ſi préjudiciable. Après qu'on s'eſt expliqué a elle ſur le deſſein de lui faire épouſer le Duc d'Eſtramène, & que ſon Frère, & ſon Amant ſont revenus à Paris ; que n'aprend-elle à ſon Frère l'êtat où elle ſe trouve ? Que ne ſe jette-t-elle entre ſes bras, pour tirer de lui le ſecours dont elle a beſoin ? Que ne lui découvre-t-elle les agitations de ſon Cœur ? Que ne lui demande-t-elle ſes avis pour ſe conduire ſurement ? Enfin pourquoi lui parle-t-elle comme une Perſonne toute réſolue à épouſer le Duc d'Eſtramène ? Je cherche, en faveur de Mademoiſelle d'Hennebury,

toutes les raisons imaginables, qui peuvent justifier son procédé. Je me dis que son Frère ignoroit la passion du Duc d'Olsingam, & d'elle; mais il paroît qu'il la savoit, & par tout ce qu'avoit dit Madame d'Hennebury mourante, & parce qu'étant à l'armée avec le Duc d'Olsingam, il avoit voulu mander à sa Sœur, *dans quel désespoir elle avoit jetté cet Amant par ses scrupules & ses ménagemens trop délicats.* Je me dis qu'elle ne vouloit pas du moins parler elle-même à son Frère de la tendresse qu'elle avoit dans le Cœur; mais elle en avoit bien parlé à une de ses Femmes. Elle avoit toujours vêcu avec ce Frère dans une intelligence si parfaite. Il aprouvoit, il favorisoit sa passion pour le Duc. Enfin elle étoit en état de tout confier à une Persone & moins chère, & moins sure que le Comte d'Hennebury. Jugés après cela si je pardonne à vôtre Héroïne de se marier, comme elle fait, avec autant de précipitation, que si elle eût épousé un Homme, qu'elle eût aimé le plus violemment du monde. Elle n'atend ni son Frère, ni le consentement de son Frère. Et pourquoi passer par dessus des formalités si essentielles ? Pour se rendre malheureuse.

Voilà ce que c'est, Madame, que d'avoir trop bien su faire entrer les gens dans les intérêts de Mademoiselle d'Hennebury. On la chicane sur ce qu'elle ne s'aime pas assés elle-même. L'heureux défaut que celui-là; & que ceux à qui on peut le reprocher sont

aimables ! Ils ont ces ſentimens épurés, & ce procèdé noble & déſintéreſſé, qui charme dans Mademoiſelle d'Hennebury. Que de grandeur d'âme, & que de tendreſſe ! Que d'amour, & que de vertu ! Elle ſent tout ce qu'une Perſonne extrémement paſſionnée peut ſentir; mais elle agit comme la Perſonne du monde la plus maîtreſſe d'elle-même.

Ce qui m'a le plus ſatisfait dans vôtre Ouvrage, c'eſt que je l'ai trouvé fort profond dans une ſorte de Science, qui eſt généralement aſſés inconnue, je veux dire, dans la Science du Cœur. Combien peu de gens ſont capables d'en déveloper les replis ! Combien de ſentimens ſont ignorés de ceux qui les ont, àmoins qu'ils n'aïent fait une étude particulière d'eux-mêmes ! On s'imagine que pour écrire des choſes agréables, il n'y a qu'à parler d'amour & de tendreſſe, de quelque manière que ce ſoit. Point du tout. Il faut démêler finement ce qui ſe paſſe dans le Cœur, & nous y faire voir des choſes, que nous n'y voyions pas. Que vous ſavés bien ce ſecret, Madame ! Que le Cœur eſt bien entendu dans vôtre Ducheſſe d'Eſtramène ! J'y reconnois à chaque moment mes propres ſentimens, qui avoient èchapé à ma connoiſſance. J'ai eu le dépit qu'avoit Mademoiſelle d'Hennebury de voir d'autres Perſonnes bien faites que celle que j'aimois. J'ai eu la foibleſſe, qu'elle avoit de ne pouvoir tenir contre des diſcours artificieux, où il paroiſſoit un peu de générosité & d'égard pour

mes intérêts. J'ai eu, comme elle, de l'étonnement d'avoir fait de certaines choſes, que j'avois faites avant que d'y être réſolu, & dont l'exécution me paroiſſoit au deſſus de mes forces; & je vous ai l'obligation, Madame, de ſavoir que j'ai eu tous ces ſentimens.

Ne vous paroîtrois-je point trop biſare, ſi je vous diſois que je loue & blâme en même tems vôtre Ouvrage, de reſſembler à la Princeſſe de Clèves? Il en a les beautés délicates; l'exactitude du Stile; cet Art ſi difficile de dire prècisément ſur chaque choſe ce qu'il faut; de ne toucher une penſée qu'une fois, & de la toucher aſſés pour faire entendre plus qu'on ne dit; d'atraper un Eſprit, qui conſiſte plus dans les choſes que dans les paroles; enfin d'être agréable, & de parler toujours raiſon. Ce n'eſt pas que je n'euſſe quelques ſcrupules à vous propoſer ſur de certaines expreſſions, que j'ai peine à croire Françoiſes; mais je ne m'arrête pas trop volontiers à ces choſes, que je tiens peu importantes; & je ne vous parle ici que du ſtile en général. Quand vos Perſonnages parlent dans la paſſion, ils ne ſortent point du naturel; & cependant ils parlent fort ſpirituellement. Quel diſcours que celui de Mademoiſelle d'Hennebury malade à ſa Confidente, & cent autres! Je n'ai point vu de traits, qui partiſſent d'une meilleure main. Tout cela a l'air de la Princeſſe de Clèves; mais auſſi ce qui en a un peu trop l'air, c'eſt le caractère

de Madame d'Hennebury, & sa mort, qui tiennent beaucoup du caractère & de la mort de Madame de Chartres. Je ne pousserai point mes réflexions jusqu'à la seconde Partie. Je le ferai, Madame, si vous avés la bonté de me faire savoir que vous trouvés bon qu'un Inconnu vous dise ses sentimens avec tant de liberté. Je n'ai eu cette hardiesse, qu'afin de passer auprès de vous pour un admirateur moins suspect de vôtre Ouvrage. Je ne doute point que son succès ne vous détermine dans peu à nous aprendre vôtre nom. Je l'atens, Madame, avec impatience, & je me suis déja fait un Portrait de vous, auquel je m'assûre que vous ressemblés.

XII.

SUITE DES REMARQUES

Sur la nouvelle de la DUCHESSE D'ESTRAME'NE.

JE m'êtois bien douté, Madame, que vous ne me feriés pas l'honneur de me défendre la continuation de ma Critique. Il seroit difficile de faire quelque tort à un Ouvrage, comme le vôtre; & je trouve que ceux qui consentent seulement à m'écouter, lorsque je parle contre vous, sont des Juges mal-aisés à prévenir. Après que j'ai eu longtems examiné vôtre seconde Partie, il m'est venu enfin quelques scrupules. Le Duc d'Estramène me paroît un Homme bien extraordinaire. Ne pouvoir pas seulement

souffrir sa Femme, elle, qui êtoit si aimable! Cela est étrange. Passe encore s'il eût eu quelque chose dans le Cœur; mais il n'avoit rien. Vous allés rejeter la cause de cette aversion sur le Mariage & m'expliquer la vertu qu'il a de gâter le mérite de la Personne du monde la plus accomplie; mais à qui parlés-vous? Je ferois leçon aux autres sur ce Chapitre-là; &, si vous me connoissiés, vous n'en douteriés pas. Cependant j'ai peine à me figurer de quel caractère êtoit le Duc d'Estramène. Il estimoit sa Femme; il ne la croïoit prévenue d'aucune passion; il n'en êtoit point prévenu non plus; il n'y avoit rien de plus aimable que la Personne qu'il venoit d'épouser; & la seule haine, qu'il a pour les engagemens, lui inspire de l'horreur pour elle. En vérité je me croïois bien libertin, mais je le cède au Duc d'Estramène. J'avoue que j'aurois bien pu vivre un mois ou deux avec une Femme comme la sienne, sauf à la quiter après cela, comme il fit; car, à cela près qu'il la quita trop tôt, je ne désaprouve point son procédé: mais ce n'est pas dans les commencemens que le Mariage est le plus mauvais. Il produit alors, même entre les Personnes, qui ne sont pas destinées à s'aimer, un certain feu de peu de durée, qu'on prendroit pour de l'Amour, si l'on ne s'y connoissoit pas. Franchement, je pardonnerois encore plustôt à la Duchesse sa vertu, qu'au Duc son libertinage. L'Action, qu'il fait, est sans exemple; &, à ce que

je crois, ſans fondement : mais ſa converſion même & ſon retour au parti du bon ſens ne me plaiſent pas. Il ſe rend à des raiſons, qu'il devoit avoir toutes enviſagées. Que lui dit-on qu'il n'ait pas dû ſe dire cent fois? Je ſais que ſouvent les mêmes conſeils ont plus de force, quand nous les recevons d'autrui, que quand nous les recevons de nous-mêmes ; mais cela ſeroit bon, s'il étoit encore queſtion de délibérer. Quand une fois on a pris ſon parti, & qu'on a fait des démarches, il faut pourſuivre ; autrement ce ſont de ſimples changemens de volonté, qui d'ordinaire n'ont guères de grace, ni ſur le Théatre, ni dans les Romans. On y veut des gens obſtinés dans leur caractère ; car ſans cela on ne ſait où l'on eſt. Et cette maxime eſt ſi vraie, que quoique vous diſiés ſur la fin de vôtre Nouvelle, je ne puis croire qu'à l'heure qu'il eſt, le Duc d'Eſtramène vive bien avec ſa Femme, tant vous me l'avés fait concevoir comme un Homme biſare & ſujet à changer d'humeur.

Je conviens cependant que l'averſion, qu'il a pour la Ducheſſe d'Eſtramène, produit de fort beaux effets, & par l'embaras réciproque, où ils ſont tous deux, & par les conſeils généreux & déſintéreſſés que le Duc d'Olſingam donne au Mari de la Perſonne qu'il aime. Ces deux traits ſont admirables. Le premier fait un jeu fort fin, & donne lieu à démêler des ſentimens très délicats, & très naturels.

Le ſecond pouſſè juſqu'au plus haut point la grandeur d'âme du Duc d'Olſingam. Il n'apartient qu'à vous, Madame, de faire des Héros & des Héroïnes.

Je ſuis touché de la ſurpriſe du Comte d'Hennebury, lorſque ſa Sœur lui aprend qu'elle eſt mariée; & il n'y a rien de mieux que leur converſation; mais tout cela eſt-il aſſés bien amené ? Mademoiſelle d'Hennebury a-t-elle pu ſe marier en France, ſans que ſon Frère l'ait ſu en Angleterre huit jours après ? Les Mariages de ces ſortes de Perſonnes-là font, ce me ſemble, un peu plus de bruit; & le Commerce eſt bien règlé de Paris à Londres.

Je trouve encore quelque choſe à redire dans la ſurpriſe, que vous avés voulu cauſer par l'entrevue du Duc d'Eſtramène, & du Duc d'Olſingam. Je veux qu'ils ſe voient; car je ſerois bien fâché de perdre ce qu'ils ſe diſent, & l'effet de leurs entretiens; mais je ne veux point qu'ils ſe voient dans cette petite Ville d'Italie. Cela ſent trop les Avanturiers de nos anciens Romans. Si je liſois Cléopatre ou Cirus, & que je viſſe un Héros parti pour faire voïage, je ſerois bien ſûr qu'il ne manqueroit pas de rencontrer tous ceux du Roman qui ſe feroient égarés, ou dont on n'avoit point de nouvelles. Il n'eſt pas même permis aux Perſonnages de ces gros Livres-là, de faire une promenade, qui ſe termine ſans avanture, & qui ne ſoit qu'une ſimple promenade. Mais il n'en va pas ainſi dans les petites Nouvelles, qui ſont de-

venues à la mode. On y a ramené les choſes à un vraiſemblable plus naturel. Un Héros s'y peut promener, & voïager ſans faire aucune rencontre; & même il le doit, pour ne pas reſſembler aux Héros antiques. Ainſi il eût peut-être été mieux de conſerver la générosité du Duc d'Olſingam, & de faire trouver enſemble les deux Rivaux par une voie plus ſimple. Celle que vous avés choiſie a encore quelques incommodités; car, par exemple, on ne conçoit pas bien comment un Anglois n'en reconnoît pas un autre à l'accent, lorſqu'ils parlent l'un & l'autre une Langue étrangère. Je ne vous chicane point ſur ce que vous prétendés que le Duc d'Olſingam, & le Duc d'Eſtramène, ne s'étoient jamais vus; mais je crois que ſi l'on vouloit examiner la choſe avec un peu de rigueur, on trouveroit qu'elle ne manque pas de difficulté.

Je viens à la converſation de la Reine, de Madame d'Hilmorre, & de Madame d'Eſtramène. Madame d'Eſtramène me paroît un peu trop aiſée à déconcerter; la Reine aſſés imprudente, & Madame d'Hilmorre moins habile, qu'elle ne croit elle-même. Sur ce que la Reine dit à Madame d'Eſtramène, qu'elle la ſoupçonne d'avoir quelque triſteſſe cachée dans l'âme, il n'eſt point encore tems que cette belle Perſonne ſe mette à pleurer. La Reine de ſon côté ne ſonge pas que Madame d'Hilmorre eſt là, quand elle dit tout net à Madame d'Eſtramène,

qu'elle ne doute plus qu'elle n'ait une forte inclination pour le Duc d'Olſingam. Ce n'êtoit pas là une nouvelle trop agréable à aprendre à Madame d'Hilmorre, ni qui dût produire de trop bons effets pour la Ducheſſe d'Eſtramène. Enfin quand Madame d'Hilmorre veut cacher l'inclination & les ſentimens de ſa Belle Fille, *de crainte*, dites-vous, *qu'on ne vînt à lui reprocher d'avoir ſait violence aux volontés de cette Ducheſſe, auſſi bien qu'à celles de ſon Fils*; je ne trouve pas que ce ſoit avoir une préſence d'eſprit, ni une adreſſe bien ſurprenante, que de dire à la Reine, que l'averſion, que le Duc d'Eſtramène a pour ſa Femme, & les marques, qu'il lui en a données en la quittant, ſont la ſeule cauſe de la triſteſſe où elle eſt; car il me ſemble que c'eſt là juſtement ce que Madame d'Hilmorre a intérêt de cacher. Elle ne peut guères dire plus clairement, qu'elle a fait violence aux volontés de ſon Fils.

Mais, Madame, qu'on oublie aiſément ces petites fautes, quand on eſt à ce bel endroit de la mort du Duc d'Olſingam! Il me touche, & me cauſe encore de l'émotion à la dixième lecture. Ce que j'ai vu de plus vif dans d'autres Ouvrages, me paroît languiſſant, à le comparer à ce morceau-là. Que vous y avés bien marqué, & la douleur des deux Amans, & le progrès, & les différens effets de cette douleur! Que le Cœur de Madame d'Eſtramène eſt bien partagé entre ſa gloire & ſa tendreſſe! Elle

veut sortir d'auprès d'un Homme, qu'elle aime, & qui va expirer, pour ménager toujours sa réputation, ce qui est un peu dur. Ensuite elle embrasse cet Homme mourant, ce qui est un peu emporté; mais ces deux actions sont si bien placées & amenées avec tant d'art, qu'elle feroit une faute de ne les pas faire. C'est ce qu'on apelle des coups de Maître, que des choses extraordinaires & cependant raisonnables. Rien n'est mieux tourné que toute cette fin de la seconde Partie, où vous décrivés de quelle manière s'est formée l'union de Monsieur & de Madame d'Estramène. Le procédé, qu'ils tiennent à l'égard l'un de l'autre, les fait aimer tous deux, & il y a bien de l'adresse à avoir fait succèder ces idées douces & tendres, à celles de la mort du Duc d'Olsingam, qui causoient des mouvemens plus violens.

Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous prier de vouloir bien donner quelques unes de vos heures à écrire l'Histoire du Comte d'Hennebury & de Mademoiselle d'Englastre. Vous nous faites entrevoir que vous en avés quelque dessein. Je vous conjure de l'exécuter; & j'ose même dire que je vous en conjure au nom du Public, qui assurément ne me désavouera pas d'avoir porté la parole, pour obtenir cette grace là de vous.

XIII.

L'ART DE SE TAIRE 1682.

CHAPITRE PREMIER.

Combien l'Art de se taire est au dessus de celui de l'Eloquence.

IL est surprenant qu'on ait donné tant de règles aux Hommes, pour ne leur aprendre qu'à parler; & qu'on ne leur en ait données aucunes pour leur aprendre à se taire. Cependant il y a bien plus d'art à l'un qu'à l'autre, & l'on a beaucoup moins de secours de la Nature pour se taire que pour parler. Combien de Gens naissent grands Parleurs ou grands Orateurs, si vous voulés; & combien peu naissent avec le talent de ne parler point! On a fait un *Art de parler beaucoup sur peu de chose*, & il falloit faire un *Art de parler peu sur beaucoup de choses*. Que la Rhétorique ne vous vante point tant ses Figures! Une Personne ignorante, pourvu qu'elle soit passionnée, va faire honte à Cicéron. Il est vrai qu'elle ne saura pas le nom des Figures, qu'elle aura emploïées, & que Cicéron le saura. Voilà tout l'avantage, qu'aura Cicéron sur elle, pour avoir étudié la Rhétorique. Mais l'Art de se taire est bien autre chose. Ce n'est point la Passion qui l'enseigne, ce n'est

que la Raiſon ; & l'on ſait aſſés combien les leçons de l'une ſont plus difficiles à ſuivre que celles de l'autre. Un Homme, qui ſe taît, raiſonne ; & bien ſouvent un Homme, qui parle, ne raiſonne guères. Voïés les Femmes. Elles ſont naturellement éloquentes. Auſſi ne ſe fie-t-on pas trop à leurs raiſonnemens. J'ai trouvé un nombre prodigieux d'Orateurs, en liſant l'Hiſtoire tant ancienne que moderne. On ne voit que Gens, qui parloient beaucoup, & qui même parloient bien ; mais je n'ai trouvé qu'un Homme, qui ait mérité le glorieux nom de *Taciturne*. Tout le monde tombera d'accord qu'il l'a bien ſoutenu. Il a êté le Chef d'une des plus grandes affaires qui aïent peût-être jamais êté faites. C'eſt Guillaume Prince d'Orange, le plus conſidérable de ces Républicains, qui ont formé les Provinces-Unies. Le Cardinal de Granvelle, zèlé Partiſan de l'Eſpagne, ſavoit bien ce que valoit le ſilence de cet Homme-là ; car quand on lui vint aprendre que les Comtes d'Egmont & de Horn êtoient arêtés, il demanda ſi l'on avoit pris auſſi *le Taciturne*. Comme on lui répondit que non ; *Ah !* dit-il, *on ne tient donc encore rien.* Comparés à Guillaume d'Orange ces beaux Parleurs Cicéron & Démoſthène ; & vous verrés qu'avec toute leur Rhétorique ils ne ſe ſont pas tant fait craindre de leurs Ennemis. Ils ont tous deux fini leur vie aſſés malheureuſement, pour avoir trop parlé ; & je crois que, par leurs dernières paroles,

ils déteſtèrent toutes les autres. Ne fût-ce pas une admirable entrepriſe, que celle que tout un Peuple fit de ne parler guères ? J'entens le Peuple de Lacédémone, qui, dans ſon ſtile ſerré, a dit mille fois plus de bons mots, que le Peuple d'Athène, qui parloit tant. Que Philippe Roi de Macédoine envoyât demander aux Lacédémoniens le paſſage par leurs Terres, ils répondoient à la longue Harangue de ſon Ambaſſadeur : *non* ; & ce *non* les faiſoit plus craindre, que tout ce qu'auroient débité les Orateurs Athéniens ſur cette matière. Tâchons donc à retrouver cet Art de ſe taire, que l'on ſavoit ſi bien à Sparte. C'eſt une des plus belles choſes de l'Antiquité, qui s'eſt entiérement perduë, & à laquelle on n'a pourtant point de regret, quoiqu'on ſoit fort fâché de la perte de beaucoup de ſecrets anciens, qui ne valoient pas celui-là. Mais, lorſque j'entreprends de guérir ceux qui ont la maladie de trop parler, il ſe préſente une ſi grande foule de malades, qu'il faut néceſſairement les ſéparer par petites troupes, pour dire à chacune ce qui lui convient. Nous en ferons une des Femmes, & une des Confidens. *

REMARQUES.

* Pavillon, dit nôtre Mſt. avoir eu deſſein de diviſer *l'Art de ſe taire*, en huit Chapitres, outre ceux des Femmes & des Confidens. Il vouloit en faire un des Amans, un des Auteurs, un des Nouvelliſtes, un des Plaideurs, un des Donneurs de conſeils, & un des Maris. Mais aparament qu'il n'a pas exécuté ce projet, puiſque les ſix autres Chapitres ne ſe trouvent point.

CHAPITRE II.

De l'Art de se taire pour les FEMMES.

VOICI un terrible Chapitre, & je crois que dès le Titre même bien des Gens s'en moqueront. L'Art de se taire pour les Femmes ; c'est comme qui diroit l'Art de ne mourir jamais. Cependant voïons si au hasard des plaisanteries qu'on en poura faire, nous ne gagnerions point quelque chose sur les grandes Parleuses. Premièrement, ce seroit beaucoup si, dans la Conversation, on pouvoit obtenir qu'elles ne parlassent point toutes ensemble. J'admire la facilité, qu'elles ont à se parler toujours les unes aux autres, sans s'entrécouter jamais. Il faut avoir l'Esprit merveilleusement vif, pour répondre à ce qu'on n'a point entendu. Si quelqu'une se taît par hasard pour atendre qu'une autre ait achevé de parler, vous lui voyés l'air inquiet & distrait ; & vous lisés dans ses yeux l'impatience qu'elle a de reprendre la parole. Il y en a qu'on voit qui s'ennuient cruellement pendant le moment qu'elles passent à écouter. Aussi, quand elles se sont une fois ressaisies du droit de parler, c'est un privilége, dont elles font valoir admirablement les avantages. J'avoue que celles-là sont hors d'état de guérir ; mais les autres ne devroient-elles pas du moins pour leur intérêt

commun, convenir de ne parler que les unes après les autres? Pourquoi pardonnent-elles si aisément qu'on ne les écoute point; & si elles veulent être écoutées, que n'écoutent-elles? Est-ce qu'elles ne parlent que pour se décharger la Langue de quelque humeur mordicante & âcre, qui les incommode? Secondement, ce seroit encore un grand point si elles vouloient bien ne repéter que le moins qu'il se pouroit. Qu'une Femme ait été frapée vivement de quelque chose, par exemple de quelque Habit mal entendu, & qu'il lui vienne douze visites l'une après l'autre, voilà douze descriptions de cet Habit, toutes également éloquentes & animées. J'en ai vues qui sortoient exprès de chés elles pour aller répandre par toutes les Maisons de leur connoissance un récit qui leur plaisoit. Heureux ceux qui leur échapoient! Mais me seroit-il permis de toucher à cette source inépuisable de Conversations inutiles parmi les Femmes; à toutes ces menues nouvelles de Jupes, que les unes veulent avoir, de points, que les autres ont achetés, & de mille autres choses aussi considérables? Si tout cela étoit retranché de leurs entretiens, elles seroient bien réduites à avoir plus d'Esprit qu'elles n'en ont d'ordinaire, ou à garder un silence, qui auroit bien plus l'air d'esprit, que cette prodigieuse intempérance de parler sur ces sortes de sujets. Mais quoi! veut-on qu'elles perdent le talent, qu'elles ont, de parcourir en un moment les Gens depuis la

tête

tête jusqu'aux pieds; de deviner le prix de tout ce qu'elles leur voient; de retenir le nombre & la qualité de tous les Habits, qui ont jamais été portés dans une Ville; de pénètrer dans tous les secrets de ménage que l'on peut avoir sur cette matière là? En vérité ces raisons me paroissent si fortes, que j'aime mieux me taire moi-même, que de leur en donner inutilement des leçons.

CHAPITRE III.

De l'Art de se taire pour les CONFIDENS.

JE crois qu'il vaudroit mieux aprendre aux Gens l'Art de ne point dire leurs secrets, que d'aprendre à ceux à qui on en confie, l'Art de les taire; mais, comme on est quelquefois pressé de se décharger le Cœur, il faut avoir pitié de ceux qui parlent, & enseigner à leurs Confidens à ne parler point. La raison la plus générale qu'ils aient, pour autoriser leur indiscrétion, c'est que si les Personnes intéressées n'ont pu garder leurs propres secrets, ce n'est pas grande merveille, si eux, qui n'y ont pas le même intérêt, se trouvent encore moins en pouvoir de les garder. Mais, ne leur en déplaise, cette raison n'est pas bonne; car si je confie mon secret, c'est qu'il faut que je me soulage, en le confiant; que c'est une chose, dont je suis si plein, qu'elle m'échape;

qu'enfin il faut que j'en parle. Mais celui à qui je la confie, n'en eſt pas ſi incommodé que je l'étois. Il reçoit avec tranquillité ce que je lui dis le plus ſouvent avec beaucoup de mouvement & d'agitation. Si je me ſuis trahi, ç'a été par trop de chaleur; & s'il me trahit, c'eſt de ſang-froid. Mais quelle obligation avons-nous aux Gens des ſecrets qu'ils nous confient, parce qu'ils ne les peuvent garder? A la vérité, on ne leur en a pas beaucoup; mais ſi on ne leur eſt fidèle par reconnoiſſance, il faut du moins l'être par pitié. Ce ſont de pauvres Gens, qui n'ont pu s'empêcher de parler, & qui ſont bien à plaindre. Que ſavons-nous? Il nous en peut arriver autant. Je dis bien plus. Cette légèreté même, avec laquelle on nous a dit des ſecrets, eſt une raiſon pour nous les faire mieux garder; car nous n'aurons pas trop d'honneur à nous vanter de la confiance, qu'on a eue en nous. On peut donc découvrir un ſecret, quand il eſt tel qu'on s'en puiſſe faire honneur. Non; cela ne va pas ſi vîte. J'avoue qu'on a beaucoup de peine à ſe taire, quand la confidence qu'on a reçue, flate nôtre vanité. On a, à chaque moment, ces ſecrets-là ſur le bout de la Langue. Si nous ne diſons pas ce que nous ſavons, nous voulons du moins qu'on ſache que nous le ſavons. Nous prenons je ne ſais combien de manières d'une diſcrétion indiſcrète. Un petit tour d'yeux, un air de ſe taire, un rien, nous ſauve une partie de l'honneur, que

nous ne voulons pas perdre. Et c'eſt peut-être pourquoi ce ſage à qui un Roi demandoit ce qu'il vouloit qu'il lui donnât, répondit : *Donne moi tout ce que tu voudras, pourvu que ce ne ſoit pas ta confidence.* Aparament, tout ſage qu'il êtoit, il craignoit d'en tirer trop de gloire, & de ne s'en taire pas. Cependant, ſi l'on veut conſulter la vanité même, on ne perd rien à bien cacher les ſecrets, dont on eſt dépoſitaire. Le tems vient que tout ſe découvre, & qu'on a mille fois plus d'honneur à être reconnu pour Confident fidèle, que ſi auparavant on eût été connu ſeulement pour Confident.

XIV.

DISCOURS

Prononcé par l'Auteur en 1691. *à l'*ACADÉMIE FRANÇOISE, *le jour qu'il y prit ſéance pour la première fois.*

MESSIEURS,

Comme la grace que vous me faites, n'a point de prix, ma reconnoiſſance n'a point de bornes. Pour défendre le jugement, que vous avés rendu en ma faveur, je ſuis preſque réſolu à demeurer d'ac-

cord du mérite, que vous avés cru trouver en moi; & à sacrifier aux intérêts de vôtre gloire cette modestie, si louable dans les Grands Hommes, si nécessaire dans les autres, & à laquelle je suis peut-être redevable de la place, que vous m'accordés aujourd'hui. Que la vanité de l'Homme seroit excusable, si elle ne se réveilloit jamais qu'en des occasions pareilles à celle-ci; & que la Philosophie auroit de peine à nous désabuser des douces illusions de l'amour-propre, s'il avoit toujours un aussi juste sujet de nous flater! Je sais bien, MESSIEURS, qu'en me recevant parmi vous, vous ne m'avés pas rendu digne de vous. Il n'apartient qu'à Dieu de changer les sujets, qu'il lui plaît d'élire, & de joindre, à sa grace de sa vocation, celle qui les rend capables des emplois auxquels sa Providence les apelle; mais je sais bien aussi que le Public, justement prévenu pour vos décisions, emporté par vôtre exemple & sur la foi de vos Oracles, ne sauroit refuser son estime à ceux que vous honorés de vôtre choix. Si donc quelqu'un de ceux qui sont présens à cette Cérémonie, s'étonne aujourd'hui de voir Saül entre les Prophètes, je le prie de respecter, en ma personne, l'autorité de vos suffrages, & de me permettre de lui dire que, revêtu de la gloire de vôtre choix, il est bien plus aisé que je passe dans le monde pour tel, que vous m'avés supposé, que de faire douter du discernement d'une Compagnie, qui n'a jamais erré jusqu'à pré-

ſent. Enfin, MESSIEURS, ſoit qu'ayant toujours rendu juſtice, vous ayés cru qu'il vous êtoit permis de faire une grace; ſoit qu'après avoir donné tant de preuves de la délicateſſe de vôtre goût dans les Elections précèdentes, vous ayés jugé à propos de ne ſonger dans celle-ci qu'à faire éclater la liberté de vos ſuffrages; permettés-moi, en ce jour le plus beau de ma vie, de ne penſer qu'à ce qui peut exciter mon courage & redoubler ma joie: Que, ſans pénétrer vos raiſons, je regarde ſeulement quels Juges m'ont choiſi, à quels Hommes ils m'ont préfèré, & quelle eſt la réputation de celui dont ils me font le Succeſſeur. Ce n'eſt pas ici le lieu, où l'on doive faire valoir la nobleſſe du Sang de cette illuſtre Mort. Ici le haſard de la naiſſance ne fait eſtimer ni mépriſer perſonne. Auſſi dans la Pompe Funèbre des Défunts, on n'y fait point marcher devant les Images de leurs Ancêtres. On n'y expoſe que leurs Ouvrages. Que par tout ailleurs on pare l'Eloge du Défunt du nom des anciens Seigneurs de Malines; que l'on comte entre ſes Aïeux, celui qui, dans le commencement du ſiècle paſſé, fut Grand-Maître de l'Artillerie de France; on ne doit parler ici que de ce qui le fit admirer pendant ſa vie, & de ce qui le doit faire revivre après ſa mort. Quelle adreſſe de faire également ſoufrir des railleries aux plus impatiens, des louanges aux plus modeſtes; de dire des vérités au milieu de la Cour, ſans nuire à ſa fortune; & de

divertir ceux-mêmes auxquels il reprochoit quelque défaut ! Aimable Cenſeur, dont les Vers ingénieux, purgés de la bile & du fiel de la Satire, ont trouvé cet Art admirable de reprendre tout le monde, ſans offenſer perſonne! Quelle dextérité à manier les ſujets les plus délicats ! Quelle fécondité à ſupléer à la ſtérilité des autres ! Tout devenoit or entre ſes mains ; & les matières les plus communes recevoient de lui des beautés, dont on ne les croyoit pas capables. En un mot, vous avés vu dans ce digne Confrère le fruit des ſoins, que le Grand Cardinal de Richelieu avoit pris de ſon éducation. Celui qui donna la naiſſance à vôtre Compagnie fit élever ſa jeuneſſe ; &, comme ce n'eſt que du côté de l'Eſprit, que vous regardés les Hommes parmi vous, avant même que vous l'euſſiés aſſocié, il pouvoit ſe vanter que vous êtiés Enfans d'un même Père.

Après que cet incomparable Miniſtre, ſous les auſpices de ſon Maître, eût guéri la France de ſes vieilles plaies, envenimées par de longues Séditions ; après qu'il eût fait changer de face à toute l'Europe, déſarmé l'Héréſie, ſecouru nos Alliés, batu nos Ennemis, reculé nôtre Frontière, rétabli les Héritiers légitimes ſur le Trône de leurs Ancêtres, & fait trembler à ſon tour la Maiſon d'Autriche, juſques dans Vienne & dans Madrid ; après tant d'heureux ſuccès voyant qu'il ne lui reſtoit plus rien à faire pour l'honneur & la ſureté de la Patrie ; je crois que ce Grand

Homme, éclairé par son génie, connut enfin (s'il est permis de parler ainsi) qu'il n'ètoit né seulement que pour préparer les voies à celui qui devoit venir. Je crois que dans cette vue, comme si le destin même l'eût fait lire dans l'avenir, sûr du Héros qui devoit paroître; de toutes les actions de sa vie celle dont il s'aplaudit d'avantage, fut d'avoir fondé cette célèbre Académie, où l'on trouveroit dans le tems des Poètes, des Orateurs, & des Historiens dignes de rendre comte à la Postérité des merveilles, qui devoient suivre son Ministère.

Cependant ce grand Ouvrage alloit périr avec son Auteur, si ce savant Chancelier, comme plus près des Evénemens, n'eût encore mieux connu que lui, la nécessité de protéger vos Assemblées, & de recueillir les Muses errantes & désolées, dont il prévoyoit qu'on alloit avoir si grand besoin. En effet, MESSIEURS, quelle différence de ce que nos Pères ont vu à ce que nous voyons aujourd'hui! Nos Pères ont vu la France mandier des Alliés dans toutes les Cours de l'Europe, pour résister aux seules forces de l'Espagne: & nous voyons la France à présent comter à peine cette ancienne Ennemie entre les Puissances que la jalousie arme contre elle. Ils ont vu la fougueuse valeur des François sortir impétueusement de leurs Frontières, pour aller dans les Païs étrangers faire des Conquêtes mal assurées: nous voyons la même valeur, mais mieux conduite, ne

tirer jamais l'épée, que pour unir inséparablement à la Couronne des Provinces toutes entières. Ils ont vu les Conseils éventés, les Finances dissipées faire avorter leurs desseins: nous voyons l'ordre & le secret faire réussir les nôtres. Enfin, ils ont vu souvent la honte des Traités ternir la gloire de leurs Armes: & nous voyons toujours nos Victoires couronnées par la gloire de nos Traités. Nous savons tous à qui nous devons ce merveilleux changement. Mais que le glorieux état, où il nous a mis, ne nous fasse pas méconnoître! Nous serions encore le même Peuple, si nous avions encore les mêmes Maîtres; & il n'est point de Nation, qui ne fût devenue ce que nous sommes, si elle avoit eu le bonheur d'avoir un Prince, comme le nôtre. Quand la Fortune de tems en tems nous a fait perdre de Grands Hommes, a-t-elle interrompu le cours de nos Victoires; a-t-elle retardé nos entreprises; ou plustôt, n'a-t-elle pas prouvé par là que le destin de la France ne dépend uniquement que de la tête qui la gouverne? Ces mêmes vertus, que nous admirons, que les Peuples les plus éloignés révèrent, & que nos Voisins n'ont pu voir sans crainte ou sans envie; c'est à vous, MESSIEURS, à les couronner; &, quand vous m'apellés pour partager avec vous ce noble & difficile Emploi, quoique convaincu de ma foiblesse, animé dans ce moment par votre présence, & ravi de l'honneur que vous me faites, je ne désespère point de marcher

un

un jour sur vos traces, quand vos lumières, votre exemple & vos leçons, m'auront donné assés de force pour vous suivre.

RÉPONSE DE M. CHARPENTIER

Au Discours précèdent.

A*PRÈS la dangereuse maladie, dont je fus frapé l'Eté dernier, je ne croïois pas,* MONSIEUR, *me trouver aujourd'hui en état de vous introduire dans l'Académie Françoise, à la place vacante par le décès de Monsieur de Benserade. La Compagnie a perdu en lui un de ses ornemens. C'étoit un Esprit original, & qui ne devoit qu'à lui seul toute sa réputation. Sans rien emprunter des Anciens, ni même les avoir trop bien connus, il les a égalés; & si l'on aperçoit dans ses Ecrits quelques-unes de leurs pensées, c'est un effet du hasard plustôt que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvoit faire encore quelque chose de nouveau sous le Soleil; & ce caractère de nouveauté lui a été si naturel, que si-tôt qu'il l'a voulu abandonner, il n'a plus été le même; & le commerce, qu'il avoit avec les Graces, demeuroit interrompu, quand il travailloit sur d'autres idées que les siennes. Cette perte,* MONSIEUR, *est réparée par l'union que vous prenés avec l'Académie. L'estime, que vous vous êtes acquise, fait remarquer en vous des talens, qui ne sont pas moins prétieux que ceux de cet illustre Mort, quoiqu'ils soient*

assés différens. Vous avés joint à la vivacité de l'Esprit & au brillant de l'Invention, la variété d'une profonde Littérature ; & la comparaison, qu'on peut faire entre vous deux, justifie ce que Cicéron a pensé de l'Eloquence, quand il a dit que deux Orateurs pouvoient être parfaits, sans se ressembler. La Charge d'Avocat Général au Parlement de Metz, que vous avés exercée avec un aplaudissement universel, les excellentes Pieces de Vers & de Prose, qui vous sont depuis échapées dans le repos de vôtre Cabinet, ont mis hors de doute qu'il n'y a pas de genre d'écrire, où vous ne réussissiés parfaitement. Comme c'est à ce mérite que l'Académie est uniquement attentive dans ses Elections, je ne m'arrêterai point, MONSIEUR, *à considérer en vous l'étroite affinité, que vous avés avec un Ministre, dont l'intelligence & l'intégrité connues font que le Roi se repose sur lui de ses plus importantes affaires, & particulièrement de la conduite de ses Finances, qui sont les nerfs de la Guerre, ou, pour mieux dire, les principaux ressorts de la machine politique. Il ne faut point chercher, hors de vous-même, les choses qui vous rendent estimable. Cependant,* MONSIEUR, *je ne puis m'empêcher de réfléchir sur la mémoire d'un Saint Evêque, avec qui vous avés été si étroitement uni par les liens du Sang. L'éclat de sa piété & de ses autres vertus rejaillira éternellement sur vous ; & tout le Clergé de France, qui le regarde comme une de ses plus vives lumières ; le Diocèse d'Alet, qui a été l'héritage, que le Seigneur lui avoit donné à cultiver ; en un mot, le*

Roïaume entier, qui a si souvent profité de ses instructions & de ses exemples, auront toujours une singulière vénération pour lui, & une estime très-sincère pour tout ce qui porte son nom. Vous savés, MONSIEUR, *que le Cardinal de Richelieu, qui l'avoit engendré en l'Episcopat, a aussi jetté les premiers fondemens de l'Académie ; & , à moins que les choses d'ici-bas ne soient tout-à-fait indifférentes à ces Ames bienheureuses, qui sont en possession de la Gloire, il semble que le Grand Armand ne peut s'empêcher de se réjouir, en voïant entrer dans cette Compagnie, qui a été son Ouvrage chéri, le Neveu d'un Homme qu'il avoit élevé à la première dignité de l'Eglise, & qui a fait tant d'honneur à son choix. N'oserois-je dire,* MESSIEURS, *que ce Grand Cardinal s'aplaudit jusques dans le Ciel, d'une si noble & si utile institution que la vôtre, quand il se représente les avantages que toute la France en retire, soit pour la Prédication de l'Evangile, soit pour la défense de la Justice & des Loix? Quel spectacle pour lui de vous voir occuper une partie de ce Palais auguste, & qu'il vous soit permis désormais de philosopher sous le Dais & dans la Pourpre! Mais avec quel étonnement remarque-t-il que le Fils & l'Héritier de son cher Maître & de son magnifique Bienfaiteur, a bien voulu prendre après lui la qualité de Protecteur de l'Académie Françoise, & se déclarer, par un effet de l'amour des Lettres, le Successeur d'un de ses Sujets? N'est-ce pas par un effet de ce même amour, qui ne s'éteindra jamais dans son Cœur, que, s'intéressant à l'honneur*

de vos Elections, dont il vous laisse la liberté toute entière, il vous exhorte de jeter toujours les ïeux sur les Personnes d'un mérite le plus distingué, sans vous abandonner ni au torrent des brigues, ni au penchant de vos propres inclinations? Et ne s'en est-il pas expliqué de la sorte, lorsque le Scrutin de cette dernière Election lui fut présenté? C'est ainsi que l'Autorité Suprême, qui décide de tout absolument, & qui ne parle que pour être obéie, veut bien vous déclarer ses volontés, plustôt par manière de conseil, qu'en termes de commandement; ce qui marque pour vous de certains égards qui vont, s'il faut ainsi dire, jusqu'à la délicatesse. Trouvera-t-on rien de pareil dans cette longue suite de Monarques, qui, depuis plus de douze cens ans, se sont assis sur le Trône des François? Il faut l'avouer, MESSIEURS, *nos Ancètres ont eu peu de goût pour les exercices de l'Esprit. Nos premiers Rois les ont totalement négligés. Les uns ont retenu longtems je ne sais quelle teinture de Barbarie, qui n'a que trop paru par les cruautés, qu'ils ont exercées sur leur propre Sang. D'autres au contraire se sont plongés dans une mollesse, qui à la fin leur a été fatale, & leur a fait perdre une Couronne, dont leur fainéantise les rendoit indignes. La première alliance des Armes & des Lettres a paru parmi nous sous le régne d'un grand Roi & grand Empereur, dont les glorieuses inclinations auroient eu sans doute tout le succès qu'on en devoit attendre, si les Guerres, qui s'élevèrent entre ses propres Enfans, n'eussent empêché ces heureuses semences de germer.*

D'ailleurs la matière même de l'Eloquence n'étoit pas encore bien disposée à produire de grands effets. La Langue des François, à qui je n'aurois pas osé pour lors donner le nom de Langue Françoise, n'étoit composée que d'un bon Allemand & d'un méchant Latin. Eh! que pouvoit-il sortir d'excellent de ce mélange? Il étoit réservé à LOUIS LE GRAND, *de bâtir le Temple de l'Eloquence Françoise, qui est un Ouvrage d'autant plus admirable, que c'est un pur Ouvrage de la Raison. Ce lieu-ci,* MONSIEUR, *ne retentit que des louanges de ce Prince, qui est l'Auteur de tant de merveilles, & en qui nous trouvons toutes les causes de nôtre bonheur. Tantôt on y célebre son nom sous le titre de Vainqueur perpétuel, tantôt sous celui de Législateur. D'autres fois nous le regardons comme le Défenseur de la Religion, le Vengeur des Rois, l'unique recours de l'Innocence persécutée, l'infaillible suport du Mérite infortuné. Pénétrés de ses vertus, nous en parlons incessamment, & nous n'en parlons qu'avec transport. Vous le verrés,* MONSIEUR, *toutes les fois que vous vous rendrés ici. Vous ne nous prendrés point au dépourvu. L'expérience vous fera conoître que* LOUIS LE GRAND *est le principal objet de nos entretiens, & que tout ce qui ne nous parle point de lui, nous semble indigne de nous occuper.*



LETTRES.

I.

SUR LE MARIAGE DE MADAME B***,

Quand il fut déclaré en 1666.

JE VIENS *d'établir un Ménage ;*
J'ai couché l'un & l'autre Amant,
Et remarqué soigneusement
Quels nés ils portcient au visage,
Devant que les mètre à l'ouvrage ;
Et le lendemain mêmement :
Mais dans tout ce beau Mariage
Onques ne vit de Pucelage.

Pour moi, je ne trouve point étrange que le Mariage, depuis la création du Monde, aïant pris à tâche d'exterminer le Pucelage par tout où il a pu le rencontrer, il se soit enfin résolu d'éviter sa présence, & ait aimé mieux mourir mille fois entre les bras du premier venu, que de donner le plaisir de sa perte à son Ennemi déclaré.

Je n'en ferois pas moins si j'étois à sa place :
Et, quand on a du cœur, on se résout plustôt
A se donner de bonne grace
Une mort, qui nous satisfasse,
Que de faire en public une sote grimace,
Et périr sur un Echafaud.

Je ſais bien qu'il y a encore d'honnêtes Gens dans le Monde, qui ne ſont pas de cet avis, qui tiennent qu'il n'a pas la liberté de mourir, quand il lui plaît, qu'il doit avoir la conſtance & la fermeté d'atendre ſa dernière heure ſans inquiétude; & que, quoi qu'il puiſſe arriver, il faut qu'il périſſe dans les formes. Je ne condamne point leur opinion, pourvû qu'ils avouent en même tems que ces formes ne ſont pas toujours bien obſervées; & que, quand ce vient au fait & au prendre, on trouve fort ſouvent que l'on a enfin paſſé outre, malgré l'intention des Fondateurs.

Ce morceau n'eſt pas toujours HOC.
C'eſt bien pour le trouver que l'Himen ſe conſomme;
Mais quelquefois un honnête Homme
Eſt prévenu par un Eſcroc.
Un petit Himen clandeſtin,
Pour faire ce plaiſant larcin,
S'eſt trouvé plus prompt & plus preſte.
Si bien que l'Himen d'aujourd'hui,
Comme il n'eſt venu qu'après lui,
N'a, ma foi, rien eu que ſon reſte.

Ce n'eſt pas là toutefois ce qui a été cauſe qu'il n'y en a point eu au Mariage d'Iſſoudun. Les véritables raiſons de ce défaut ſont amplement déduites dans les Regitres de la Paroiſſe de S. Jean le Rond, où je renvoie le Lecteur.

Je ne vous dirai point si les restes en sont bons. Comme ils sont réservés pour la bouche du Patron, je ne crois pas qu'il admète persone à cet ordinaire. Ainsi je ne saurois en juger. Pour la Moitié, vous la connoissés comme moi.

C'est une Femme, à qui peu de chose suffit;
Qui, contente de l'Ordinaire,
Plustôt que de chercher une table étrangère,
Pour faire un peu meilleure chère,
Aimera beaucoup mieux, au sortir de son lit,
Demeurer sur son apétit.

II.

A MADEMOISELLE DE S CHRISTOPHLE,

Sur une Pension que le Roi lui avoit donnée en 1671.

JE savois bien, Loupine, qu'en chantant comme vous chantés, il étoit impossible que la Fortune fût toujours sourde à votre voix; mais le moïen de vous conserver les faveurs qu'elle vient de vous faire, c'est d'avoir toujours l'oreille de S. M. Car je vous avertis que, dans toute l'Europe, elle n'entend plus personne, que ceux que ce Prince veut écouter. C'est la seule voie, qui reste maintenant

pour en avoir une favorable audience ; & l'exemple de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne & du Prince d'Orange, qui n'ont pu s'en faire entendre avec deux mille Canons, vous doit faire ſage. Pour vous autres Vertueux, vous êtes ravis que la Fortune ait pris ce parti-là ; car vous y trouverés toujours vôtre compte ; mais pour moi, & le reſte des Fainéans du Roïaume, nous l'aimerions autant ſourde. En vérité, Loupine, n'y avoit-il pas plus de plaiſir, quand elle écoutoit tout le monde, & qu'elle répondoit au haſard ? Cela la faiſoit paſſer, à la vérité, pour aveugle ; mais qu'importe à nous autres qu'elle ſe perde d'honneur, ou non ? Ses faveurs, pour être injuſtes, n'en êtoient pas moins agréables ; & après tout, on lui en avoit plus d'obligation. Mais aujourd'hui qu'elle s'eſt aviſée de ſe mettre en tutèle, & que, pour réformer les abus de ſa conduite paſſée ; elle s'eſt jetée entre les bras d'un Prince comme le nôtre, il n'y a plus moïen de vivre en repos ; & l'on ſe tue à chercher du mérite & de la vertu, qui ſont aſſurément les deux plus belles choſes du Monde, mais les plus difficiles à trouver. Elle a cru peut-être que, devenant plus raiſonable, elle en ſeroit plus eſtimée : mais, l'aveugle qu'elle eſt, ne voit-elle pas que ce Prince tire à lui tout l'honneur d'une ſi ſage diſpenſation ; qu'elle n'a point de voix en Chapitre ; & qu'enfin elle n'a guères plus de part aux diſtributions des biens qu'elle fournit, que la Mine

qui les produit, & le Cofre-fort d'où on les tire ? Aussi depuis ce tems elle a perdu ce qu'elle avoit jadis de merveilleux. Elle ne fait plus rien qui surprenne ; & les changemens qu'elle cause maintenant, sont véritablement aprouvés de tout le monde ; mais ne font l'admiration ni l'étonnement de personne. Si vous pouviés vous mètre à nôtre place, & ne valoir pas plus que nous, vous verriés que c'ètoit autrefois une grande consolation, quand on étoit malheureux, de l'être avec quantité d'honnêtes Gens ; de voir mille beaux talens confondus dans un même état de misère avec notre fainéantise & nôtre ignorance. Où est le tems, où Pauvreté n'êtoit pas Vice ; & où peu s'en falloit même que ce ne fût une marque de Vertu ? Mais, sous un regne comme celui-ci, il y va de nôtre honneur d'être misérables, & il y alloit particulièrement du vôtre, étant tous les jours à St. Germain.

Quand on vit relégué dans quelque obscur séjour,
Où nous tient, malgré nous, le peu de bien d'un Père,
On peut avecque gloire, éloigné de la Cour,
Soûtenir constament une honnête misère :
Mais, quand on a paru devant SA MAJESTÉ,
Contre le Sort, en vain, nôtre vertu s'irrite ;
Le manque de Fortune est toujours imputé
Au défaut de nôtre mérite.

Vous avés beau chanter comme un Ange, ceux

qui vous entendent avec le plus de plaisir, aiment mieux démentir leurs sens & leurs oreilles, que d'accuser le discernement ou la libéralité du Prince.

Et moi-même enfin, c'est tout dire,
Moi qui, comme tu sais, & te prône & t'admire,
Malgré ce que j'ai dit & ce que j'ai pensé,
J'aurois douté toute ma vie
Du mérite de ton génie,
S'il ne l'avoit récompensé.

Maintenant que, par ses bienfaits, votre honneur est à couvert, vous ne devés plus songer qu'à guérir vôtre Rhûme. C'est la seule chose qu'il demande de vôtre reconnoissance; car, quoiqu'il ait la voix publique, il est de trop bon goût pour ne pas souhaiter d'avoir encore la vôtre.

Que la plume des beaux Esprits
Fasse lire aux Peuples étranges,
Par la beauté de leurs Ecrits,
Ses conquêtes & ses louanges!
Il a fait ce qu'il faut pour les bien mériter;
Mais il a, pour les écouter,
Sur un front plein de gloire, une pudeur trop tendre;
Et ce Prince ne sauroit prendre
Aucun plaisir à les entendre,
Que quand tu voudras les chanter.

Chantés-les donc, Loupine, à l'envie de la Re-

nommée ; mais ne le prenés pas sur le même ton. Comme vous ne sauriés faire autant de bruit qu'elle dans le Monde, réservés-vous pour la Chambre & pour le Cabinet. Vous êtes toutes deux bien obligées à faire votre devoir sur son chapitre, puisque, sans lui, l'une n'auroit pas le mot à dire, & l'autre ne seroit pas bien dans ses affaires. Ainsi, Loupine, faites de vôtre mieux pour divertir quelquefois ce Prince. Tous les tems n'y sont pas également propres. En effet, de l'air dont il s'y est pris (ceci soit dit entre nous,) j'apréhende bien que le cours d'une si belle Vie ne se passe pas tout entier sans quelque chagrin, & peut-être ce que nous estimons le plus, c'est ce qui lui en donnera davantage.

Oui, Loupine, il est vrai ; sa bonté, ses bienfaits,
Et l'exemple, sur-tout, qu'il montre à ses Sujets,
Pour son propre repos, me donnent de la crainte.
Qu'il sera pour lui douloureux,
Si cet exemple un jour fait tant de Vertueux,
Que son épargne soit contrainte
D'en laisser quelqu'un malheureux !

Voilà la disgrace dont il est le plus vraisemblablement menacé, & celle qui sans doute le touchera le plus sensiblement, son bonheur & son courage le mettant au dessus de toutes les autres ; &, tout bien considéré, elle nous regarde aussi plus que lui.

Mais je ne m'aperçois pas que ma Lettre eſt trop longue de moitié. Excuſés, Loupine, j'ai cru qu'étant auſſi reconnoiſſante que vous l'êtes, vous parler beaucoup de vôtre Bienfaiteur, étoit le plus grand plaiſir que je pouvois vous faire.

III.

A LA MESME,

Qui étoit allée aux Eaux de Bourbon avec Madame de MONTESPAN, *en 1679.*

SUPOSÉ que vous ſoïés malade, & que cet étérnel embonpoint & cette face reſplentiſſante ne ſoient, chés vous, que de faux témoins qui dépoſent en faveur de votre ſanté, pour tromper tous ceux qui vous voïent, & vous dérober la compaſſion de vos Amis; vous ne pouviés choiſir un remède plus agréable, que d'aller à Bourbon de la manière dont vous y êtes allée. Vous en reviendrés, peut-être avec plus de ſanté, mais, ſûrement, avec plus d'eſprit. Ce qui me fâche de ce voïage, c'eſt que vous aïés tant de raiſons de ne point regreter vos Amis, & qu'en l'état où vous êtes, vous ne puiſſiés

REMARQUES.

III. Nôtre Mſt. adreſſe ſimplement cette Lettre : *A une Dame qui étoit allée*, &c.

penser à eux, sans voir le peu que vous avés perdu, en comparaison de ce que vous possédés à présent. Vous nous avés fait un très-grand plaisir de partir sans nous dire adieu, & de nous cacher la joie que vous aviés de nous quiter. Trop heureux, si vous revenés à nous sans chagrin! Vous trouverés une Table toujours prête, mais frugale; une Conversation simple, mais libre; des Plaisanteries peut-être mauvaises, mais toujours innocentes; des Plaisirs médiocres, mais tranquilles; des Amis Bourgeois, mais fidèles, & tous également ravis de vous voir & de vous entendre. Votre Lettre en vieux Gaulois est digne du Siècle d'Oriane. Plût aux Dieux qu'en changeant le langage de ce tems-là, nous en eussions retenu les mœurs, qu'il y eût encore de *Loïaux Amans* & de *Loyales Amies*; que le Notaire & le Curé ne fussent point venus troubler ces petits Clandestins, qui vivoient à l'ombre du mistère, nourris de Plaisirs dérobés! Les Amans vieillissoient plustôt que leur amour, sans avoir jamais senti d'autres maux que l'absence. On ne connoissoit point alors d'autres défauts, que de n'aimer pas; & d'autres crimes, que de n'aimer plus. Ils ne consultoient que leur cœur pour s'engager. Point de conseil, que leur passion. Point d'intérêt, que leur plaisir. Point de sureté, que leur parole. Point de tems, que l'occasion. Point de devoir, que celui de se satisfaire. Avoués la vérité, vous n'auriés pas pesté contre les Hommes

de ce tems-là, comme vous peſtés tous les jours contre ceux de celui-ci ; & vous êtes bien malheureuſe que la race en ſoit perdue.

Qu'une telle perte eſt cruèle !
De cette race ſi fidèle
Il ne reſte que vous & moi.
Mais, pour mon malheur & le vôtre,
Un autre vit ſous vôtre loi,
Et je vis ſous celle d'une autre.

I V.

A LA MESME,

A Uſſé en Touraine.

QUE nous vous ſerions obligés, ſi vous pouviés n'être pas contente au lieu où vous êtes ! Il eſt vrai que vous auriés grand tort ; mais, en récompenſe, cela nous feroit beaucoup d'honneur : &, après y avoir bien penſé, je ne déſeſpère pas que cela ne vous arrive. Ce n'eſt pas toujours une bonne raiſon pour être ſatisfait, que d'avoir ſujet de l'être.

L'Homme biſare en ſes deſirs,
Aux plus dignes objets ſouvent fait injuſtice ;
Et la Raiſon, bien moins que le Caprice,
Eſt ce qui régle ſes plaiſirs.

Vous habités une des plus belles Maiſons de France ; vous avés la meilleure Compagnie qu'on puiſſe ſouhaiter : mais enfin,

Quelque plaiſir qu'on vous fourniſſe,
Vous n'êtes pas mieux dans Uſſé,
Qu'autrefois le prudent Uliſſe
Etoit dans l'Iſle de Circé ;
Cependant ſon âme chagrine
Mépriſa les apas qui devoient le toucher ;
Et ſon cœur préféra ſa Ville & ſon Rocher
Au Palais enchanté d'une Beauté divine.

Après un auſſi grand exemple, que ne devons-nous point eſpérer ? Vous aurés peut-être apris que, durant neuf ou dix jours, j'ai été fort tourmenté de la fièvre.

C'eſt un des Sergens de la mort,
Exploitant par tout ce bas Monde ;
Qui, faiſant dans Paris la ronde,
En paſſant, eſt venu m'avertir de mon ſort ;
Et qui, craignant pour moi l'aſſurance que donne
Une trop conſtante ſanté,
M'a bien voulu, par charité,
Signifier l'Arrêt, parlant à ma perſonne,
Qui, contre tout vivant, doit être exécuté.

Il eſt vrai que j'ai obtenu une ſurſéance. J'ignore de combien elle ſera, mais je ſuis ſûr qu'elle ne ſauroit être

être fort longue. Les nouvelles ſont ſi publiques & ſi glorieuſes, que je ne doute pas qu'elles ne ſoient venues juſques à vous.

Nos Gens, avec honneur, ont fourni leur carrière.
Trois fois nos Ennemis ont été bien batus;
Et les Allemans morfondus
Abandonnent nôtre frontière,
Et s'en revont comme ils étoient venus.

Monſieur le Prince d'Orange, ſuivant ſa louable coutume, a levé le ſiége de Limerik; & la raiſon eſt que Limerik n'a pas voulu ſe rendre.

Or ce Prince, à ce que l'on dit,
A la conſcience ſi bonne,
Qu'il n'a jamais forcé perſonne:
Quand on lui réſiſte, il mollit.

V.

A UNE DAME,

A qui il avoit montré ſon derrière.

VOUS ferés tel jugement qu'il vous plaira des dernières actions de ma vie; mais, pour moi, je

vous avoue * qu'après avoir inutilement emploïé l'Amour-propre à chercher des raisons pour les justifier, je n'y ai trouvé, quoi qu'il ait pu faire, que des sujets de repentir.

Car enfin, malgré moi, je me suis fait connoître ;
Et vous m'avés vu, belle Iris,
Assurément, tel que je suis,
Mais non tel que je voudrois être.

Quoique je fasse profession de ne rien avoir de caché pour mes Amis, j'avoue pourtant qu'il y a de certaines choses que l'on doit cacher à ses Amies, ou, pour le moins, ne les leur montrer que bien à propos.

Quoi que l'on veuille dire, il n'est pas toujours fête ;
Il faut bien observer & le tems & le lieu,
Prendre l'occasion d'un heureux tête à tête,
Et se recommander à la grace de Dieu.

Tout cela n'aïant point été fait, vous avés raison de vous plaindre, & de prendre pour une indiscrétion, ce qui changeroit de nom en une rencontre plus favorable : mais vous vous étonnés, dites-vous, que celui que vous croïés la

REMARQUES.

* Les Imprimés portent : *Je vous assure.*

Sageſſe & la Vertu même, ait été capable d'une telle folie.

Ce que vous m'eſtimés, je le ſuis en effet ;
Et, quoi qu'en diſe vôtre vue,
Son faux raport vous a déçue ;
Mais c'eſt que la Vertu, quand elle eſt toute nue,
N'eſt pas ſi belle qu'on la fait.

Si cela ne vous ſuffit pas, ſongés, s'il vous plaît, que pour la conſolation des foibles, comme vous, la Providence Divine permet que les Grands Hommes, comme moi, s'oublient quelquefois, pour les rendre, en quelque façon, égaux à ceux dont les égaremens continuels ne leur donneroient que du dégoût s'ils n'aprenoient de tems en tems, par leur propre expérience, qu'ils ſont plus dignes de commiſération que de mépris.

Quand, par mille actions d'immortelle mémoire,
Ils ont ſignalé leur vertu,
Et qu'ils ont quelque tems vêcu
Dans l'innocence & dans la gloire,
Le Ciel, juſtement irrité
Des vains Autels que l'on leur dreſſe,
Pour rabatre leur vanité,
Les abandonne, enfin, à leur propre foibleſſe.
Alors, ces pauvres Demi-Dieux,
Juſques à ce moment ſi grands, ſi glorieux,

Ne sont plus que ce que nous sommes ;
Et le moïndre accident qu'ils n'auront pas prévu,
Découvre que ce sont des Hommes,
Et, malgré leurs efforts, leur fait montrer le Cu..

Il ne faut point d'autres preuves de cette vérité, que ce que vous vîtes hier au soir. Que cela vous donne donc une juste défiance de vous-même. Aïés inceſſamment devant les ïeux ce que j'ai fait, afin que vous voïés toujours ce que vous êtes capable de faire.

Que le jour l'humaine Prudence,
Observant tous ses mouvemens,
Se pare de ses beaux & graves sentimens
Dont elle dupe l'ignorance
De ceux qui croïent qu'elle pense
Tout ce qu'elle débite en ses raisonnemens :
Sous le masque trompeur d'une fausse constance,
Elle triomphe en aparence
De tout ce que Nature a de dérèglemens.
Mais prenés un peu patience,
Vous verrés de grands changemens.
Suivés-la jusqu'au soir, lorsque, sans défiance;
Seulète, & sans déguisemens,
Elle s'endort pour quelque tems
Dans les bras de la Négligence ;
Vîte, dépêchés-vous ; entrés à son insu ;
Vous lui verrés montrer le Cu.

VI.

A MADAME B***.

AVE'S-VOUS oublié, Madame, le désespoir où vous me vîtes hier ; ou avés-vous pû croire que ce seroit l'adoucir de me faire aller chés vous, pour vous voir jouer à la Bassète ? Quelle consolation pour moi de vous avoir trouvée dans une gaieté extraordinaire, & de vous entendre louer vous-même vôtre beauté ? Vous m'avés laissé sortir sans me dire une seule parole ; & vous savés avec qui je vous ai laissée. La journée d'un Malheureux pouvoit-elle mieux finir ? Quel trouble ! Quelles peines ! Que n'ai-je point souffert ? Il faut, Madame, que vous aïés un grand fonds d'inhumanité, si vous n'en êtes bien contente. Et, si ceux qui m'ont vu ne sont pas persuadés que je vous aime, ils s'y connoissent peu. Mais, Madame, cela ne vous regarde pas. Ils ne sauroient me croire amoureux, sans me croire misérable. La tristesse & le désordre où ils m'ont vu, ne peut leur avoir permis de séparer ces deux choses. Ne vous contraignés point, Madame. Vous voulés me faire mourir, & je ne dois pas avoir de peine à m'y résoudre. Quelle mort peut-il y avoir, qui ne soit préférable à tout ce que vous me faites souffrir.

depuis ſi longtems ? Ce n'eſt pas une exagération ; vous ne le ſavés que trop. Peut-on imaginer quelque choſe que je n'aïe fait pour vous plaire, ou pour me guérir ; & peut-on l'avoir fait plus inutilement ? Dans ces états ſi opoſés, que n'avés-vous point vu de moi ; & de quel œil l'avés-vous vu ? Mais ſi la Paſſion la plus reſpectueuſe, la plus vive & la plus tendre qui fût jamais, n'a pu toucher vôtre cœur, vous ne pouvés pas trouver étrange que toutes vos rigueurs, & la mort même, que vous m'avés fait voir ſi ſouvent & de ſi près, n'aïent pu détacher le mien. Quand on a oſé vous aimer, Madame, peut-on ſe trouver ſenſible à quelque autre choſe ? Vôtre Perſonne, vôtre Eſprit & vôtre Cœur n'éfacent-ils pas juſques aux idées de tout ce qui peut plaire ou divertir ? Cependant, il eſt vrai, Madame, & je ne puis m'empêcher de vous le dire encore, mais c'eſt pour la dernière fois : je ne dois pas me prendre à moi ſeul de l'accablement où je ſuis enfin parvenu. C'eſt dans le fonds, le pur ouvrage de vos mains, ſoit que ma paſſion vous ait plu, ſoit parce qu'on veut rarement ſe défaire d'un Homme dévoué par amour. Enfin, directement, ou par vos manières, aux dépens de mon repos, & au péril de ma propre vie, vous vous êtes toujours opoſée aux efforts que j'ai voulu faire pour vous quiter. Il eſt vrai qu'ils ont été inutiles dans la ſuite ; mais peut-être qu'ils ne l'euſſent pas été dans les commencemens.

Si vous n'aviés afoibli ma raiſon, j'oſe croire qu'elle eût pu alors ſe rendre la plus forte. Les penſées que vous avés eues pour ma fortune, tant de marques d'eſtime & d'amitié que j'ai reçues de vous, ont encore achevé de me perdre. J'avoue, Madame, que toutes ces choſes auroient été d'un prix ineſtimable dans un cœur libre ; mais que ne m'ont-elles point coûté ? Vous ſavés qu'elles ont ſoutenu mes foles eſpérances, & ranimé mille fois mon attachement. Faites-moi juſtice, Madame. Un Homme éperdu d'amour, pouvoit-il avoir la vue aſſés bonne pour pénétrer qu'à travers tant de graces de vôtre part & tant de confiance de la ſienne, il ne ſeroit jamais heureux ? Que ne vous dirois-je point là-deſſus, Madame, ſi je me laiſſois aller à tout ce qui me vient dans l'eſprit ? Mais ne ſais-je point aſſés l'inutilité de mes diſcours & de mes plaintes ; & ne vois-je pas, depuis quelque tems, que vous êtes occupée à tant d'autres choſes, que tout ce que je vous dis vous aigrit ? La perſonne du monde qui vous plaît le moins, n'a qu'à m'interrompre pour être bien reçue, & cette dureté me touche d'autant plus vivement, qu'elle n'a pas toujours été ſi grande. Je vous demande pardon, Madame. La crainte que j'ai de vous fâcher, me fait ſentir que je vous parle trop librement. Vous ſavés que ſi j'ai eu quelquefois de la force pour ſoutenir vôtre colère, j'ai toujours craint de la mériter. Dans ce moment

même, où je n'ai plus rien à ménager, je me trouve également pénétré de cette crainte. Adieu, Madame, adieu. Je prens enfin le parti dont je vous ai parlé si souvent. J'abandonne ma fortune. Je quite Paris & la Cour pour toute ma vie. Je ne saurois y être sans vous voir, ni vous voir sans me redonner à vous; & c'est le seul péril que je puisse craindre en l'état où je suis.

VII.

A MADEMOISELLE ITIER.

IL est vrai, Mademoiselle, qu'il revient en ce Château quantité d'Ouvriers qui infectent cette habitation, à-peu-près comme les Esprits du tems passé. La plus saine opinion, est que ce sont des Ouvriers en peine, qui font ici leur pénitence, & qui ne peuvent être en repos, qu'après que la Dame du logis aura fait faire à leur intention certain nombre de Serrures, de Parquets & de Lambris qu'ils demandent: mais, en récompense, les Vandanges sont fort belles.

REMARQUES.

VII. Mademoiselle *Itier* étoit une célèbre Musicienne.

Ainsi.

Ainsi pour mes plaisirs vous ne devés rien craindre;
Je ne suis pas beaucoup chagrin.
Un honnête Homme est-il à plaindre
Parmi cinq cens poinçons de vin?



Quand on est maître d'une Cave
Aussi pleine que celle-ci,
Je ne connois point de souci,
Qu'avec un tel secours aisément on ne brave.



On peut trouver dans son amour
Une Maîtresse inexorable:
Mais quiconque a moïen de boire tout le jour,
Ne sauroit être misérable.



Toutes les (1) Veuves *&* *les* Blonds
Ont beau courir les Champs, & faire des merveilles,
On se moque de leurs Lignons,
Dès qu'on a vuidé deux Bouteilles.

REMARQUES.

(1) *Veuves, Blonds, Lignons*) Noms propres, dit l'Edition de 1720. Ce sont ici vraisemblablement des noms de Société, qui ne devoient être entendus que de ceux qui composoient la même Société. Le Public n'y comprend rien, & se soucie peu d'y comprendre. Le premier Editeur de cette Lettre eût bien fait de suprimer cette Stance, dont le défaut ne se seroit point fait apercevoir.

Si la malice du Destin
Vient nous affliger d'une absence,
Le mòïen le plus sûr de prendre patience,
C'est de prendre beaucoup de vin.



Après un bon repas, qu'importe
Qui meurt ici-bas, ou qui vit,
Qu'on guérisse Madame Esprit,
Ou bien que la Fièvre l'emporte?



Avés-vous des Procès sans fin,
Estes-vous accablé de dètes,
Ennivrés-vous dès le matin,
Toutes vos affaires sont faites.



Estes-vous seul, c'est un abus
De chercher qui vous désennuie;
Le vin vous divertira plus
Que la meilleure Compagnie.



Veut-on devenir le Monsieur
De la chambre de sa Commère,
On ne peut avoir cet honneur,
Si l'on ne boit comme un Compère.



Enfin, pour être bien traité
De l'incomparable (1) *Minète*,
Ne lui contés jamais fleurète;
Buvés toujours à ſa ſanté.

Voilà, Mademoiſelle, une partie des plus belles choſes qui ſe peuvent dire ſur le Vin, & dont je ſuis redevable à l'exemple que vous m'avés donné, & aux leçons que vous m'avés faites.

VIII.

A MADEMOISELLE...

Sur le Mariage de ſa Sœur.

LE Mariage étant un divertiſſement que les honnêtes Gens prennent communément, j'avoue, Mademoiſelle, que Mademoiſelle vôtre Sœur a pu le mettre de ſes plaiſirs, & qu'en cela, elle n'a rien fait de contraire à l'exemple de ſes Grand'Mères, depuis un tems immémorial. Mais, entre nous, Mademoiſelle Bourgeon, dont la pudeur étoit ſi fière & ſi glorieuſe par la dépouille de tant de libertés,

REMARQUES.

(1) *Minète.*) C'eſt aparament un nom d'amitié que l'on donnoit à Mademoiſelle *Liter.*

a-t-elle pu ſe réſoudre de laiſſer mener la ſienne en triomphe juſques aux pieds de nos Autels ? Si les Deſtins avoient réſolu de la ſoumèrre, ne valoit-il pas mieux qu'elle cachât ſa défaite aux ïeux de l'Univers, & qu'elle n'eût de témoin de ſa chûte, que celui qui la cauſe, & les Dieux qui l'ont permiſe ? Puiſqu'elle ne pouvoit éviter de ſe rendre, il ne falloit pas choiſir l'Himen pour cela ; de tous les Dieux de ſon métier, c'eſt le plus incommode, & celui qui publie le plus hautement la honte de ſes Eſclaves. J'en connois un autre, de qui elle a toujours été aimée, & qui, malgré ſon ingratitude, auroit été ravi de la vaincre ſans éclat.

Plus ſûrement qu'Himen aux Plaiſirs il conduit.
Si vous interrogés ſes ſujets de Bourgogne,
Ils vous diront qu'il fait beaucoup plus de beſogne,
Et qu'il ne fait pas tant de bruit.

Vous me dirés peut-être, qu'après avoir fait lever trois ſiéges conſidérables, & ſoutenu celui-ci par une belle & longue réſiſtance, Mademoiſelle vôtre Sœur a forcé les Gens à lui accorder une capitulation digne de ſon courage.

Mais quiconque ſe rend, encor qu'avec vigueur
Il ait diſputé la victoire,
Il a bien moins fait pour ſa gloire,
Que pour celle de ſon Vainqueur.

Enfin, Mademoiſelle, j'ai peur qu'un ſi malheureux exemple ne vous corrompe. Ce n'eſt pas que je prétende interdire à une belle Femme toute ſorte de tendreſſe ; mais il ne faut pas pouſſer cela trop loin ; & je crois qu'elle ne doit aimer ſes amis que juſqu'aux Autels excluſivement.

Mais vous y tomberés ſans doute avec le tems ;
Car c'eſt un vice de Famille,
Que vous tenés de Mère en Fille,
Pour faire enrager vos Amans.

Pour moi, je ne vois rien de ſi cruel pour la Société, & de ſi contraire au droit des Gens, que le Mariage d'une belle Perſonne.

L'Himen eſt un Dieu délicat,
Dont l'injuſtice eſt manifeſte :
Il prétend le premier mètre la main au plat ;
Et, quand il eſt ſou, cet Ingrat
Ne veut pas ſeulement qu'on tâte de ſon reſte.



IX.

A DEUX DAMES PARESSEUSES.

JE fais, Mefdames, avec quelle auftérité vous pratiqués la règle de vôtre bienheureufe Pareffe, & que, pour tous les biens du monde, vous ne voudriés violer le vœu de Fainéantife que vous avés fait entre mes mains. Auffi n'eft-ce pas pour vous le faire rompre, que je vous donne la fatigue de lire celle-ci, mais feulement pour vous délivrer de quelques fcrupules, dans lefquels une Pareffe fuperftitieufe, comme la vôtre, pourroit vous faire tomber.

Quoiqu'une bonne Pareffeufe
Ne connoiffe point d'autre bien
Capable de la rendre heureufe,
Que celui de ne faire rien,
Elle peut toutefois, étant bien à fon aife,
Le Cu dans une bonne chaife,
Ou la Tête fur fon chevet,
Permètre qu'un Galant la cajole & la baife,
Ou faffe pis, s'il eft difcret;
Pourvu que celui qui le fait
Soit un vifage qui lui plaife.

Quoique l'Indolence & la Fainéantife foient les

principales vertus de vôtre tranquille profeſſion, néanmoins, en toute ſureté de Pareſſe, vous pouvés recevoir des Billets doux avec plaiſir, les lire avec émotion, & les ſerrer avec ſoin; pourvu que vous n'y répondiés que rarement, ſi ce n'eſt lorſque le jeu vous plaît, & que la partie eſt liée.

Quoique l'emploi ſoit aſſés doux,
C'eſt, ſans doute, trop entreprendre,
Que de donner un rendés-vous,
Et ſe charger encor du ſouci de s'y rendre;
Mais, ſi l'occaſion vous vient tâter le poux,
C'eſt une ſotiſe, entre nous,
De ne pas ſe donner la peine de la prendre.

Car je crois, Meſdames, que vous ſavés que de toutes les occaſions qui ſont au monde, il n'y a que celles d'amour qui ne ſont point chauves; & que cela fut ainſi ordonné par l'Amour même, en faveur de la Pareſſe, ſon aïeule maternelle, de peur qu'elle & les ſiens ne fuſſent privés du plaiſir de jouir de ces ſortes d'occaſions, s'il y avoit tant de peine à les prendre.

Aller au-devant d'un Amant,
Contrefaire la langoureuſe,
Et minauder à tout moment,
Pour paroître plus gracieuſe,

C'est un métier certainement
Indigne d'une Paresseuse.
Mais résister obstinément
Aux douceurs d'une ame amoureuse,
Et ne vouloir pas seulement
Consentir qu'on nous rende heureuse;
Aimer mieux éternellement
Etre seule, triste & rêveuse,
Que suivre la pente jöieuse
De son propre tempérament:
Cette vie, à mon jugement,
Est, tôt ou tard bien ennüieuse,
Et trop pénible, assurément,
Pour une jeune Paresseuse.

J'avoue que dans les Statuts de la pure Nonchalance, il est très-expressément défendu à toutes celles qui, comme vous, veulent vivre & mourir sous les douces loix d'une rigoureuse Paresse, de quelque taille, beauté, & condition qu'elles puissent être, d'avoir jamais, dans tout le cours de leur vie, aucun soin de leur Ménage, atache pour leurs Maris, ou inquiétude pour leurs enfans; semblablement de faire, en quelque tems que ce soit, des visites de devoir, de cérémonie, ou de parenté; bref, de se mêler d'autre chose dans le monde, que de ce qui se fera entre les rideaux de leur lit, & les murailles de leur chambre. Cela n'empêche pas

toutefois qu'une véritable Fainéante, ſans enfraindre ſon obſervance, ne puiſſe ſe ſervir de l'indulgence accordée de tout tems aux néceſſités de ſon ſexe.

Si quelqu'un, à ſon gré, vient lui faire la cour,
Rien ne l'oblige alors d'être fort rigoureuſe.
Quand on ne fait rien que l'amour,
On n'en eſt pas moins Pareſſeuſe.

Voilà, Meſdames, les ſcrupules qui auroient pu aſſurément vous faire de la peine, étant auſſi pareſſeuſes, auſſi jeunes, & auſſi ſaines que vous êtes; ſi la charité que l'on doit avoir pour ceux de ſa Secte, ne m'avoit fait ſortir de la profonde oiſiveté où je ſuis, pour accommoder, ſuivant la véritable explication de nos maximes, les plaiſirs de vôtre âge, & les devoirs de vôtre profeſſion. Adieu. Je m'endors; ainſi ſoit de vous.

X.

A MADAME....

QUOI! Parce que Mademoiſelle vôtre Sœur ſe fait Religieuſe, faut-il que vous ſoïés au déſeſpoir? Ne peut-on vivre contente dans le monde ſans avoir une Sœur? Eſt-ce un ſi grand malheur de perdre l'eſpérance d'avoir un Beau-Frère, & le plai-

ſir de partager avec lui la ſucceſſion paternèle ? Il n'eſt pas permis, Madame, d'aſſiſter à l'Autel en habit de deuil, & de pleurer ſur la victime.

Pleine de l'eſpoir du Chrétien,
Elle ſuit un Dieu qui l'apelle ;
Vos pleurs ne ſerviront de rien.
De quoi vous plaignés-vous, & quel tort vous fait-elle?
Vous aurés beaucoup plus de bien,
Et vous n'en ſerés pas moins belle.
Etoufés au pluſtôt d'inutiles ſoupirs :
De ſes dons, entre nous, le Ciel fait un partage.
Elle vaincra le monde, en fuïant ſes plaiſirs ;
Et de ce même Monde, en réglant vos deſirs,
Vous en ferês un bon uſage.

Mademoiſelle vôtre Sœur n'eſt pas tant à plaindre que vous penſés. Elle eſt morte, à la vérité, pour la Famille ; mais c'eſt d'une mort volontaire à ſon égard, précieuſe devant Dieu, & que les hommes apellent civile, parce qu'on ne ſauroit rien faire de plus honnête & de plus obligeant pour ceux qui reſtent.

Conſentés que l'Epoux, dont ſon ame eſt charmée,
Jaloux de cette bien-aimée,
Pour la poſſéder ſeul, la conduiſe à l'écart ;
Et ſouffrés que ſa foi, plus vive que la nôtre,
Choiſiſſe la meilleure part,
Et qu'elle groſſiſſe la vôtre.

Comme une disgrace n'arrive jamais seule, le Ciel vient de mètre vôtre patience à une épreuve bien plus rude. Vous venés de perdre ce que vous aimiés le mieux dans le monde. Le dirai-je, Madame? Vous n'avés plus de Perroquet.

Ce petit animal plein de sens & d'esprit,
N'entendit rien qu'il ne comprît;
Parla si bien François tout le tems de sa vie,
Que, si tout son mérite avoit été connu,
Assurément il auroit eu
Une place à l'Académie.
De tous les Perroquets, c'étoit le plus charmant:
Même à mordre il avoit une grace infinie,
Rongeoit les meubles proprement,
Et ne crioit que rarement.

Parmi ceux qui ont quelque connoissance de cette avanture, la plus commune & la plus saine opinion veut pourtant qu'il ne soit pas mort; mais qu'aïant trouvé la commodité d'une fenêtre ouverte, il a pris le tems de vôtre absence pour aller voir ses Parens à l'Amérique. Depuis ce malheur, vôtre maison est si triste & si affligée, que je ne vous conseille pas d'y revenir.

Aussi-bien, que trouveriés-vous?
Madame Anne pendue; une Cage déserte;
Des Valets désolés, qui pleurent vôtre perte.

Fuïés loin de ces lieux le céleste courroux.
Quand, pour se consoler d'un mal qui désespere,
Il ne reste plus qu'un Epoux,
Un Epoux ne console guère.

Vous aurés le chagrin de remarquer sur le visage de tous vos Amis, une joie maligne de se voir enfin délivrés d'un Rival si chéri. Eh ! Madame, n'ont-ils pas raison ?

Pour lui vous avés fait mille & mille injustices.
De tant d'honnêtes gens à vous plaire empressés,
On ne connoît que lui, dont les heureux services
Aïent été récompensés.

X I.

A MADAME *DAMON*,

Sur la mort de son Chien MOUFLE.

JE ne prétens pas, Madame, essuïer vos larmes, vous les croïés trop justes ; & la Philosophie n'a point encore imaginé de consolation pour un malheur comme le vôtre. Il ressemble à ces maladies extraordinaires, dont les causes sont si bisares, que toute la Médecine n'a pu les prévoir, & pour lesquelles, par conséquent, elle n'a pu donner des remèdes.

Pleurés, pleurés, Madame, & fondés-vous en eau;
La Parque inexorable a mis Moufle au tombeau,
Et ne vous laisse plus, après ce coup funeste,
Qu'un dégoût éternel pour tout ce qui vous reste.

En effet, qu'est-ce qu'un Mari? Un Grondeur en titre d'office, qui fait très-mal son devoir, & qui empêche, autant qu'il peut, que les autres ne le fassent. Qu'est-ce que des Enfans? Un fardeau dont la Nature nous accable, & dont l'honneur nous empêche de nous défaire, des Créanciers impitoïables qui nous suivent par tout, envers lesquels on n'est jamais quite, quoiqu'on les païe tous les jours. Qu'est-ce que la Santé? Un bien dont la possession ne se fait presque pas sentir, & dont la perte nous désespère. Qu'est-ce que la Beauté? Un avantage d'un moment, qui met la vertu en grand danger, qui fait la tentation de tous les Hommes, & la jalousie de toutes les Femmes. Qu'est-ce que des Amans? Des importuns qui demandent ce qu'on ne veut pas leur donner, ou des Ingrats qui se lassent de ce qu'on leur donne. Qu'est-ce que les Richesses? Une chose très-difficile à acquérir, aussi malaisée à conserver, & dont presque personne ne sait faire un bon usage. Enfin, qu'est-ce que la Vie? Un chemin plein d'épines, qui nous conduit à la mort. Voilà, Madame, ce qui vous reste, & ce que vous possédés encore, tel à-peu-près que vous le pouvés souhaiter; mais, en vérité, tout cela est si peu de

chose en comparaison de *Moufle*, qu'on ne doit pas s'étonner si vous êtes inconsolable.

Si Moufle, avec tout son mérite,
Est sur les rives du Cocyte ;
Si, malgré tous vos soins, vous l'avés vu périr,
Pourquoi, nous autres pauvres Hommes,
Pleins de défauts comme nous sommes,
Nous plaindrons-nous qu'il faut mourir ?

Je sais bien que vôtre passion pour cet incomparable *Moufle*, vous faisoit croire qu'il ne devoit jamais mourir que sur vôtre tombeau ; mais, si en cela le destin ne lui a pas rendu justice, il a prétendu vous faire grace ; si toutefois c'est une grace de vous obliger de survivre à un Chien que vous avés tant aimé, quoi qu'il en soit, une mort si glorieuse lui auroit moins fait d'honneur, que les larmes que vous répandés pour lui.

Enfin, Moufle, l'honneur des Doguins d'aujourd'hui,
Chargé de vos baisers, a passé l'Onde noire.
Ah ! Que de gens mètroient leur plaisir & leur gloire
A vivre & mourir comme lui.

Voici, Madame, une Epitaphe que je vous envoie, & que vous ferés graver sur le tombeau du pauvre défunt, si vous le jugés à propos.

Je fus, en mon vivant, fort aimé d'Uranie;
Mais, comme en ce bas Monde on n'aime pas toujours,
Crainte de voir finir de si tendres amours,
J'ai voulu sortir de la vie.
Aprenés, bienheureux Amans,
Qu'il n'est point d'amour éternèle.
Quand on ne veut point voir sa Maîtresse infidèle,
Il ne faut pas vivre longtems.

XII.

A MADAME....

VOUS *avés raison, je me rens.*
On oublie aisément, & malheur aux absens:
C'est un destin commun, rarement on l'évite;
Mais, qu'il soit fait pour vous, je n'en suis pas d'acord.
Les absens n'auroient jamais tort,
S'ils avoient tous vôtre mérite

Vous avés une très-juste idée de la foiblesse humaine. Nous ne sommes ordinairement émus que par les objets que nous touchons. Nôtre Cœur ne se prend que par nos ïeux; &, (1) comme la plufpart

REMARQUES.

XII. Dans l'Edition de 1720, ces Vers suivent le premier couplet de Prose. Nous donnons la Lettre telle qu'elle est dans nôtre Mst.

(1) *Comme la plufpart, &c.*) Il y a dans l'Edition de 1720, *Comme presque rien ne se conserve.*

des choses ne se conservent que par les mêmes causes qui les ont fait naître, nous courons risque de perdre nos Amis, quand ils nous perdent de vue.

Il est vrai que nous somnes nés dans un siècle fort ingrat & fort inconstant. Tous les Amis s'en plaignent, tous les Amans s'en désespèrent; mais à l'égard des premiers, ils sont si rares à présent, que le malheur ne tombe presque plus sur personne; & pour les derniers, rien n'est si aisé que d'y remédier.

Qu'ils se gouvernent comme au Jeu;
Quand on leur coupe cu, qu'ils modèrent leur feu:
Et, sans examiner si la chose est permise,
Que celui que l'on quite, au lieu de s'offenser,
Ne songe qu'à recommencer
Avec une autre une reprise.

Vous ne sauriés comprendre la vertu de ce remède, si vous ne l'avés éprouvé.

Ceux qui le connoissent le mieux,
Ne trouvent rien de comparable:
L'usage en est délicieux,
Et le succès indubitable.

Pour des Nouvelles, je n'en ai point à vous mander; vous savés les changemens qui sont arrivés; (1) que

REMARQUES.

(1) *Que de grands Hommes, &c.*) M. le Pelletier quita les Finances, qui furent données à M. de Pontchartrain, dont l'Auteur avoit l'honneur d'être Parent.

de

de Grands Hommes ont abdiqué volontairement, ce qui eſt très-rare, & que Sa Majeſté a choiſi des Sujets dignes de leur ſuccèder, ce qui êtoit très-difficile.

Il ſemble que le Roi, dans ce choix d'importance ;
Ait daigné tous nous conſulter ;
Et, ſans uſer de ſa puiſſance,
N'ait ſongé qu'à nous contenter.

Peut-être que cette Lettre vous paroîtra trop courte ; je ſouhaite que ce ſoit la ſeule choſe que vous y trouviés à dire : mais j'ai de bonnes raiſons pour ne la pas faire plus longue.

Il falloit vous répondre, & d'une telle affaire
C'eſt ainſi que j'ai du ſortir.
Quand on ne ſauroit divertir,
Il faut au moins n'ennuïer guère.

XIII.

A UNE FILLE,

Qui épouſoit un Officier Suiſſe.

IL faut que la République des Suiſſes n'ait pas été bien ſervie dans vôtre Mariage, & qu'elle ait eu de méchans avis dans une choſe qui lui devoit être de la dernière conſéquence. Ces bonnes gens, tout groſſiers qu'ils ſont, ne le ſont pourtant pas encore aſſés,

pour avoir soufert qu'un Homme de leur Nation vous eût épousée, s'ils en avoient été avertis. Il n'est point de Peuple dans le Monde, qui fasse tant de cas de sa liberté; mais, si leur mauvais Génie vous conduisoit quelque jour en leur Païs, que deviendroit cette liberté si chérie, pour laquelle il s'est répandu tant de sang, & donné tant de batailles? Il me semble déja voir dans toutes les Villes des Arcs de triomphe & de superbes Piramides,

Où le nom, dont l'empreinte à mon ame est si chère,
Etant écrit en brillant caractère,
Par ces Peuples rendus plus doux que des moutons;
On y pourra lire sans peine :
A LA CHARMANTE CE'LIMENE,
QUI DOMTA LES TREIZE CANTONS.

Cependant, si ce Mariage fait quelque chose pour vôtre gloire, je doute fort qu'il puisse rien faire pour vôtre plaisir. C'est, à mon sens, un méchant ragoût qu'un Amant Suisse; & je crois que l'Amour, qui s'est si fort étendu par tout le Monde, ne fut jamais en ce Païs; ou, s'il y a été, il n'en est pas revenu satisfait.

Quand on dit que l'Amour dans tous les cœurs se glisse,
Qu'il fait par tout sentir & ses biens & ses maux,
Et qu'il apprivoisa les plus fiers Animaux,
Il en faut excepter le Suisse.

Je tremble pour vous, au moment que je m'imagine qu'il doit vous faire peur, dans le tems auquel les autres donnent plus de plaisir; car, si, dans les premiers mouvemens de ses transports amoureux, il se laisse emporter jusqu'à vous les exprimer en sa Langue naturèle, que l'on a toujours plus en main qu'une autre en pareille occasion, que deviendrez-vous à ces termes barbares, vous qui êtes accoutumée à toute la délicatesse de la Langue Françoise?

Car je ne crois pas que l'on puisse
Me persuader aisément,
Qu'un, je vous hais, *ne soit en François plus charmant,*
Que n'est un, je vous aime, *en Suisse.*

Pourrés-vous bien vous résoudre à prononcer le nom de vôtre Mari; & ne le trouvés-vous point assés rude pour vous faire mal à la gorge? Pourrés-vous bien vous accoutumer à porter le même nom? Et N'apréhendés-vous point que l'Amour vous méconnoisse, quand on vous apellera Madame......? Mais, puisque c'est une affaire conclue, il ne faut plus y penser; & nous ne devons avoir d'autres soins que de chercher les moïens d'adoucir les chagrins qui vous sont préparés. Si vous me jugiés propre pour cela, je m'offrirois, avec la plus grande joie du monde, à vous rendre ce bon office.

Souffrés que j'espère qu'un jour
Vous récompenserés l'ardeur qui me transporte ;
Et vous me trouverés plus constant en amour,
Qu'un Suisse à garder une porte.

Mais, à propos de garde, il me souvient que c'est le mêtier du bienheureux Epoux qui vous est destiné;

Et que, suivant d'une jalouse Loi
Les maximes cruèles,
Il pourroit bien chés vous mètre des Sentinèles,
Comme il en mètoit chés le Roi.

Il n'y a pourtant rien dans cette réflexion, qui puisse m'épouvanter; & je serois plus tranquille que je ne suis, si je n'avois à redouter que sa vigilance, dans le dessein de vous plaire.

L'Amour fait chaque jour de plus hardis miracles,
Et force de plus grands obstacles :
L'œil le plus clairvoïant par son art est trompé ;
Il n'est rien que ce Dieu ne puisse.
Argus êtoit plus fin qu'un Suisse,
Cependant il fut atrapé.

Vous en délibérerés à loisir; mais je vous conjure que ce soit favorablement pour moi. Je vous ai toujours reconnu trop d'esprit, pour craindre que vous

puiſſiés rien donner aux ſcrupules, outre que les règles les plus ſévères de l'honneur & de la bienſéance ne font rien contre moi dans cette rencontre.

Ce grand nom, qui n'eſt que du vent,
Auquel tant de plaiſir chaque jour on immole;
Enfin cet honneur décevant,
Dont les Femmes font leur idole,
Ne s'étend pas ſi loin chés le Sexe ſavant.
Je ſais qu'il nomme Amour un Vice,
Et qu'il défend le Favori
Alors qu'on épouſe un Mari;
Mais il ne défend rien quand on épouſe un Suiſſe.

X I V.

A MADEMOISELLE DE *LA FORESTE*;

Sur ſon Portrait.

O! QUE j'ai été ſurpris ce matin, en voïant le Portrait de Mademoiſelle de La Foreſte entre les mains d'Apollon!

Que de graces, que de merveilles
Ont d'abord frapé mes ïeux!
J'ai reconnu la main des Dieux.

Non, les Mignards n'ont point de ces manières. C'étoit un teint, des ïeux, une taille, un air....

Enfin, Mademoiſelle, c'ètoit vous-même : mais, ce qui eſt bien plus ſurprenant, la peinture ètoit ſi finie, qu'on vous y voïoit juſqu'au fond de l'âme. On vous y voïoit inſenſible, cruèle. Je m'arête tout court, & ne veux pas vous offenſer. Une Muſe avoit écrit au bas du Portrait ces quatre Vers.

Sa vue aux Amans eſt funeſte ;
On n'y voit que méprís, que dédain, que rigueur.
Ce n'eſt point l'aimable Foreſte ;
C'eſt Diane, à ſa mine, auſſi-bien qu'à ſon cœur.

J'ètois ravi en admiration ; je vous voïois, je croïois vous parler : Apollon même ètoit atendri de mon plaiſir, quand les heures impatientes ſont venues l'avertir que l'Aurore ètoit prête, & qu'on l'atendoit pour donner le jour à l'Univers. Alors les Muſes s'ètant retirées, il a jetté ſa couronne de Laurier, en a pris une de Lumière ; &, dans le moment, je l'ai vu Soleil.

» *Je vais faire le tour du Monde,*
» *M'a-t-il dit d'un air tout divin.*
» *J'irai ſur la Terre & ſur l'Onde,*
» *Ce fatal Portrait à la main.*
» *Sa manière eſt toute céleſte ;*
» *Et les plus ſages des Mortels,*
» *En voïant la belle Foreſte,*
» *Nous vont élever des Autels.*

En disant ces paroles, il est parti comme un trait de lumière. J'ai été ébloui de l'éclat qu'il s'est donné; mais je n'en ai pas moins senti la perte de ce beau Portrait que je n'avois fait qu'entrevoir. Triste & confus, je m'en prenois au Destin, quand j'ai vu briller dans les airs un jeune enfant encore plus beau que le jour. Son Arc, ses Flèches & son Bandeau me l'ont bientôt fait connoître. Pour vous, Mademoiselle, vous ne l'auriés jamais connu; il se seroit peut-être fait connoître à vous. Non, il n'est pas possible de s'en défendre, si vous aviés vu, comme moi, sa grace, ses petites manières. Il m'a demandé ce que j'avois: il ne le savoit que trop, puisque c'étoit lui-même qui m'avoit blessé; mais, voïant que je n'avois pas la force de lui répondre, le pauvre Enfant s'est arraché deux ou trois plumes de ses aîles, en a fait un pinceau, & a commencé à vous peindre. O, qu'il est meilleur Peintre qu'Apollon! Mais aussi qu'il est dangereux, & qu'il me fera verser de larmes!

Ce petit Dieu m'a su prendre
En faisant votre portrait;
Il en marquoit chaque trait.
Hélas! peut-on se défendre
Des peints qu'un Dieu nous fait?

X V.

A MADEMOISELLE P. B***. 1678.

IL y a long-tems que je m'ennuie de vous apeller Mademoiſelle, & d'être traité par vous de Monſieur. Je ſuis ravi que vous vous ſoïés auſſi ennuïée de ces noms; & vous avés été heureuſement inſpirée de m'en chercher un moins ſérieux. A dire vrai, ce terme de Monſieur tient un peu trop du reſpect, & vous pouvés le perdre hardiment pour moi, pourvu que vous conſentiés à le remplacer par quelque ſentiment plus agréable. Vôtre embaras ſur ce changement de noms, venoit de la difficulté de m'en choiſir un qui fût joli, & point trop tendre. C'êtoit aſſûrément une affaire.

Mais enfin tout eſt terminé;
Je m'en vais vous cauſer une ſurpriſe extrême.
Ce nom que vous cherchiés, l'Amour me l'a donné.
Quoi, l'Amour! Oui, l'Amour lui-même.
Qui ſe le fût imaginé?
Sans doute on ne s'atendoit guère,
Que dans vôtre conſeil vous duſſiés l'apeller;
Mais le fripon fait bien plus d'une affaire,
Dont il n'eſt pas prié de ſe mêler.

Je gage que vous vous préparés déja à le déſavouer

de

de ce qu'il a fait ; mais je vous aſſure qu'il en a fort bien uſé ; & vous ſavés auſſi bien que moi, qu'il a plus d'égard pour vous que pour aucune perſonne du monde. Voici comme cette négociation a été traitée.

Quand il ſut que vous vouliés bien recevoir un nom, & m'en donner un, il aſſembla tous ſes petits Frères les Amours, pour délibérer là-deſſus. Il leur propoſa d'abord qu'il êtoit tems que nous quitaſſions les noms de Monſieur & de Mademoiſelle. On aporta les Regîtres de ſes conquêtes, & on ſe mit à les feuilleter. Les Regîtres des Conquêtes de l'Amour, vous vous imaginés bien que ce doivent être force Billets galans de toutes les manières. On trouva dans les plus anciens les noms de *mon Soleil* & *ma chère ame*. Les Amours s'éclatèrent de rire.

Cependant ne vous en déplaiſe,
Ces noms furent trouvés fort tendres & fort doux
Par quelques Amours portant fraiſe,
Dont nos Aïeux ſentoient jadis les coups.
Ils regretèrent fort l'antique Prud'hommie,
Qui ne paroît plus dans nos ans ;
*Et les mots emmiélés de m'*Amour, *de m'*Amie ;
Dont on ſe ſervoit au vieux tems.

On trouva enſuite dans des Regîtres plus modernes, *mon Cher* & *ma Chère* ; & là-deſſus :

Un gros Amour, au teint fleuri,
Qui ne connoissoit point de Beauté rigoureuse;
Qui de solides mets s'êtoit toujours nouri,
Et qui savoit duper le plus jaloux Mari,
Et la Mère la plus facheuse;
Cria tout haut : » Mon Cher & ma Chère *sont bons.*
» *Ils expriment fort bien, ils sont du bel usage;*
» *Pourquoi feuilleter davantage?*
» *Ordonnés qu'on prendra ces noms.* «
» *Tout beau, lui répondit certain Amour sévère!*
» *Nos Amans n'en sont pas encore où vous pensés.*
» *Quoi! viendroient-ils sitôt à* mon Cher & ma Chère?
» *S'ils y viennent un jour, ce sera bien assés.* «
» *Vraiment, si j'en êtois le maître,*
» *Repliqua le premier; ils doubleroient le pas.*
» *Vous diriés qu'ils ne font que de s'entreconnoître.*
» *Ces Amans-là n'avancent pas.* «

Malgré l'avis de cet Amour, on continua à feuilleter. On lut les noms de *mon Berger & ma Bergère.* » C'est dommage, dit-on, qu'ils soient trop com- » muns, car ils sont fort jolis. « En même tems on entendit la voix d'un petit Amour, qui dit presque tout bas : *il y a remède à cela.* On se tourna vers lui, & on le vit qui tâchoit à se perdre dans la foule des Amours, où il s'êtoit toujours tenu caché. Mais on l'en tira pour lui demander qui il êtoit : il n'êtoit connu de personne.

Sa phisionomie étoit spirituelle,
Le teint fort beau, l'œil languissant & doux ;
La taille petite, mais belle ;
En un mot, tout fait comme vous :
Fort timide, car, de sa vie,
Le pauvre Enfant n'avoit paru publiquement.
Il rougit en voïant si belle Compagnie ;
Et sa rougeur avoit de l'agrément.

Il dit que vous êtiés sa Mère, mais que, comme cela êtoit secret, il prioit ses Frères les Amours, de n'en rien dire ; & que, si on lui laissoit le tems de reprendre un peu ses esprits, il nous donneroit à vous & à moi, s'entend, un nom dont nous aurions sujet d'être satisfaits. Sitôt qu'il se fut remis, il ajouta qu'il falloit que vous m'apellassiés *mon Berger*.

» A la vérité, poursuivit-il, le nom est commun, » comme vous l'avés déja remarqué ; mais voici le » moïen d'empêcher qu'il ne le soit. Il ne l'apellera » pas sa *Bergère*, mais sa *Musète* ; & alors *mon Berger* » & *ma Musète* seront des noms nouveaux. « *Ma Musète*, s'écrièrent les Amours ! » Oui, *ma Musète*, re- » prit-il d'un petit air un peu plus assuré. Ma Mère » est une vraie MUSETTE.

» *Elle est toute prête à charmer,*
» *Et d'elle-même, elle a tout ce qu'il faut pour plaire :*
» *Mais un Berger est nécessaire,*

» *Quand il s'agit de l'animer.*
» *Si mon avis, Amours, étoit ſuivi du vôtre,*
» *Je crois qu'il faudroit obliger*
» *Et la* Musète *&* *le* Berger
» *A certains devoirs l'un vers l'autre.*
» *Le* Berger *ne dira rien d'amoureux, de doux,*
» *Si ce n'eſt avec ſa* Musète :
» *Elle diſtinguera ſon* Berger *entre tous,*
» *Et pour tout autre elle ſera muète.*
» *De plus, quelque tendre Chanſon*
» *Que le* Berger *à ſa* Musète *inſpire,*
» *Elle ne ſe pourra diſpenſer de la dire,*
» *Ni de la prendre ſur ſon ton.* «

On fut aſſés ſatisfait de la harangue du petit Amour; & tous les Amours ſe ſéparèrent après avoir réſolu qu'on vous propoſeroit le nom de *Musète*, & à moi celui de *Berger*.

Si vous acceptés le vôtre, ſongés, je vous prie, que le *Berger* voudroit bien que ſa *Musète* ne ſe fît point emploïer à des Chanſons triſtes ni plaintives, mais ſeulement à celles où l'on marque ſa reconnoiſſance à l'Amour.

XVI.

A Mr. D. P.

Sur la Lettre qui a paru de lui à Mademoiselle *P. B.*

C'EST *un joli petit Bijou qu'une Musète, & vous ne pouviés donner à vôtre Maîtresse un nom qui lui convînt mieux, & qui eût plus de raport à celui de son* Berger, *que vous vouliés porter ;*

Si ce n'est qu'apeller Musète
Celle qui vous fit faire un discours si charmant ;
Soit parler d'elle foiblement,
Quand elle peut passer pour une Muse faite.

Ma qualité de Rival ne me permet pas de vous louer de tout ce que vous avés dit sur elle ; & je ne trouve pas qu'il soit difficile de bien chanter sur un si bel instrument. Pour moi, qui n'eus jamais vôtre adresse, l'inclination que je me sens pour lui, ne me feroit pas dé-

REMARQUES.

XVI. Cette Pièce & la suivante, furent faites pour répondre à celle qu'on vient de lire. On a cru faire plaisir au Lecteur de les placer ici. Ces deux Pièces ont été publiées dans le *Mercure Galant*, Avril & Mai 1678. *Note de l'Edit. de* 1720.

Les Lettres initiales du titre doivent s'interpréter : *Monsieur de Pavillon*.

ſeſpérer de remporter le prix ſur vous, ſi la voix publique ne vous l'avoit donné avant même qu'on ſût s'il ne ſe préſenteroit perſonne pour vous le diſputer. Il eſt vrai que c'eſt aux Bergers *qui vous reſſemblent à bien toucher les* Musètes, *& que ceux à qui elles ſont chanter d'auſſi belles choſes qu'à vous, ſe peuvent vanter d'exceller en cet art : mais s'il ſe trouvoit des Gens qui, ſans ſe piquer de le ſavoir ſi parfaitement, ne laiſſaſſent pas de pouvoir dire d'agréables choſes ſur elle, & chés qui l'inclination eût fait ce que l'habitude ſeule a peut-être fait chés vous, n'avoûriés-vous pas qu'ils ſeroient en droit de ne vous la pas céder?*

Il en eſt ainſi de nous deux.
Vous êtes plus adroit, & moi plus amoureux.
Et le cœur de nôtre Maîtreſſe,
Que vous touchâtes par adreſſe,
Saiſi peut-être quelque jour
D'une moins aveugle tendreſſe,
Rendra juſtice à mon amour.

Ne croïés donc pas que vous faſſiés toujours d'elle ce qu'un Berger *peut faire de ſa* Musète. *Elle ne ſera pas d'humeur à vous ſuivre par tout, & à ſe laiſſer inſpirer tout ce que vous voudrés. J'eſpère même qu'elle reconnoîtra bien-tôt qu'il y eut de la préſomption & de la témérité de vôtre part, à lui donner le nom de vôtre* Musète, *& à prendre celui de ſon* Berger. *En ce cas,*

J'ai lieu de croire qu'elle ouvrira les ïeux sur la respectueuse passion qui me fait soupirer pour elle, & qui borne mes avantages à la qualité que je prens de son Serviteur. Peut-être douterés-vous au peu d'emportement que je vous fais paroître, que je sois un véritable Rival, & que je combatte vos sentimens par intérêt plustôt que par divertissement : mais sachés que je suis de ceux qui se laissent plus gouverner à leur Raison qu'à leur Passion, & qui ne souffrent patiemment qu'un autre se dise heureux auprès de leur Maîtresse, que parce qu'ils n'en croïent rien, ou qu'effectivement ils ne désespèrent pas d'avoir leur tour. Pendant que vous avés fait paroître la vôtre (1) *sous le nom d'une* Prairie, *& que vous lui avés déclaré vôtre amour en qualité de* Ruisseau, *j'ai gardé le silence : mais, quand j'ai vu que le sien vous rendoit audacieux & téméraire, j'ai cru que le titre de son Amant, qui m'étoit commun avec vous, m'obligeoit à vous parler pour elle & pour moi, & à vous faire remarquer que, tout accompli que vous êtes, vôtre mérite a moins contribué à lui faire accepter le nom de vôtre* Musète, *que sa douceur & le penchant qu'elle a à vous obliger.*

REMARQUES.

(1) *Sous le nom d'une Prairie, &c.*) Il semble que l'Auteur de cette Lettre attribue celle à laquelle il répond à Monsieur de Fontenelle, qui est celui qui a fait parler le *Ruisseau Amant à la Prairie*; malgré le titre qui contredit la conjecture, *D. P.* ne sauroit signifier *de Fontenelle*. Edit de 1720.

Vous étes sur un pied près d'elle,
Qu'elle trouve tout bon ce qui lui vient de vous.
Ménagés bien pourtant une flâme si belle,
Et craignés toujours son courroux.
Une liberté criminelle
Irrite quelquefois le Juge le plus doux.

Non, mon Rival, ne vous prévalés pas tant de sa douceur. Elle remarquera quelque jour elle-même qu'elle a eu trop d'indulgence pour vous; & confuse de l'autorité qu'elle vous aura laissé prendre sur son esprit, loin de vous permettre encore de l'apeller vôtre Musète, *& de vous reconnoître pour son* Berger, *elle s'offensera de la continuation de vos hommages. Cet avis est plus d'un Ami que d'un Rival; & quand il vous aprend à vous maintenir dans les bonnes graces de la Personne que nous aimons tous deux, vous aurés de la peine à croire qu'il vienne de moi, ou du moins vous chercherés long-tems le motif qui me fait vous parler de la sorte.*

Mais vous ne trouverés jamais
Que j'épouse les intérêts
D'autre, en cela, que de Silvie.
Je suis jaloux de son honneur;
Et, m'en dût-il coûter la vie,
Je ne souffrirai pas qu'elle soit mal servie
De qui se dit son Serviteur.

Il semble même que vous aïés eu le dessein de faire

voir le pouvoir que vous croïés vous être acquis ſur elle, & que vous ne lui aïés donné le nom de vôtre Musère, *que pour nous aprendre qu'elle vous apartient, & que vous êtes le* Berger *qui vous en ſervés. Pour moi, j'aurois mieux aimé l'apeller ma* Bergere, *& prendre le nom de ſon* Chien, *puiſqu'au moins elle auroit conſervé par-là le droit de ſupériorité que vous lui ôtés.*

Elle ſeroit toujours Maîtreſſe;
Et, quand je la ſervirois bien,
Le moïen qu'elle pût refuſer ſa tendreſſe
Aux ſoins aſſidus de ſon CHIEN?

Ce ne ſeroit pourtant pas l'intérêt qui me la feroit ſervir en cette qualité. Auſſi ne crois-je pas que cet Animal enviſage dans ce qu'il fait pour ſon Maître, le bon traitement qu'il en doit attendre pour l'avenir. C'eſt pluſtôt un atachement généreux qu'il a pour lui, qui l'engage à faire tout ſon bonheur du plaiſir de lui prouver ſa fidélité.

C'eſt ainſi que j'agis pour la Belle que j'aime;
Je lui ſuis obligé du beau feu que je ſens;
L'honneur de la ſervir m'eſt une gloire extrême;
Et, comme je n'ai point de deſirs plus preſſans,
Que de lui faire aſſés connoître
Que je la reçois pour mon Maître,
Mon cœur par tant d'amour attaquera le ſien,
Qu'un jour ma BERGERE, peut-être,
Voudra conſidérer ſon CHIEN.

Mais, quoique cette qualité de ſon Chien *ait quel-*

que chose de fort ſcumis, je doute qu'elle me permette de la prendre. Tout le Monde n'a pas les mêmes priviléges que vous ; & l'air dont il me ſemble qu'elle me regarde, me fait croire que ce qui nous conviendroit le mieux, ſeroit que je l'apellaſſe ma Joie, *& qu'elle m'appellât* ſon Chagrin. *En effet, je m'aperçois que ma vue ne lui eſt pas moins inſuportable, que ſa préſence m'eſt chère. J'ai donc tort, puiſque je ne ſuis pas mieux auprès d'elle, de vous y vouloir faire paſſer pour téméraire ; & je vois bien que, quoi que je faſſe, elle ſera toujours vôtre* Musète, *& vous toujours ſon* Berger.

XVII.

LA MUSETTE,

A celui qui prend le nom de ſon Chien.

VOUS, *Amant inconnu, Daphnis, Alcidon, ou Damon (car dans la foule je ne vous reconnois point) pourquoi vous mêlés-vous de répondre pour moi à la Lettre de mon* Berger ; *& pourquoi me faire dire des choſes dont vous n'étes pas trop bien inſtruit. Il ſemble que vous tâchiés de me faire trouver mauvais qu'il m'ait donné le nom de* MUSETTE.

Mais ſachés que j'ai mes raiſons
Pour en demeurer ſatisfaite.
Païant, comme je fais, mon *Berger* de Chanſons,
Ne ſuis-je pas une *Musète* ?

Je n'ai pas fait les choses à la légère pour m'en repentir si promptement. J'ai trop bien examiné ce nom avant de l'accepter. Les Amours me l'avoient donné, & cela suffisoit pour m'obliger à y regarder de près. Je sais bien que tout ce qui vient de ces petits Libertins, doit être suspect, & qu'il est bon de voir si l'on ne s'engage point trop en recevant des noms, où tout autre qu'eux n'entendroit point de finesse. Je n'eusse pas reçu celui qu'ils m'avoient choisi, si je n'eusse bien fait réflexion qu'un Berger *peut chanter avec sa* Musète *tant de Chansons tendres qu'il lui plaira, sans qu'elle soit pour cela obligée d'en ressentir la tendresse. Elle est naturellement insensible, comme vous savés, quoiqu'elle inspire de l'amour à ceux qui l'écoutent.*

Par mes sons amoureux on me trouve charmante;
Mais me touche-t-on? Nullement.
Pour mon *Berger* je chante tendrement,
Et ne sens rien de tout ce que je chante.

D'autre côté, il a beau chanter des Chansons tristes & plaintives, je ne partage point sa tristesse. C'est, ce me semble, être assés heureuse; & je ne changerois pour rien ma condition de Musète *en celle de* Bergère *que vous m'offrés. J'avoue cependant que vouloir être* mon Chien, *c'est marquer assés de soumission; mais un* Chien *ne me touche pas: &, si vous en voulés savoir la raison;*

Il eſt cent libertés qu'il lui faut acorder;
Il ne ſauroit exprimer ſes tendreſſes
Que par d'importunes careſſes,
Dont je ne puis m'acomoder.

Ainſi, en qualité de Chien, *vous ſeriés malheureux avec moi. Je ne remarque qu'une bonne qualité dans ces animaux-là; c'eſt la fidélité qu'ils ont pour leurs Maîtreſſes. Mais mon* Berger *m'aïant juré de n'avoir jamais d'autre* Musète *que moi, il faut que je me donne le loiſir d'éprouver s'il ſera fidèle, avant que je puiſſe examiner s'il me ſeroit avantageux de vous écouter.*

XVIII.

LE *CHIEN* A LA *MUSETTE.*

VOUS, Musète, *qui ne m'êtes pas tant inconnue que je vous le ſuis, vous ne devés pas être ſurpriſe ſi, en répondant d'abord pour vous à vôtre* Berger, *je n'ai pu voir ſans murmure, qu'il vous obligeât à porter un nom qui me paroiſſoit peu digne de vous. Je ne doute point que vous n'aïés bien examiné les ſuites avant que de vous réſoudre à l'accepter: mais, puiſque l'Amour vous l'a donné, comme vous en demeurés d'accord, il eſt à craindre qu'on ne ſe perſuade que ce ſoit ce même Amour qui vous ait engagée à le recevoir. Pour moi,*

qui ne connoissoit pas mon Rival, il y a quelque tems, je me préparois à vous dire qu'il est beaucoup de Bergères *qui préféreroient un bon* Chien *à un méchant* Berger : *mais, depuis qu'on m'a su informer de ce qu'il vaut, je vois bien qu'entre le choix d'un bon* Berger *ou d'un bon* Chien, *vous ne trouverés guères à balancer.*

Cependant on n'a jamais vu
De *Chien* devenir infidèle ;
Au lieu que ce n'est pas une chose nouvèle,
Qu'un Berger change à l'impourvu,
Et se fasse une bagatelle
D'en conter à quelque autre aussi bien qu'à sa Belle ;
Quand il le peut, à son insu.

Vous ne l'ignorés pas, belle Musète ; *car il faut chercher à vous plaire, en vous donnant un nom qui vous plaît. Mais vous n'aimés pas, dites-vous, à être caressée d'un* Chien. *Si l'inclination de caresser étoit le seul défaut que vous me trouvassiés, il ne seroit pas difficile de nous accorder. Je ne suis pas de ces* Chiens *dont la grosseur embarasse, & dont le peu de propreté rend les flateries dangereuses pour les Jupes. Mais, quand je serois de ces Barbets mal peignés, qui sont toujours dans les crotes, vous ne seriés pas recevable à vous défendre de me prendre à vôtre service, sur l'importunité de mes caresses ; puisque je consens à me contenter du plaisir de vous regarder de loin, si vous craignés qu'en vous regar-*

dant de trop près, je ne vous sois plus incommode que l'heureux Berger *dont vous voulés bien être la* Musète. *Il est vrai qu'il sait exprimer sa tendresse d'une manière bien plus spirituelle que par des caresses, & qu'un* Chien, *tel qu'il soit, ne peut être compté que pour une Bête. Mais aussi ne prétens-je vous servir qu'en qualité d'un Domestique affectionné, qui saura vous défendre de l'aproche de tous ceux que vous n'aimés pas plus que moi.*

On fait des Soupirans, dont le sot entretien
Est quelque fois plus incommode
Que le badinage d'un *Chien*,
Qu'on peut toujours faire à sa mode.
Vous me pouvés laisser le soin
De leur défendre vôtre porte:
Par ma voix glapissante & forte,
Je vous promets de faire ensorte
Qu'ils n'en aprochent que de loin.

Vous dites aussi qu'un Berger *peut chanter avec sa* Musète *tant de Chansons qu'il lui plaira, tendres ou tristes, sans qu'elle en soit touchée. Mais il me paroît difficile qu'un* Berger *qui vous feroit dire ce qu'il pense, ne vous fît jamais penser ce qu'il vous feroit dire. Car enfin une* Musète *qui peut, comme vous, faire choix d'un* Berger *pour la toucher, peut bien aussi lui répondre sans son aide. Il est des Instrumens qui jouent d'eux-mêmes, sans qu'on en connoisse les ressorts. Et, si l'on en croit quelques*

Philoſophes modernes, les Animaux en ſont des exemples. Je n'oſe pas cependant me déclarer pour eux, car un Chien *auroit trop de raport avec une* Musète ; & *je n'ai garde de me mettre au même rang avec vous. Mais, pour achever de vous répondre, quand vous ajoutés, qu'en qualité de* Chien, *vous ne me rendriés jamais heureux, parce que c'eſt un Animal qui ne vous toucheroit pas ; je tombe d'accord qu'on ne voit guères qu'un* Berger *qui ſache toucher une* Musète : *mais je ne vois pas auſſi que je fuſſe un malheureux* Chien *d'être le vôtre.*

Si je puis vous ſervir, ſans doute
Mon ſort ſera toujours fort doux!
Et, ſi c'eſt un bien qui me coûte,
On ne peut trop païer le plaiſir d'être à vous.

Vous ne ſauriés faire de miſérable, quoi que vous diſiés ; & c'eſt aſſés qu'on vous apartienne, pour ne vouloir changer ſa condition à aucune autre. Vous ne diſconvenés pas auſſi que je ne ſois fidèle ; mais vôtre Berger *ne vous le ſemble pas moins ; & vous voulés attendre qu'il ſoit inconſtant pour ſonger même à m'écouter. Cette réſolution eſt bien avantageuſe pour lui ; &, s'il étoit vrai que vous ne diſſiés que ce qu'il vous fait dire, ſans en rien ſentir, vous ne me renvoïriés pas à ſon inconſtance. Je ne laiſſerai pas d'attendre qu'elle vous ôte vôtre ſcrupule. Et, ſi vous croïés ne pouvoir être ma* Bergère, *pendant que vous ſerés ſa* Musète, *quoique le plus jaloux*

de mon espèce, je vois bien qu'il me faudra laisser jusques-là la plus charmante de toutes les Musètes *au plus spirituel de tous les* Bergers.

XIX.

A MADEMOISELLE DE LA V**.

EST-IL juste que la générosité vous empêche d'être heureuse; qu'après vous avoir offert un Amant sans mérite, je vous donne un Epoux sans bien; &, qu'au lieu de vous mettre en un état qui ne soit pas tout-à-fait indigne de votre naissance & de vôtre vertu, j'abandonne la seule espérance que la Fortune me donne de vous rendre heureuse? C'est cette réflexion qui m'arrête, & qui me fait résoudre à poursuivre mon Procès. Cependant, quelque sujet que j'aïe d'en espérer un bon succès, je soupire continuellement, & je suis malheureux, parce que je suis éloigné de vous. Je ne puis m'empêcher de vous faire part du dessein qu'a eu un Amant malheureux & maltraité par une Belle des plus cruelles. L'expédient est un

REMARQUES.

XIX. Quoique nôtre Mst. donne cette Pièce pour être de Pavillon, on aura peine à croire qu'elle en soit. On pourra bien aussi la regarder comme n'étant pas entière. On ne voit pas trop comment les premières lignes se lient à ce qui les suit.

peu

peu ſingulier, & il achevera de vous convaincre qu'on n'agit pas toujours ſelon le bon ſens lorſqu'on eſt amoureux. C'eſt une belle qui fait l'Eſprit fort, & qui ſe pique d'une grande indifférence. Il vouloit donc la faire peindre au naturel, & l'expoſer, pour ſe venger, dans le lieu le plus public & le plus fréquenté qu'il pourroit trouver, avec ces quatre vers au bas de ſon Portrait, & au-deſſous d'un Moulin à vent arrêté, qui en faiſoit la décoration.

Un Cœur ſans amour, eſt ſans charmes;
C'eſt, à parler plus net, un Cadavre vivant;
C'eſt un Moulin ſans mouvement,
Un Arcenal ſans armes.

Ne trouvez-vous pas qu'il avoit inventé là un admirable moïen pour ſe venger, ou pour la faire venir à la raiſon? Cela me fait ſouvenir d'un Conte que Milord ..... me fit après ſon retour d'Italie, d'un Napolitain qui avoit ſongé que ſa Maîtreſſe le favoriſoit. Il ne manqua pas de lui écrire le ſonge qu'il avoit fait; &, après pluſieurs galanteries à l'Eſpagnole, & autant de petits traits ſur le peu de ſolidité du plaiſir qu'il avoit eu, il finit par ces quatre vers:

Un Amant qui ſe flate étendu dans ſes draps,
Se croit cent fois heureux au milieu de ſes ſonges;
Il s'imagine avoir ſa Belle entre ſes bras.
Qu'eſt-ce que tout cela? D'agréables menſonges.

X X.

A UNE DAME

Qui s'êtoit excusée de venir à la Maison de Campagne de l'Auteur, parce qu'elle avoit un Procès.

J'*AI reçu vôtre Lettre ; elle a mille beautés.*
Que voulés-vous que j'y réponde ?
Vous écrivés le mieux du monde,
Et vous tenés fort mal ce que vous promettés.

*

Vous n'avés pu venir ; c'est une chose claire.
Quand on plaide, on n'est pas maîtresse de son tems,
Et l'on ne fait rien moins que ce qu'on voudroit faire.
Mais le succès fait voir, pour corrompre les gens,
Combien vous êtes nécessaire.
Quoi qu'il en soit, je vous entens :
Vous avés gagné vôtre affaire,
Et j'en ai païé les dépens.

*

Vôtre Eloquence est naturelle ;
Le Stile en est charmant, le tour en est adroit.
Vous avés tant d'esprit, qu'on vous excuseroit
Si vous étiés un peu moins belle.

*

Vôtre intérêt êtoit très-ſenſible & très-grand ;
Vôtre préſence ſeule a fait vôtre victoire.
Oui, vous avés raiſon ; mon Eſprit le comprend,
Mais mon Cœur ne le ſauroit croire.



Je ſais bien que vous voir dans un Procès douteux,
Eſt une Pièce inconteſtable :
Mais, quand vous trahiſſés les plus doux de mes vœux,
Je ſuis trop affligé pour être raiſonnable.



Vous prétendés en vain que tout vous eſt permis.
Si vous vous ſouvenés de ce qu'en cet Automne
Vous m'avés tant de fois promis,
Vous ne croirés jamais, Iris, qu'on vous pardonne.



Nous vivions en ces lieux, charmés du ſeul eſpoir
D'un bien où vos bontés nous avoient fait prétendre.
Si nous êtions déja ravis de vous attendre,
Hélas ! quel eût été le plaiſir de vous voir !



Quoi ! tant de beaux projets s'en iront en fumée !
Que le Ciel que je vais contre vous animer,
Ne pouvant vous ravir la gloire d'être aimée,
Vous ôte le plaiſir d'aimer !

Que le maudit Procès tous les jours renouvelle ;
Ou, pour vous souhaiter tous les maux à la fois,
Puissiés-vous dans l'ardeur que donne un nouveau choix,
Trouver un jour un infidèle,
Aussi beau que vous êtes belle !

Voilà, Madame, des Vers qui, assurément, ne valent pas vôtre Prose. J'aurois souhaité qu'ils eussent été dignes de vous être envoïés, mais un plus habile Homme que moi y eût été bien empêché. Je vous suplie de ne les pas juger selon leur mérite, & de leur faire quelque grace en considération de la bonne intention avec laquelle ils sont venus au monde.

Et, sans perdre de tems en de plus longs discours,
Excusés qui n'a pu mieux faire.
On ne réussit pas toujours,
Quand on a dessein de vous plaire.

XXI.

A MONSIEUR L'ABBÉ *FURETIERE*.

LA Déesse à l'aîle légère,
Qui sait tout, qui fait tout savoir,
Ornera vôtre nom de ce noble pouvoir
Qu'a l'Immortalité d'Homère.

Il est constant, Monsieur, que ce Dictionaire que vous avés entrepris, est une des hardies Productions de l'Empire des Belles-Lettres ; & que vous ne devés pas vous attendre, pour récompense, à une réputation moins solide que l'Auteur de l'Iliade. La précipitation que j'ai de vous le marquer, m'a fait emprunter les deux premiers vers de deux de nos Amis. Le premier est de M. Vergier, le second de M. Charpentier. Passés-moi les deux autres en ce qui regarde la Poësie. Les Muses n'ont point de Lauriers qui ne soient dignes de vous être présentés pour la peine que vous prenés à leur amasser des mots & des expressions pour l'embellissement & la perfection de la Langue Françoise. Le Parnasse, le Public vous en tiendront compte. Mais votre Académie que pensera-t-elle de ce projet ? Je vous l'ai dit, Monsieur, en Homme désintéressé, & à qui l'Envie, comme Académicien, ni comme Auteur, ne sauroient inspirer de jaloux sentimens. Vos Confrères vous donneront de l'émulation à continuer vos explications des mots de la Langue, tant qu'ils croiront qu'elles seront réunies aux Remarques des autres Académiciens, & que le Dictionaire des Quarante ne sera le travail que d'une seule tête. Mais sitôt que vous séparerés le vôtre dans l'intention de le mettre sous vôtre nom, les suffrages qui vous ont été si honnêtement accordés, vous seront refusés. On fera plus, on voudra peut-être vous accu-

ſer de vous être emparé trop facilement de ce qui vous aura coûté ſi cher. Perſonne ne peut vous parler plus naturellement là-deſſus, que M. Charpentier. Il y a ſi long-tems qu'il eſt au fait des cabales de ſa Compagnie, que vous ne pourrés mieux connoître que par lui, la confiance que l'on vous marque aux Conférences pour le Dictionaire. Il peut déja vous en avoir parlé à cœur ouvert; & je ſerois bien de l'avis qu'il m'a fait entrevoir, qui eſt de ne communiquer à chaque Aſſemblée, que les Remarques que vous voulés abandonner à l'Académie; ou pluſtôt de ne vous pas trouver à chaque jour du Bureau marqué pour l'avancement du Dictionaire, ſi vous avés abſolument projeté un pareil deſſein. C'eſt là, certainement, le parti que vous devés prendre, Monſieur, pour ne pas vous attirer toute vôtre Compagnie à dos. Je ſais que la Cabale ſe prépare à vous forcer de lui donner le plan de vôtre Volume, & que M. Mezerai y eſt vivement pouſſé par des inſtructions particulières. Je vous plains dans cette occaſion, & je douterois du ſuccès de vôtre entrepriſe, ſi vous n'aviés de vôtre côté le bruit qui ſe répand, que vous aurés pluſtôt achevé, que l'Académie n'aura entièrement projeté. C'eſt un avantage que le Public ſoutiendra contre le grand nombre, ſi une promte exécution vous rend victorieux: & par-là les Savans ne ſeront pas perſécutés, ſi vous êtes imprimé. En vérité je ne comprens pas la lenteur des

Académiciens; &, s'ils font attention que le Public ne doit pas avoir une opinion avantageuſe de leur promptitude, puiſqu'un ſeul particulier eſt en état de faciliter ſes doutes, lorſque quarante perſonnes ne l'aident pas encore depuis quarante-cinq ans. Je ſerois imprudent d'aprendre à d'autres qu'à vous, Monſieur, que j'ai été introduit *incognito*, il y a trois jours, à l'Académie par M. Racine; & que la Scène qui s'y eſt paſſée en m'a préſence, n'a pas été fort utile à l'enregiſtrement des déciſions que l'on y a faites, puiſque l'on n'a rien arrêté à cette Aſſemblée. J'y ai vu onze Perſonnes. Une écoutoit, une autre dormoit; trois autres ſe ſont querèlées; & les ſix autres ſont ſorties ſans dire mot. Auſſitôt que j'ai été arrivé chés moi, j'ai craïonné cette Aſſemblée ſans quitter la plume que M. Deſpréaux même m'a encore trouvée à la main, en ſortant de l'Académie. Je lui ai lu dans le même moment cette peinture biſare, telle que je vous l'envoie; & vous me ferez plaiſir de ne la communiquer qu'au ſeul M. de Buſſi, à qui vous m'avés marqué que vous avés occaſion d'écrire, ce Juin 1679.

TROUBLE' *d'une fureur Divine,*
Je vois les Muſes, Apollon,
Accompagnés de Mnémoſine,
Se préſenter dans ce ſallon.
Le Grec Charpentier y préſide,
Le tendre Quinault y réſide;

La Fontaine n'y peut parler,
Il dort ; & , prêt à s'en aller,
(1) *Le Chevalier de l'Equivoque*
Le regarde & s'en moque.
Que fait-il après s'être assis ?
Il jure d'un sens fort rassis,
Que lui seul du Dictionaire
Il s'en va remplir la matière :
(2) » *J'ai, dit-il, contre d'Ablancourt*
» *Un Volume qui n'est pas court ;*
» *On en pourra larder l'Ouvrage*
» *Du corps entier.*
» *A d'Ablancourt c'est un outrage,*
» *Si je lui fais mauvais quartier.*
» *Mais que Perrot nôtre Confrère,*
» *Par un langage peu sincère,*
» *Traduise, écrive en retranchant ;*
» *Le procédé n'est pas galant.*
» *Il me prendroit pour plume trop bâtarde,*
» *Si sa Phrase mignarde*
» *Me faisoit admirer Lucien francisé.*
» *Que je me connois mieux en grec dépaïsé !* »

REMARQUES.

(1) *Le Chevalier de l'Equivoque.*) Benserade.
(2) *J'ai contre d'Ablancourt, &c.*) Benserade est Auteur d'une Critique de la Version de Lucien, où il reprend le Traducteur sur ses supressions & sur ses augmentations. J'ai lu des fragmens de cette Critique, écrits de la main même de Benserade. *Note* du Compilateur de nôtre Mst.

Là

Là-dessus Charpentier lui coupe la parole :
» *Vous avés, lui dit-il, l'air d'un Maître d'Ecole,*
» *Avec Ovide, Phédre, & maints autres Auteurs*
» *Que vôtre bel Esprit rend de maigres Rimeurs.*
» *Sur le Parnasse on les voit sans figure,*
» *Errer demi connus, courir triste avanture.*
» *Il est vrai, le Papier, Caractère, Dorure,*
» *Tout en est beau. J'en dis autant de la Gravure.*
» *Mais, quant est du sujet, on n'en dit pas le mot.*
» *Le Livre est tout brillant & le Poète un Sot;*
» *Un Conteur ennuïeux par son plat badinage;*
» *Ecorcheur de Proverbe; Equivoqueur à gage;*
» *Un Plaisant de Balet, à qui le trait pointu*
» *A rendu depuis peu l'esprit presque tortu.* »
« *Morbleu! tortu vous-même, interrompt Benserade,*
» *Je n'ai fait de mes jours Traduction si fade;*
» *Je ne suis écorcheur, ennuïeux, sot, ni plat.*
» *Vous & vôtr'* (1) *Xénophon êtes un mauvais plat.* «

REMARQUES.

(1) *Xénophon.*) Charpentier a fait une Traduction estimée de la Ciropédie de Xénophon. Au reste, il est dit dans une Note de nôtre Mst. que ce qu'on vient de lire n'est que le tiers de la Pièce.



XXII.

A MADAME *DE PELISSARI*,

Sur la Goute qui avoit empêché l'Auteur de l'acompagner à sa Maison de Noisi.

TANDIS qu'avec l'Abbé vous êtes à souhait,
Et que dans vôtre sale basse,
Atendant que la chaleur passe,
Vous riés des Contes qu'il fait,
Je suis au quatriéme étage,
A n'en point sortir condamné,
Atendant que le Ciel me rende enfin l'usage
De l'un des pieds qu'il m'a donné.
Tandis qu'avec un soin extrême,
La contemplative Bournaut
Va jusques dans le chardon même,
Chercher de quoi louer l'adresse du Très-Haut,
Je suis incessamment en doute
Du mal qui me tient arrêté.
Plus j'en connois la vérité,
Plus je tâche de n'y voir goute.
Ainsi, voulant être flaté,
Il n'est point dans ma Parenté
De si sot Raisoneur, que mon esprit n'écoute,
Pourvu qu'il dise que la Goute
Ne fait pas mon infirmité.

Tandis que l'aimable Angélique,
Riche de joie & d'embonpoint,
Faute de meilleure pratique,
S'amuse à ficher quelque point,
Je suis nuit & jour misérable,
Tête à tête avec mon chevet;
Et, si je ne me donne au Diable,
Ce n'est pas faute de sujet.
Tandis qu'on voit (1) la belle Brune
Aller sur la terrasse, aussitôt qu'il est nuit,
Demander du secours aux fraîcheurs de la Lune,
Contre le Soleil qui nous cuit;
Je suis, buvant de la Tisane,
Contraint de demeurer au lit,
Et d'implorer en vain le secours d'une Cane,
Au défaut du pied qui mollit.

Tout ce galimatias veut dire, en langage ordinaire, que je suis au désespoir que vous soïés si bien à Noisi, pendant que je suis si mal à Paris.

Non, Madame, quoi que l'on die,
De vos plaisirs pourtant je ne suis point jaloux;
Mais je voudrois (2) pourtant en faire une partie,
Et jouir de l'autre avec vous.

REMARQUES.

(1) *La belle Brune.*) Mademoiselle Chouart. *Edition de 1710.*
(2) *Pourtant.*) Ce mot se trouve dans ce Vers & dans le précédent, non-seulement dans les Imprimés, mais aussi dans nôtre Mst. Il paroît inutile dans l'un des deux, & ne l'est cependant pas tout-à-fait.

Cela s'entend avec tout le respect que je vous dois, & dont vous savés bien que je ne sortirai ni en Rime ni en Prose.

XXIII.

A LA MESME,

Sur ce qu'elle avoit loué la Lettre qu'il lui avoit écrite à Noisi.

JE VOUS avertis, Madame, que je n'ai fait que copier la Lettre que je vous ai écrite. C'est l'Esprit que vous m'avés fait la grace de me donner, qui me l'a dictée.

Ainsi vôtre erreur est extrême.
Ce n'est point mon ouvrage, & je n'y prétens rien.
Rendés-vous justice à vous-même,
Et reconnoissés vôtre bien.
Dans tout ce que l'on m'a vu faire,
Vous n'y trouverés rien du mien,
Que la passion de vous plaire.
La pureté du caractère
Est le fruit de vôtre entretien.

Cette expression juste & naturelle que vous estimés tant, n'est pas de mon cru; elle n'est à moi que comme la vie & la santé. On est heureux de les avoir reçues, mais on n'est pas louable pour les posséder.

Il n'en eſt pas de même de vôtre amitié. J'ai travaillé la meilleure partie de ma vie pour l'acquérir ; & outre une poſſeſſion qui deviendra bientôt immémoriale, j'ai tous les titres qu'il faut pour y être maintenu à perpétuité. En voici les principaux, que j'ai extraits des archives de ma mémoire.

Premièrement, mille ſouhaits
Expreſſément pour cela faits :
Item, cinq cens mille viſites,
Comptant les grandes, les petites,
La pluſpart du fonds du Marais,
Et partant faites à grands frais :
Vingt & deux Lettres enjouées,
Et par vous-même allouées :
Huit ou neuf cens Vers à-peu-près,
Bons & méchans, mais faits exprès,
Dont plus des trois quarts de commande,
Et le reſte de contrebande :
Dix ou douze mille dinés,
J'entens reçus & non donnés,
Comme vous le pouvés conoître
Des comptes de Monſieur le Maître :
Quatorze accès de fievre pris
Auprès de vous à Montargis,
Dont vous devés me tenir compte
A quelque prix que cela monte,
Atendu que l'indemnité

Que vôtre Sœur m'avoit promise,
A tant & tant été remise,
Qu'à moins de la mettre en chemise,
Ou d'user de quelque surprise,
Je ne crois pas en vérité,
Qu'on touche rien de ce côté :
De plus, cent services frivoles,
Le tout consistant en paroles,
Et qui, faute d'occasion,
Sont restés dans l'intention :
Item, mais en forme autentique,
L'amour que j'ai pour Angélique,
Que j'espere, s'il plaît à Dieu,
Justifier en tems & lieu :
Cent mille petits bénéfices,
Et tout autant de bons ofices
Par moi bien reçus, & de quoi
Ma reconnoissance fait foi :
Environ cinquante voïages,
Quelques-uns contre le bon sens,
D'autres faits en dépit des gens,
Mais tous à vos frais & dépens,
Au péril de nous rendre sages :
Deux cens mille soupirs & plus,
Causés par vôtre longue absence
Que vous pouvés mettre en souffrance,
Atendu qu'ils sont superflus.

Vous voïés, Madame, que tout cela eſt plus clair que le jour, & que le plus grand Chicaneur qui ſoit au monde, ne me ſauroit diſputer vôtre amitié, à moins que de renverſer toutes les maximes du Droit & de la Coûtume. J'aurois encore cent choſes à dire là-deſſus;

Sans compter la preſcription
De dix bons ans de jouiſſance,
Paſſés ſans conteſtation
D'aucun de vôtre conoiſſance.

Je me viens d'apercevoir que le terme de jouiſſance me pourroit faire un Procès en interprétation; c'eſt pourquoi je proteſte de tous dommages & intérêts, en cas que quelque Critique m'inquiète ſur ce mot, atendu que je déclare que je ne m'en ſuis ſervi que par inadvertance, ne prétendant aucunement le tirer à conſéquence, ni en induire aucun fait de ma part, qui puiſſe nuire ni préjudicier à qui que ce ſoit; dont je ſuis prêt de donner acte à toute la Terre, à la première requiſition qui me ſera faite, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe.



XXIV.

A LA MESME.

Relation d'une Assemblée de l'Académie Françoise, en 1675.

JE fus hier à l'Académie, Madame, où j'entendis l'Abbé Tallemant. Sans le flater, il fit des merveilles. Je suis bien aise de vous en prévenir en faveur de la vérité; car peut-être, sur le raport que je vais vous en faire, vous n'en jugerés pas si favorablement; mais n'imputés qu'à mon peu de mémoire, ou au défaut de ma capacité, tout ce que vous y trouverés de défectueux.

Les Députés de l'Académie de Soissons commencèrent la Cérémonie par une Harangue prononcée en ces termes, à-peu-près, par un Squelète en Soutanne, après avoir mouché, toussé & craché.

Messieurs, nous sommes de Soissons,
Gens passablement raisonables.
Nous esperons, par vos leçons,
Devenir un jour plus capables.

Monsieur le Directeur répondit:

Messieurs, soïés les bien-venus.
Nôtre Prince a tant de vertus,

Que nous ne sommes tout au plus
Que ses serviteurs inutiles.
Nos Eloges sont superflus,
Lui-même en a connu l'abus.
Croïés-moi, comptés là-dessus,
Et tâchés d'être plus habiles.

Quand il eut fini au grand contentement de l'Assemblée, Monsieur le Chancelier prit ainsi la parole :

Messieurs, aujourd'hui j'entreprens
De vous montrer, à mes dépens,
Que la vaste Enciclopédie
Se trouve en cette Académie.
Comme en la Personne du Roi
Toute la Grandeur se rassemble,
De même, sans savoir pourquoi,
Toutes les Sciences ensemble
Sont chés nous, à ce que je croi.
Et toutefois, écoutés-moi ;
Un chacun est ici pour soi :
Voïés-vous rien qui leur ressemble ?
Dites, Messieurs, de bonne foi,
Ai-je raison, que vous en semble ?

Tout le monde demeura d'accord qu'on ne pouvoit rien dire de plus à propos sur ce sujet. Ensuite M. Charpentier gesticula un Discours pour prouver

que les Inſcriptions de l'Arc de Triomphe devoient être Françoiſes & non Latines : En voici une copie.

Meſſieurs, les Grecs nous ſont le bec.
Ils ont mis les Grecques en Grec,
Les Latins en Langue Latine ;
Et cela dès leur origine.
Ainſi je conclus qu'en François
Soient miſes celles des Gaulois.
Oui ; mais quelques-uns apréhendent;
Que les Gens venant du Japon,
N'entendent pas notre jargon.
Tant pis pour eux, s'ils ne l'entendent :
On leur dira, s'ils le demandent.

Après que toute l'aſſiſtance eut été invitée de leur faire cette charité, ont crut avoir ſuffiſamment pourvu à ces inconvéniens. M. l'Abbé Cotin ſe leva, & réjouit les Auditeurs de la lecture de quelques Vers à la louange de Sa Majeſté. Vous les pouvés lire ci-après.

Pour louer de LOUIS *la valeur ſans ſeconde,*
J'ai feuilleté l'Hiſtoire, & parcouru le Monde,
Dans l'une, j'ai trouvé quelque peu de Céſars,
D'Alexandre bien moins, & rien qu'un ſeul Alcide,
Et, ſi l'on en excepte Mars,
Le reſte eſt, à mon ſens, une Troupe timide,

Qui craignoit assés les hasards.
Dans l'autre, je n'ai vu que des Rois de Théatre,
Que leur Peuple nourrit, & leur Cour idolâtre.
Qui peut de cet état se laisser éblouir,
Peut aussi louer leur mollesse;
Mais la Gloire est une Maîtresse
Qu'il faut forcer pour en jouir.

On ne lui eut pas plustôt donné les louanges qu'il méritoit, que M. Boyer sortit un rôle de sa poche; c'étoit une seule Scène, par bonheur, de cette belle Comédie de Scipion, à la quelle il travaille, comme à présent vous l'allés voir.

SCENE

De SCIPION & de LE'LIUS.

SCIPION.

Lélius, qui l'eût cru?

LE'LIUS.

Scipion, qui l'eût dit?

SCIPION.

Que l'Amour fût si proche, & si-tôt nous surprît?

LE'LIUS.

Et que par trop charmé des yeux de Dulcidie,
Vous vouliés l'épouser, & l'avoir, quoi qu'on die?

SCIPION.

Que les raisonnemens me font ici souffrir!

Je ne ſaurois jamais m'en priver ſans mourir.

LÉLIUS.

Que dites-vous, Seigneur? Eſt-ce ainſi qu'un grand Homme...

SCIPION.

Je le ſais, Lélius, je ſuis natif de Rome:
Un Romain qui de Rome a pris le ſang Romain,
Malgré ſes feux folets, doit aller ſon chemin.
Que diroit le Sénat, & Rome toute entière,
Si je faiſois l'Amour, & me donnois carrière?
(1) *Rome, qui dès l'enfance aprend à ſes enfans*
Comme on peut ſe paſſer de Femmes en tout tems,
Et qu'une Vertu mâle, alors qu'elle eſt extrème,
N'a, pour ſe contenter, beſoin que d'elle-même, &c.

Prenés-vous-en au Courier qui part trop tôt, ſans cela vous auriés le reſte de ce qui fut dit; mais peut-être vous êtes bien aiſe que cela finiſſe.

REMARQUES.

(1) *Rome qui, &c.*) Ce Vers & les trois ſuivans, manquent dans l'Edition de 1720.



XXV.

A LA MESME,

Sur le voïage de Mademoiselle sa fille en Angleterre.

A CE que je vois, Madame, le raviſſement d'Hélène ne fit pas jadis plus de bruit que le départ de Mademoiſelle vôtre Fille; & nous ſommes bien plus conſidérables que nous ne penſions. Si nous euſſions été bien avertis du cas que l'on fait de nous, & de l'intérêt que le public prend à ce qui nous regarde, nous n'aurions jamais eu l'inhumanité de troubler le repós de nôtre Patrie par nôtre abſence, & d'embaraſſer Charenton à découvrir les impénétrables deſſeins d'un voïage qui n'en a point.

En vain on cherche les raiſons
Du voïage que nous faiſons;
Nous n'en avons point, ou je meure.
S'il en faut toutefois, qu'on nous faſſe crédit:
Ou bien informés-vous de celles que l'on dit,
Et nous choiſirons la meilleure.

Il n'y a rien de ſi ennuïeux que de mener toujours la Raiſon avec ſoi; car, outre que de ſa nature elle eſt fort contraignante, on n'eſt pas toujours ſûr de réuſſir en ſa compagnie; au lieu que quand on fait les choſes

ſans ſavoir pourquoi, le ſuccès ne trompe jamais nôtre atente.

Quand Charenton vous dit de nous,
Qu'ici nous cherchons un Epoux,
Il vous fait répondre à cela,
Alleluia.

*

S'il ſe préſente un bon Himen,
Nous dirons de bon cœur Amen ;
Et la Pucelle chantera,
Alleluia.

*

Par exemple, en cas qu'un Milord
S'offrît, valant ſon peſant d'or,
Le Milord la Milordera ;
Alleluia.

Voilà préciſément le ton qu'il faut prendre pour conjurer les Raiſoneurs qui vous rompent la tête. C'eſt une epèce de Démons très-opiniâtres, & qu'on ne ſauroit chaſſer, qu'en traitant de chanſons tout ce qu'ils diſent.

Les avis importans viennent hors de ſaiſon.
Si la Raiſon par tout eſt ſi fort néceſſaire,
Quand la choſe eſt permiſe, & qu'elle a de quoi plaire,
Le plaiſir qu'on prend à la faire,
Peut-il pas ſervir de Raiſon?

Nous avons de cette ſorte de Raiſon, tout autant qu'il nous en faut, pour juſtifier nôtre voïage ; & défunt le païs de Cocagne, de très-heureuſe mémoire, ne valoit guères mieux que celui-ci.

Le Prince qu'en ſa Cour peu de monde environne,
Peut être aiſément abordé,
Et n'eſt jamais presque gardé,
Que par le ſeul reſpect qu'on a pour ſa Perſonne.
On le voit ; & , ſi-tôt qu'on vous a préſenté,
Malgré l'éclat de ſa Couronne,
Celui que ſa Grandeur étonne,
Eſt raſſuré par ſa bonté.

*

Ses Sujets ſont dans l'opulence ;
Ses Champs produiſent à ſouhait ;
Et vous ne ſentés ſa puiſſance,
Que par les biens qu'elle vous fait.

*

La Terre ſans impôts, & le Ciel ſans colère,
Vous laiſſent, en repos, jouir de vôtre bien,
Le Roi n'y leve preſque rien,
Et Jupiter n'y tonne guère.

*

Tout vôtre Sexe à cheveux blonds,
A teint de lis, à beau Corſage,
Magnifique en habits, en train, en équipage,
Fait marcher devant ſon viſage
Une infinité de tétons.

Enfin, dans ce Climat on voit que tout abonde;
Et, ſans exagérer, pour tout dire à la fois,
Quiconque, par malheur, ne peut être François,
Eſt ici beaucoup mieux qu'en aucun lieu du monde.

C'eſt même un plaiſir que d'y être malade; car, ſi-tôt qu'on l'eſt, ou qu'on croit l'être, ou qu'on veut l'être, on vous envoie aux Eaux de Tumbridge. Or, ce Tumbridge eſt la plus charmante Médecine que l'on puiſſe prendre. C'eſt une Fontaine au bout d'une Foire auſſi magnifique que celle de S. Germain. Il faut avoir la complaiſance de croire que ceux qui y vont, boivent de ces Eaux, & qu'ils en ont beſoin.

Ce qui m'en fait douter, c'eſt que ceux qui les prennent,
Sont à jouer aſſidument,
Caquetent ſans ceſſer, ou toujours ſe promennent,
Et ne piſſent que rarement.
Mille fraîches beautés parent la promenade;
Et l'on trouveroit en ce lieu
Plus malaiſément un Malade,
Qu'un homme ſain à l'Hotel-Dieu.

Comme j'êtois ſurpris de voir tous ces prétendus Malades en ſi bonne ſanté, je demandai avec empreſſement, de quel mal cetteFontaine guériſſoit; mais je n'en pus être éclairci. Pour toute réponſe, les uns hauſſoient les épaules, les autres me rioient au nés; & je

ſerois revenu ſans en rien ſavoir, ſans un honnête homme, qui, me connoiſſant Etranger, me tira à-part & me dit : « Vous avés raiſon, Monſieur, de vous étonner de ce que vous voïés. Ceci eſt un miſtère dont vous ferés vôtre profit, ſi vous pouvés, quand je vous l'aurai révèlé. Vous voïés dans ce lieu, pourſuivit-il, des reſtes des Enchantemens jadis ſi communs en ce Païs. C'eſt en cet endroit délicieux où Amadis & Oriane conſommèrent autrefois leur mariage ; &, pour conſerver une mémoire éternelle des plaiſirs qu'ils y prirent, l'Enchanteur qui ſe mêloit de leurs affaires, a donné à ces Eaux une vertu miraculeuſe.

» *Ces Eaux portent au Cœur de ſi douces vapeurs,*
» *Qu'une Belle en buvant, preſque ſans qu'elle y penſe,*
» *Guérit en un moment de toutes ſes rigueurs,*
» *Et le Galant de ſa ſouffrance.* »

Vous jugés bien, Madame, que, ſachant cela, nous n'avions garde de ſouffrir que Mademoiſelle vôtre Fille en bût ſans vôtre ordonnance, n'y aïant encore perſonne ici qui lui pût faire raiſon dans les formes. C'eſt pourquoi nous la retirâmes de-là au plus vîte : car, à vous dire le vrai, outre le charme de ces Eaux dont on m'avoit averti, nous jugeâmes même,

A cent petites bagatelles

Qu'on ne peut dire, & qu'on voit mieux,
Que l'air qu'on respire en ces lieux,
Est fort mal sain pour les Pucelles.

Nous la menons au premier jour à Windsor. C'est un lieu charmant où le bon Roi Stuard tient maintenant Cour plénière. Elle prétend lui demander un don, qui est la réformation de tous les tétons dans l'étendue de ses trois Roïaumes, sur le modèle qu'elle lui présentera elle-même. Vous saurés, Madame, qu'en ces quartiers, la plupart des tétons, sous prétexte qu'ils sont blancs comme neige, n'ont point de honte d'aller tous nus par les rues, &, qui pis est, de se baiser impudemment à la vue de tout le monde, sans crainte de Dieu & des Hommes. Les Gens du Païs tiennent que cette réforme sera facile à établir, parce que les tétons de ce territoire êtant de leur nature fort dociles, on peut aisément les réduire, & en faire tout ce qu'on voudra. Mais, en cas qu'elle ne réussisse pas dans ce dessein si glorieux pour elle, & si utile au Public, elle aura au moins le plaisir de voir un Château fait & embelli par les Fées pour le séjour ordinaire des Graces, & la retraite des plus tendres Amours; plus beau, sans comparaison, que (1) la gloire de *Niquée*. Je ne vous dirai

REMARQUES.

(1) *La gloire de Niquée.*) Célèbre enchantement du Roman des Amadis.

tien des dehors ; ils ſont faits comme il plaît à Dieu, qui en fait bien plus que M. le Noſtre.

La Nature, en ce lieu, de mille atraits pourvue,
Pour ſe faire mieux admirer,
Semble tout exprès ſe parer
En s'expoſant à nôtre vue.
(1) *Inceſſamment le Ciel y rit,*
Et la Terre qu'il embellit
D'un vert qui peint ſes prés, ſes côteaux, ſes bocages,
Tout vous enchante ; & l'Art humain,
Reſpectant de ſi beaux ouvrages,
N'oſe pas y mettre la main.

(2) Mademoiſelle de S. Chriſtofle ne le croira peut-être point, entêtée comme elle eſt de ſes anciennes Chroniques ; mais, foi de Chevalier, il n'y a rien de ſi véritable. Dans tout le chemin que nous avons fait, nous n'avons pas encore trouvé une ſeule avanture, pas un ſeul pont, ni une ſeule barière défendue, pas un ſeul Château à forcer, point de torts à redreſſer, ni de filous à punir ; enfin, pas le moindre petit Géant à combattre : &, hors quelques Demoiſelles en pâlefrois, que l'on rencontre de tems en

REMARQUES.

(1) *Inceſſament.)* L'Edition de 1720, porte : *Preſqu'en tous tems.*

(2) *Mademoiſelle.)* L'Edition de 1720, porte : *Madame.* C'eſt une faute.

tems, je n'aurois jamais cru être dans le Roïaume de la Grande-Bretagne, tant j'y trouve tout changé depuis le Règne du Roi Artus. On n'entend plus parler de Veuves, ni d'Infantes enlevées.

Ce n'est pas qu'à l'Amour moins de gens s'abandonnent;
Mais je ne sais si c'est que l'on craint plus les loix,
Ou si c'est qu'à présent les Demoiselles donnent
Ce qu'on leur voloit autrefois.

Quoi qu'il en soit, nulle ne se plaint; & je trouve cela mille fois plus honnête que ces Braillardes du tems passé, qui crioient comme des perdues, & attiroient des quatre coins du monde des Chevaliers errans, pour les venger de Gens, qui bien souvent leur avoient fait plus d'honneur qu'elles ne méritoient. Enfin, Madame, ce Païs est si beau & si bon, que, si par hasard quelque Magicien, selon l'ancienne coutume, me détient ici enchanté durant deux ou trois mille ans, je vous prie de ne me plaindre point, & d'atendre patiemment mon retour.

Cette Ville est pour-moi toute pleine d'apas;
Je n'y vois ni Procès, ni Moine, ni misère;
On y sonne très-peu, l'on n'y travaille guère,
Et l'on y fait de longs repas.

XXVI.

A LA MESME,

Touchant la PRINCESSE D'ORANGE. 1694.

IL n'y a rien de si spirituel que l'Eloge que vous faites de Madame la Princesse d'Orange. Elle n'a jamais été peinte avec tant de force & tant de grace; &, si je pouvois oublier la dernière action de sa vie, je la reconoîtrois avec plaisir dans le portrait que vous m'en avés envoïé.

Cette Princesse est fort aimable;
Elle est, si vous voulés, en tout incomparable;
Elle a de la bonté, de l'esprit, du savoir,
Et toutes les vertus ensemble:
Mais Dieu vous préserve d'avoir
Une Fille qui lui ressemble.

Il faudroit prendre garde de trop près à ce que l'on fait avec des Enfans d'un pareil mérite; & je ne conois point de Père qui en voulût de si habiles à succéder. On n'a pas eu, dites-vous, dessein de pousser les choses à l'extrêmité où elles sont. Cette entreprise n'étoit seulement que l'effet d'un zèle qui ne prétendoit autre chose que la conservation de la Religion Protestante.

A l'égard de l'intention,
Au jugement du Ciel le Chrétien l'abandone;
Mais souffrés que l'Homme soupçone
Un acte de Religion
Qui s'empare d'une Courone.

Vous le savés aussi-bien que moi, il ne paroît pas toujours à la Chair & au Sang, que Dieu soit du parti le plus juste; mais, quoique nôtre corruption puisse penser de la conduite de la Providence,

Ces fameux & tristes revers
Dont Elle étonne l'Univers,
Sont des jugemens équitables,
Qui, par des coups encor plus justes qu'imprévus,
Paroissent ici bas pour punir les coupables,
Ou pour éprouver les Elus.

Comme nous-mêmes nous ne pouvons savoir en cette vie, si nous sommes dignes d'amour ou de haine, c'est une grande témérité aux autres de juger souverainement de la cause des afflictions & des prospérités que Dieu nous envoie.

Tous les succès les plus heureux
De la justice de nos vœux,
Sont une trompeuse assurance.
En vain le Pécheur insensé
Impute à sa fausse innocence
La triste & funeste indulgence
De Dieu contre lui courroucé.

Si, malgré ses décrets, le Superbe s'éleve,
Le plus grand châtiment dont il l'ait menacé,
C'est qu'il permettra qu'il acheve
Ce que son crime a commencé.

Je l'avoue, si vous voulés; nous parlons ici comme les autres Hommes, suivant nos maximes & nos passions. Nous ne sommes pas meilleurs que vous, il n'est peut-être que trop vrai; mais nous sommes plus heureux en cette rencontre, de ce qu'il convient à nos intérêts de protéger la bonne cause. Il n'est pas juste que vous nous en croïés. Croïés-en le Prince d'Orange lui-même, parlant par ses Manifestes, & jugés de bonne foi si ce qu'il a écrit & juré, ne condamne point ce qu'il a fait.

Quelle bisarre impression
Sur l'esprit des Humains fait la Religion!
D'où leur vient cette erreur dont leur orgueil se pique?
Cette Religion leur fait tout hasarder,
Quand il s'agit de la garder;
Et presqu'aucun ne la pratique.
Que prétendons-nous; & pourquoi
Si peu d'obéïssance avecque tant de foi?
Pourquoi tant de froideur, ou pourquoi tant de zèle?
C'est que la Loi de Dieu ne peut
Régler de nos desirs la pente criminelle,
Et qu'il est moins pénible à nôtre cœur rebèle
De quiter une fois toutes choses pour elle,
Que d'en user comme elle veut.

Les Loix qui ſont faites pour régler les actions des Hommes, ne ſont dans les mains des plus forts, qu'une régle de plomb, qui ſe plie & ſe courbe comme il leur plaît. De tous les Peuples de la Terre, les Anglois ſont ceux qui ſe piquent d'être le plus inviolablement atachés à leurs ſcrupuleuſes obſervations. Cependant,

Eux qui ſont un crime à leurs Rois
De donner quelque ateinte au moindre de leurs droits,
Voïés ce qu'ils viennent de faire.
Après avoir chaſſé le juſte Succeſſeur
Du Trône que leurs Loix ont fait héréditaire;
Ils en ont diſpoſé, par un choix téméraire,
Suivant ce pouvoir arbitraire
Dont eux-mêmes ont tant d'horreur.

Quand les conjonctures ſeront paſſées, & que le tems aura modéré la chaleur du Parti, les idées communes du Droit, du Sang & de la Nature, reviendront infailliblement dans l'eſprit des Peuples. Alors leurs jugemens ſeront bien différens de ceux qu'ils font aujourd'hui.

Ce n'eſt pas la première fois
Qu'un juſte repentir a rapellé leurs Rois
Errans dans les Cours étrangères.
On peut tout eſpérer des remords & du tems.
Ne les voit-on pas gémiſſans
Au pié de leurs Autels, expier tous les ans,
Par un ordre public, le crime de leurs Pères?

Mon-

Mon deſſein n'eſt pas de leur faire un reproche ſi odieux, quand je rapelle ici la mémoire de cet atentat. C'eſt ſeulement pour rendre à la juſte douleur qu'ils en ont, l'honneur qu'elle mérite ; (1) pour relever, par un ſi grand exemple, les eſpérances du Prince légitime, & ſoutenir la fidélité de ce qui lui reſte encore de bons ſujets.

Si l'Homme criminel vient à ſe convertir,
Dieu qui l'a tiré de l'abîme,
Loin de lui reprocher ſon crime,
En couronne le repentir.

XXVII.

A MADEMOISELLE

JULIE DE PELISSARI. *A l'âge de huit ans.*

J'AI CRU que, pour marquer les chagrins que me cauſe votre abſence, je pouvois bonnement me diſpenſer de languir nuit & jour, & que la Chanſon que je vous envoie, ſuffiroit ſeule pour vous faire chanter les peines que j'endure. Elle eſt com-

REMARQUES.

(1) *Pour relever*, &c.) Ces dernières lignes de Proſe ſont effacées dans notre Mſt. & le Collecteur n'en rend aucune raiſon. Elles ſont dans l'Edition de 1720.

posée sur les dernières paroles que nous chantâmes ensemble, & qui commencent ainsi : QU'UN SI DOUX E'VE'NEMENT FINIT DE SOUPIRS ET DE LARMES !

Amour, dis-moi la raison
Qui fait qu'en ces lieux je m'ennuie.
Rien n'est si beau que la saison,
Et que la Maison
Où je passe ma vie.
Que seroit-ce, hélas !
Mon Cœur, ne conois-tu pas
Que rien ne te plaît sans Julie?

On a beau dire qu'une fille qui a été par moi si justement condamnée à une ignorance perpétuelle, ne mérite pas d'être tant regrètée,

Je le sais, ma chère Julie,
Tu chantes comme une Poulie,
Et ne danses pas finement :
Enfin, pour tous les Arts tu manques de génie,
Et tu te mouches rarement.
Mais sur tous tes défauts les Graces libérales
Répandent, je ne sais comment,
Tant d'atraits & tant d'agrémens,
Que les talens de tes Rivales
N'en aprochent pas seulement.

✱

Ainsi, c'est à tort qu'on s'étone
De te voir, en dépit de l'Art qui t'abandone,
La plus belle Enfant de nos jours.
Une Fée, & la plus mignone
De celles que Vénus ordone
Pour l'éducation de ses jeunes Amours,
D'un charme invisible assaisone
Tes actions & tes discours,
Pour montrer que ce qu'elle done
Suffit seul, sans autre secours,
Pour faire une aimable Personne.

*

Laisse aux autres le triste emploi
D'aprendre, avec le tems, toutes les bagatelles.
Après mille travaux, & des peines cruelles,
Elles feront tout mieux que toi,
Mais tu plairas toujours plus qu'elles.

C'est à vous à qui le Ciel a réservé le privilége inestimable de ne rien faire comme il faut, & de faire tout agréablement. La justesse & la régularité sont trop au-dessous de vos charmes, pour vous y assujètir.

Nonobstant les impertinences
Qu'on tâche à corriger par tant de remontrances,
Tu n'en vaux pas moins, selon moi;
Et je troquerois la sagesse
De tous les Sages de la Grece,
Pour une Folle comme toi.

XXVIII.

A LA MESME,

Sur le Mariage de ſa Sœur.

VOUS avés raiſon de vous affliger ; & jamais à vôtre âge, on n'en ſauroit avoir un ſujet plus légitime. Les termes naturels & touchans avec leſquels vous exprimés vôtre déſeſpoir dans vôtre Lettre, nous ont fait une telle pitié, que nous en avons penſé mourir de rire.

Pleurés, pleurés, Julie, & fondés-vous en eau ;
L'Himen mit avant-hier vôtre Fille au tombeau :
Et le traître, dit-on, après ce coup funeſte,
Fait encor des deſſeins ſur celle qui nous reſte.

Si cela eſt vrai, comme enfin tout peut être, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous faire le récit de l'avanture de la Défunte, pour vous garantir d'un pareil accident, par un régime de vie contraire au ſien, ou, tout au moins, pour vous préparer de bonne heure à vous ſoumettre à vôtre deſtinée avec plus de courage & de réſolution qu'elle n'a fait. Un de nos Amis étant allé par haſard chés Madame la Comteſſe de Renelagh, nous en aporta le mauvais air ; nous nous en ſauvâmes par la force de l'âge &

la bonté de nôtre tempérament; mais vôtre Sœur un peu plus jeune & plus délicate, en fut un peu atteinte. Nous crûmes d'abord que cela ne feroit rien; mais, comme nous nous aperçûmes de quelques insomnies, ce simptôme nous obligea d'y prendre garde de plus près. Nous apellâmes donc du conseil, qui, aïant bien examiné la chose, nous déclara tout net qu'elle étoit en grand danger. L'avis fut véritable; car un moment après elle fut attaquée d'un batement de cœur qui lui dura jusques à sa fin inclusivement; & sa tête s'embarassa de rêveries qui nous donèrent bien des affaires. Enfin, voïant qu'il n'y avoit plus de remède, on la persuada de souffrir que M. l'Evêque de Londres l'assistât en cette rencontre. Elle y consentit (cela soit dit sans faire tort à sa mémoire) avec beaucoup de fraïeur. Après quoi, ce Prélat fit les prières devant elle, & la disposa au terrible passage. Comme il n'y avoit plus de ressource pour elle, on la laissa faire à sa fantaisie, & manger tout ce qu'elle voulut. Sur les onze heures du soir, elle entra en convulsions précèdées de très-grands frissons qui pensèrent faire pâmer toute l'Assemblée.

Comme elle fut à l'agonie,
On ferma les rideaux; chacun se retira;
Fort peu de tems après la Pucelle expira,
Et l'affaire ainsi fut finie.

Vòtre Tante, sensible à de tels déplaisirs,
Toujours l'oreille au guet, & riant comme quatre;
L'entendit seulement un moment se débatre,
Et rendre les derniers soupirs.

Elle n'a pas été fort regrètée, particulièrement de ceux du Païs, dont la plupart ont eu l'inhumanité d'en témoigner beaucoup de joie. Aussi, pour dire la vérité, c'est la faute de la défunte; car, de la manière dont elle a vêcu avec eux, on n'en pouvoit pas atendre autre chose. Je ne sais si tout ceci est digne de la compassion d'une Fille de vôtre âge; mais voici le grief.

Un jour avant sa mort elle a fait Testament;
Et, par ce Testament, la mourante Pucelle
Ordonne très-expressément,
Qu'on enterre en ce lieu tout son bien avec elle.
Comme l'on a suivi sa disposition,
Et que tel est ici l'usage,
L'Ingrate, pour son héritage,
Ne t'a rien laissé que son nom.

Cet avantage ne consiste seulement qu'en quelques droits honorifiques, comme droit de visite & de promenade; droit de Robbe & de Juppe neuve; droit de fouèter Nannète, & autres tels droits, priviléges & prééminences qui apartiennent à une Aînée, suivant

la coutume de la rue de Cléri. Je ne vous parle point d'un autre certain droit, parce que je vous crois trop ſage pour vous en ſervir de vôtre vie. Je finis celle-ci en vous envoïant l'Epitaphe qui a èté faite par un Poète Anglois de nos amis.

Saine, fraîche & gaillarde, avec un bon douaire,
A la fleur de ſon âge, & bien loin de ſa Mère,
Angélique Peliſſari
Mourut dans les bras d'un Mari.
Filles, loin de pleurer le ſort de cette Belle,
Priés Dieu de finir comme elle.

XXIX.

A MADAME DE....

Sur le Mariage de Mademoiſelle de PELISSARI, *avec M.* WARTHON.

IL eſt conſtant, Madame, que nôtre Epoux ne parle point François, & que l'Epouſe ne ſait pas un ſeul mot d'Anglois. Cela paroît d'abord aſſés biſare, mais c'eſt faute de bien conſidérer ce dont il s'agit en cette rencontre.

Dès le moment qu'un Cœur ſoupire,
On conçoit en tous lieux ce que cela veut dire:
Et, malgré Babel & ſa Tour,

Dans le climat ſe plus ſauvage,
Ne demandés que de l'Amour,
On entendra vôtre langage.
La Terre en mille Etats a beau ſe partager,
En Aſie, en Afrique, en Europe, il n'importe,
L'Amour n'eſt jamais étranger
En quelque endroit que l'on le porte.

Comme il eſt le Père de tous les Hommes, il eſt entendu de tous ſes Enfans. Il eſt vrai que, lorſqu'il veut faire quelque mauvais coup, comme il faut qu'il ſe maſque & qu'il ſe déguiſe, il faut auſſi qu'il ſe ſerve de la Langue du Païs; mais, qnand il eſt conduit par l'Himénée, ſans lequel il ne peut être bien reçu chés les honêtes gens, il lui ſuffit de ſe montrer pour ſe faire entendre; & tout le monde parle pour lui.

En quelque Langue qu'il s'exprime,
On ſait d'abord ce qu'il prétend;
Et, dès qu'il peut parler ſans crime,
Une honête Fille l'entend.

La raiſon de cela, eſt que le langage d'Amour n'eſt qu'une tradition très-ſimple & très-aiſée, dont la Nature eſt dépoſitaire, & qu'elle ne manque jamais de révèler à toutes les Filles quand elles en ont beſoin.

Sitôt que l'on en vient aux privautés secrètes
Parmi toutes les Nations,
L'Himen, en ces occasions,
A certaines expressions
Qui n'ont pas besoin d'interprètes.

Ne vous étonés donc pas, Madame, que deux Personnes étrangères, & d'un langage si différent, aïent pu se résoudre à se marier ensemble; & croïés comme un article de Foi naturelle, que dans ces sortes de Mistères, tout le monde parle François. Ajoutés à cela que de jeunes Epoux ont leurs manières particulières de s'entretenir, indépendament de toutes les sortes de Langues de la Terre.

Tous les plus beaux discours sont des contes frivoles,
Dont on fait peu de cas au lit.
Un Amant de bon apétit
Ne se repaît pas de paroles.

L'Amour est la seule de toutes les Divinités, dont le service n'a jamais changé. Son culte est encore à présent tel qu'il étoit au commencement du Monde. On lui adresse les mêmes vœux; on lui fait les mêmes sacrifices; on lui immole les mêmes victimes; &, quand deux Amans veulent bien assister ensemble à ses Mistères secrets, on n'en a pas plustôt chassé les Prophanes, que, pleins de ce Dieu qui les pos-

sède, ils en comprennent en un inſtant toutes les cérémonies, & tout ce qui ſe fait en ſon honeur. Si vous faiſiés ce ſot argument à Thomas Diafoirus : Nos deux Epoux ne parlent pas la même Langue; *Ergò* ils ne s'entendent pas. Il vous répondroit, *diſtinguo*, Mademoiſelle : ils ne s'entendent pas le jour; *concedo*, Mademoiſelle : ils ne s'entendent pas la nuit; *nego*, Mademoiſelle. Or, s'entendre la nuit, c'eſt s'entendre la moitié de la vie; & c'eſt beaucoup pour des Mariés. Je connois bien des gens, & vous auſſi, qui parlent très-bon François, qui n'en demanderoient pas davantage.

Qu'un Mariage eſt plein d'apas,
Quand un Mari, la nuit, peut contenter ſa flâme;
Et que, le jour, il n'entend pas
Les ſotiſes que dit ſa Femme!

X X X.

A M. L'ABBÉ DE FRANCHEVILLE,

Qui lui avoit demandé ce que c'étoit que le BEL-ESPRIT.

VOUS m'avés trop bien fait vôtre cour, Monſieur, pour vous refuſer quelque choſe; &, quoique vôtre demande ſoit beaucoup au-deſſus des raiſonables prétentions d'un modeſte Fantaſſin, je vais pré-

fentement vous fatisfaire, & vous doner des marques fûres pour conoître le Bel-Efprit, & des moïens infaillibles pour le devenir. Premièrement,

De l'air dont on vit aujourd'hui,
Il importe fort peu de l'être;
Mais, fi vous voulés le paroître,
Faites des Partifans, & cherchés de l'apui.

Le Bel-Efprit n'eft autre chofe, à proprement parler, qu'un nom honorable que nos Amis nous donnent gratuitement, & que nôtre vanité foutient comme elle peut. C'eft un titre qui reffèmble affés bien à celui de la plufpart de nos Comtes & de nos Marquis.

Tâchés donc à former une petite brigue;
Joignés quelques Bourgeois à force Gens de Cour:
Que tous ceux qui feront entrés dans vôtre intrigue,
Avec empreffement vous prônent tour-à-tour;
Et que fur l'Hôtel de la Ligue,
En groffes Lettres foit écrit:
HORS LA CABALE, POINT D'ESPRIT.

Vous commencerés, s'il vous plaît, de vous le perfuader à vous-même; & vous le dirés fi fouvent aux autres, qu'ils feront enfin obligés de le croire, ou, tout au moins, de ne plus vous contredire; ce qui fera le même effet à vôtre égard.

Evités la façon de parler ordinaire ;
Choisissés au hasard certain nombre de mots,
Dont le fréquent retour n'ait autre chose à faire,
Que de rendre plus long un ennuïeux propos,
Et vous empêcher de vous taire.

Par ce moïen, vous vous mettrés en état de faire la fortune de quantité de pauvres mots, & de juger souverainement de la vie & de la mort de toutes les Phrases de la Langue.

Vous aurés le plaisir, en dépit de l'usage,
De voir ces termes favoris
Chés les Coquettes de Paris,
Composer un nouveau Langage.
Vous les verrés effrontément
Etendre, par vos soins, les droits de leur naissance,
Et régner tiranniquement
En des lieux que toute la France
A, d'un commun consentement,
Assujettis à la puissance
De ceux qu'on en voïoit jouir paisiblement ;
Et qui, si l'on peut dire ici ce que l'on pense,
Les ocupoient plus dignement.

Affectés dans toutes vos manières quelque chose de singulier, qui vous distingue du commun. C'est moins une facilité de mœurs, qu'une foiblesse de cerveau, de se laisser entraîner par l'exemple d'au-

trui ; & les beaux-Efprits doivent regarder la complaifance comme un aveu honteux de n'avoir pas pris le bon parti. Enfin, de quelque façon que les Gens du Monde s'habillent,

Laiſſés courir leur mode, & retenés la vôtre.
Si quelque Impertinent en rit,
Songés tout auſſitôt, pour être Bel-Eſprit,
Qu'il faut bien ſe garder d'être fait comme un autre.

S'il arrive, par malheur, qu'on prenne la hardieſſe, en vôtre préſence, de donner de l'eſprit à quelque Etranger, regardés cette entrepriſe comme un atentat ſur les droits de la Cabale, que vous devés punir ſur le champ par des diſputes infinies, & une opiniâtreté invincible.

Quoiqu'une Pièce ſoit parfaite,
N'en ſoïés pas l'Admirateur,
Que vous ne ſachiés qui l'a faite.
Juſques-là gardés-vous, en diſcret Auditeur,
De haſarder vôtre ſuffrage ;
Et que le ſeul nom de l'Auteur
Décide, à vôtre égard, des beautés de l'Ouvrage.

N'abordés jamais aucun des Confédérés, que l'encenſoir à la main. Que ſa réputation vous ſoit plus chère que l'honneur de vôtre propre jugement ; & que la vérité même ne ſoit pas capable de vous faire

jamais rien dire ni penser contre l'infaillibilité de la Cabale.

Aïés pour la Science un généreux mépris;
C'est un amusement que la Mathématique;
Et c'est perdre le tems de lire les Ecrits
De l'Histoire ou de la Phisique.
Nous n'avons que l'Art Poëtique,
Qui soit digne des Beaux-Esprits.

Il n'y a point de Bel-Esprit qui ne doive tous les ans aux conquêtes de Sa Majesté, au moins une Ode ou un Sonnet. Cela se doit païer plus régulièrement que la Paulète; & n'apréhendés point d'obscurcir la splendeur de sa gloire par l'embaras de vôtre Stile. Ceux qui le voïent agir, n'ont pas besoin de vos lumières pour le connoître; & la Postérité, en lisant ce qu'il a fait, devinera facilement ce que vous aurés voulu dire.

Composés aujourd'hui des Contes pour demain;
Ménagés si bien le terrain,
Qu'on vous donne lieu de les dire.
Si cela ne se peut, croïés que les Bons-Mots
Viennent toujours fort à propos,
Pourvu qu'ils puissent faire rire.

Voilà, Monsieur, ce que vous devés exactement

pratiquer, pour réüſſir dans le deſſein que vous avés de devenir Bel-Eſprit (1) Quand vous aurés lu toutes ces maximes avec aplication, ſi vous trouvés qu'elles ſoient au-deſſus des forces & du génie d'un Fantaſſin,

Ne déſeſpérés point ; allés, je vous en quite.
Tâchés de ne point croire en Dieu,
Et cela ſeul vous tiendra lieu
De toute ſorte de mérite.

XXXI.

A MADAME DE ***.

VOUS êtes ſi ſenſible aux belles choſes, Madame, que je ſuis perſuadé que vous lirés avec plaiſir l'Oraiſon Funèbre que je vous envoie, puiſqu'elle en eſt toute remplie. Elle eſt de M. l'Abbé Flechier, qui fait un des principaux ornemens de l'Académie Françoiſe. Feu M. le Premier Préſident de Lamoignon en eſt le ſujet; & elle fut prononcée le 18 de Février, dans l'Egliſe de Saint Nicolas du Chardonnet, par les ſoins de Madame de Miramion, dont la vertu eſt ſi univerſellement connue. Je vous

REMARQUES.

(1) *Quand, &c.*) Cette fin manque dans l'Edition de 1720.

avoue que je fus furpris du fuccès de cette action, & que je ne le fus pas moins des effets qu'elle produifit en moi. La réputation du Panégirifte m'avoit atiré à cette Cérémonie. Je ne m'ètois rien propofé pour mon cœur. Je m'imaginois que mon efprit feul y trouveroit de quoi fe fatisfaire, & encore ne favois-je qu'en penfer. La matière paroiffoit ufée, & je doutois que l'Orateur eût affés de feu pour réchaufer des cendres d'une année. Vous favés de plus, Madame, vous qui favés fi bien toutes chofes, qu'un Ouvrage qui a pour but l'Eloge des Morts, & la Cenfure des Vivans, trouve fouvent les oreilles mal difpofées. Tant d'obftacles me faifoient craindre que ma curiofité fût mal fatisfaite, & que l'Auteur n'éprouvât aux dépens de fa réputation, les méchans effets que produifent d'ordinaire les contre-tems. Il ne me laiffa pas longtems dans cette crainte; & ces obftacles, quoique confidérables, ne fervirent qu'à faire éclater davantage la beauté de fon génie. Il entra fi naturellement dans le caractère de l'illuftre Défunt dont il honoroit la mémoire, qu'il renouvella des idées que le tems & l'ingratitude du Siècle n'ont peut-être déja que trop effacées. Les louanges qu'il lui donna, furent accompagnées de tant de modeftie, qu'on eût dit qu'il fe faifoit un fcrupule de n'avoir pas affés de refpect pour fes dernières volontés; & fa Morale, quoique févère, fut fi infinuante,

nuante, qu'elle ſe fit recevoir dans les Cœurs les plus endurcis. Cependant, Madame, ce n'eſt pas ce que j'admirai davantage, ni ce qui m'édifia le plus. Je laiſſe à part la magnificence de la Pompe, où rien ne reſpiroit pourtant qu'une pieuſe majeſté. Le zèle de Madame de Miramion, qui faiſoit les honeurs de cette Fête Chrétienne, acheva de m'enlever; & il me parut ſi beau dans toutes ſes circonſtances, que, tout mondain que je ſuis, je ne pus m'empêcher de dire qu'il n'apartient qu'aux Perſonnes qui s'aiment en Dieu, de s'aimer toujours de la même ſorte. En effet, Madame, faiſons-nous juſtice. Où ſont-ils ces Cœurs qui ont aſſés de ſolidité pour ſoupirer toujours également la perte de leurs Amis? On en trouve encore quelques-uns qui donent quelque choſe à la bienſéance & à la coutume, ou qui, troublés des funeſtes penſées de la mort, laiſſent voir des marques de fraïeur, que leur diſſimulation fait paſſer quelques jours pour des regrets. Il ne faut pour cela que des âmes communes; & c'eſt de quoi l'on ne manque pas dans le tems où nous ſommes. Mais, Madame, pour faire une aplication juſte, & pour finir un diſcours que je ne me ſens pas capable de ſoutenir plus longtems, qu'il y a peu de Madames de Miramion, & qu'il ſeroit néceſſaire pour la gloire de Dieu & pour le ſecours du Prochain, qu'il n'y eût que des perſonnes comme elle dans le monde!

On verroit refleurir cette Vertu Chrétienne
Dont nos ſens pervertis ont corrompu les Loix.
La Foi rétabliroit ſa vigueur ancienne ;
Et nôtre unique objet ne ſeroit que la Croix.
Le Pauvre ſecouru dans ſa misère extrême,
Sans ſe plaindre du rang où le Ciel l'a placé,
Verroit d'un œil ſoumis l'éclat du Diadême,
Sans que ſon cœur en fût bleſſé ;
Il béniroit de Dieu la volonté ſuprême.
La cruelle néceſſité
Qui porte quelquefois le plus Juſte au blasfême,
Au fort du déſeſpoir dont il eſt agité,
N'auroit plus, contre ſa coutume,
Cette inſuportable amertume
Dont nos avares mains compoſent du poiſon.
Tout ici bas enfin ſe feroit par raiſon :
Les Vices enchaînés conoîtroient ſon Empire ;
La Charité ſauroit effacer la Satire ;
Et dans cette arrière ſaiſon
Qui nous apelle à la retraite,
Au ſouvenir de nos douleurs,
Nous ne ſentirions point cette crainte ſecrète
Qu'un remors dévorant fait naître dans nos cœurs.

Fin de la première Partie.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans cette première Partie.

*Celles que l'*ÉDITION *de* 1720. *donne comme n'étant simplement qu'atribuées à* PAVILLON *sont marquées d'un* * ; *&* *celles qui ne sont point dans les* ÉDITIONS *précèdentes*, *sont marquées de deux* * *.

LETTRES.

Fin de la Table de la première Partie.

E. D. L. B.



